
LES FABRIQUES DE SOCIOLOGIE : pratiques et modes de « production » des recherches en situation d'expérimentation sociale.

Le séminaire *Les Fabriques de sociologie* a été initié par Martine Bodineau (doctorante en sciences de l'éducation, Université Paris 8) et Pascal Nicolas-Le Strat (maître de conférences de sociologie, Université Paul Valéry - Montpellier 3), à la fin de l'année 2011. Il bénéficie du soutien de la MSH Paris-Nord (Maison des Sciences de l'Homme) dans le cadre de son appel à projets 2011. Il vise à construire progressivement, pendant la durée du projet, un réseau d'échange et de collaboration entre des équipes de chercheurs et de praticiens, impliquées dans des démarches de « recherche-intervention » associant sur un mode coopératif, les acteurs concernés par une situation ou engagés dans une action. Il s'agit de revisiter la problématique des pratiques d'intervention dans le contexte contemporain, qui voit se développer des expérimentations sociales, culturelles et politiques, afin de rendre compte de la réalisation de ces formes de recherche, sur le plan de leur impact social comme sur celui de leur contribution à la connaissance scientifique. Plus que sur les « résultats », nous souhaitons mettre l'accent sur les processus, les dispositifs mis en place pour déployer la compétence des groupes-au-travail.

La présentation du projet et le compte-rendu d'activité de l'année 2012 sont disponibles sur le site : *les-séminaires.eu* (<http://www.les-seminaires.eu/>), qui informe des activités du *Séminaire MSH Paris-Nord*, et de plusieurs séminaires de recherche : *Usage et écologie des savoirs 34* (Montpellier), *Atelier Fabrique de sociologie 34* (Université Paul Valéry - Montpellier 3), *Les Fabriques de sociologie 93* (Saint-Denis).

CHRONIQUES DES FABRIQUES

Septembre 2011 - janvier 2013

Martine Bodineau - Mai 2013

CHRONIQUES DES FABRIQUES

Septembre 2011 - janvier 2013

Le plus souvent, l'activité s'évalue au moyen de mesures quantitatives. Combien ?, voilà la question à laquelle il nous faut répondre pour renseigner les rubriques des rapports d'activité, qui se compilent et se transmettent aux travers des différents « étages » des organisations privées ou publiques. À quelques jours de « l'atelier de sociologie » des *Fabriques dionysiennes*, prévu à Saint-Denis le 26 janvier 2013, j'ai réalisé qu'au regard de ces « indicateurs » quantitatifs, notre initiative devait se situer à peu près au degré zéro de l'échelle des mesures. Réunir une douzaine d'acteurs associatifs et d'artistes dans une salle du quartier Basilique de Saint-Denis, dans le but de faire dialoguer recherche et expériences de terrain ; concepts scientifiques et questionnements issus de situations problématiques vécues au quotidien ; combien cela peut-il valoir au compteur ?

Pourtant, cette journée s'est construite au fil de la correspondance que j'ai entretenue avec mon « co-équipier », Pascal Nicolas-Le Strat, durant plusieurs mois. Ces échanges, dont j'ai conservé précieusement la trace, font apparaître les esquisses, les hésitations, les bifurcations, qui ont permis de façonner ce temps de réflexion sociologique selon le sens que nous souhaitons lui donner. « Combien ? » n'est pas la question qui se pose ici. Nous lui préférons celles-ci : « pour quoi, pour qui et comment ? », qui nous mobilisent davantage et suscitent nos réflexions.

C'est ce long cheminement que je me suis engagée à relater au travers du présent texte, en espérant mettre au jour une dimension du travail de recherche qui reste insaisissable si l'on ne s'approche pas au plus près du détail et de la banalité du « réel de l'activité », selon l'expression que Pascal Nicolas-Le Strat emprunte à Yves Clot [1]. En réalisant ce travail, j'ai pu vérifier que c'est bien là que se situe la *matière vive* de la recherche telle que nous souhaitons la promouvoir. À de nombreuses occasions, en m'efforçant de décrire davantage les activités et le contexte des situations, je craignais de dépasser les limites de l'exercice et de verser dans un registre anecdotique. Or, le plus souvent, c'est précisément ce « franchissement » qui me donnait accès à des questions inédites et à de nouvelles possibilités d'appréhender le sens des situations.

Le récit de l'élaboration de la journée du 26 janvier fait l'objet de la seconde partie des *Chroniques*, la première partie étant consacrée à la construction des *Fabriques de sociologie* depuis leur origine. En m'engageant dans ce travail, ma première intention était de rendre compte des activités de l'équipe dionysienne, et de consacrer au projet d'ensemble un chapitre d'introduction. Mais chemin faisant, en parcourant le « journal de correspondance » formé par les nombreux messages échangés avec Pascal, depuis nos premiers contacts en septembre 2011, j'ai jugé que le travail d'élaboration du projet méritait également d'être restitué, pour constituer de véritables *Chroniques des Fabriques*. Le principe à l'origine du projet étant de mettre en oeuvre une double-dynamique : la mutualisation d'expérimentations de terrain et le soutien ou l'impulsion d'initiatives locales, il m'a semblé pertinent de faire apparaître la réalité effective de ce double mouvement.

Je m'inquiétais cependant de l'importance du volume du texte que j'allais produire, mais Pascal m'a encouragée à poursuivre en faisant valoir que, pour sa part, « il en demandait encore plus » et que notre collectif de recherche avait grand besoin de ces formes de restitution. Il me faut en effet insister ici sur la valeur que nous accordons à la dimension collective de notre démarche de recherche, et à la qualité des échanges intellectuels et humains qui se sont « fabriqués » au cours de ces quelques mois. À défaut « d'indicateurs », permettant d'exprimer la dimension humaine de cette aventure, j'espère que celle-ci se révélera tout au long de ce récit d'une recherche « impliquée et impliquante ».

[1] *Agir en clinique du travail*, Clot, Lhuilier (2010)

Table des matières

I- Les Fabriques de sociologie : origines et premiers pas

1- D'une initiative de quartier aux Fabriques de sociologie.....	5
1.1- Printemps 2010 : le projet <i>Dédaldïlo</i> , rendre l'initiative aux habitants.....	5
1.2- Avril 2011 : les journées d'étude <i>Recherche et intervention sociale</i>	6
1.3- Mai 2011 : le séminaire <i>Recherche impliquée en Banlieue</i>	6
1.4- Printemps 2011 : la deuxième et dernière édition de <i>Dédaldïlo</i>	7
1.5- Septembre 2011 : les premiers pas vers <i>Les Fabriques de sociologie</i>	9
2- L'élaboration du projet.....	11
2.1- Rendre compte de la « production » des recherches et du « réel » de l'activité	11
2.2- Construire un réseau de chercheurs et d'équipes de terrain	12
2.3- Dernière ligne droite	13
2.4- Digression : de la nécessité des <i>Botteghe</i> et ... d'apprendre « l'indien »	14
3- La première rencontre : Saint-Denis, janvier 2012.....	15
3.1- Le dispositif de la rencontre	16
3.2- La naissance des <i>Fabriques dionysiennes</i>	18
3.3- La journée du 14 janvier	19
3.4- Retour sur le dispositif.....	20
4- Les Fabriques dionysiennes	21
4.1- Sociologie de l'intérieur.....	21
4.2- Exercices pratiques	23
4.3- Les ateliers des <i>Fabriques dionysiennes</i>	25
5- Les journées de Rennes, juillet 2012.....	26
5.1- Les préparatifs de l'équipe dionysienne	28
5.2- Le bilan de la journée.....	31
6- Retour sur mon intervention	31
6.1- La posture de non-savoir	32
6.2- Action ou recherche - 1 ?.....	34

II- Saint-Denis, terrain de recherche partagé : la journée du 26 janvier 2013

1- Octobre 2012 : réflexions préparatoires	37
1.1- La forme du séminaire	37
1.2- Les expérimentations de terrain	38
1.3- Saint-Denis : laboratoire social à ciel ouvert.....	39
2- Décembre 2012 : hésitations et questionnements.....	40
2.1- Le retour vers l'équipe dionysienne.....	40
2.2- Hésitations	42
2.3- Les artistes	43
3- Janvier 2013 : mise en place et derniers ajustements	43
3.1- Les habitants.....	43
3.2- Le programme de la journée.....	44
3.3- L'organisation matérielle.....	46
3.4- La préparation de l'atelier de sociologie	49
4- La journée du 26 janvier 2013	52
4.1- L'atelier de sociologie.....	52
4.2- La soirée.....	55
5- Questions ouvertes.....	55
5.1- Action ou recherche - 2 ?.....	56
5.2- La posture de recherche	57
5.3- Ambivalence.....	58
6- Perspectives.....	59
Bibliographie.....	62

- I -

Les Fabriques de sociologie

Origines et premiers pas

1- D'une initiative de quartier aux Fabriques de sociologie

Le projet des *Fabriques de sociologie* est issu de deux expériences collectives que j'ai initiées à Saint-Denis, en 2010 et 2011 : un projet d'animation artistique, intitulé *Dédaldïlo*, porté par des habitants du quartier Basilique [2], en collaboration avec des musiciens et comédiens ; et deux journées d'étude, organisées au sein de l'Université Paris 8, intitulées *Recherche et intervention sociale*, proposant : « Une rencontre entre acteurs de terrain, à partir d'expériences menées à Saint-Denis et ailleurs », auxquelles l'équipe du projet de quartier a pris part.

1.1- Printemps 2010 : le projet *Dédaldïlo*, rendre l'initiative aux habitants

L'équipe du projet *Dédaldïlo* défendait l'idée de « rendre l'initiative aux habitants », en constatant que : « les opérations menées par les intervenants culturels et sociaux, sont le plus souvent conçus “pour” un public donné, et rarement “avec” ou “en soutien à”, si bien qu'ils n'ont pas l'impact souhaité sur la dynamique sociale ». Les objectifs ont été formulés comme suit : créer des relations de voisinage, entre adultes et adultes/enfants, à l'intérieur des « îlots », et entre eux ; investir les espaces des immeubles, aujourd'hui dégradés et désertés par les adultes ; réactiver les forces associatives du quartier ; développer de nouveaux modes de collaboration avec les acteurs professionnels, permettant de redonner l'initiative aux habitants.

Le projet prévoyait d'organiser une « déambulation sonore et vocale », investissant les espaces communs des îlots et les rues du quartier, le parcours étant jalonné « d'escaliers » animés par les spectacles de différentes associations [3].

Cette manifestation, portée par deux associations de locataires, *Les Arbalétriers* et *Au bord du tram*, auxquelles se sont associés des habitants du quartier, a donné lieu à deux éditions, les 3 juillet 2010 et 2 juillet 2011. Elle a été préparée au cours d'ateliers de confection de chars sonores, de « pancart'mots » et de costumes, et de séances de jeux rythmiques et vocaux. Les ateliers ont été animés par les artistes des associations *Histoires de sons* et *Théâtre d'Or*, épaulés par l'équipe des habitants [4].

L'expérience fut concluante, comme en témoigne l'extrait du bilan de l'édition 2010 reproduits ici (cf. note 3) :

La qualité des moments passés au cours de cette journée a dépassé les espoirs des organisateurs. L'ambiance joyeuse et détendue ne s'est jamais relâchée. [...]

[2] La « ZAC » Basilique est un ensemble d'immeubles d'habitat social, construit dans les années 80, sur le lieu de l'ancien centre-ville dégradé et insalubre. Les groupes d'immeubles (les « îlots ») sont, pour une partie d'entre eux, construits sur des « dalles » reliées entre elles par des passerelles, les rez-de-chaussée formant une galerie commerciale.

[3] Cf. *Dédaldïlo projet 2011* : Annexe 1 - p. 65.

[4] Ont participé à la réalisation du projet : Brigitte, Claudine, Conchita, Geneviève, Pascal, Pierre, Sylvie, Yasmina, habitants du quartier (dont je n'indique que le prénom, à la demande de certains d'entre eux) ; Isabelle Gouzou et Marie Lopes, comédiennes ; Christophe Moy, musicien ; et le regretté Jean-Bernard Charlot, dit *Charlie*, musicien, disparu en novembre 2012.

Ce défilé tonitruant a été partout bien accueilli. [...] Dans un contexte ouvert, chaleureux, confiant, les tensions s'estompent et les rencontres sont possibles. Le regard des uns sur les autres a notablement changé. Au cours des semaines suivantes, les adultes ont pu constater l'amélioration de la relation avec les enfants. Il est possible d'avancer que le succès de la journée est en rapport avec la démarche des organisateurs, dont le but était de proposer un temps de rencontre, sans intention « d'éduquer », de « socialiser », de « cadrer », ou d'apporter quoi que ce soit dont la population locale serait dépourvue. Il convient en effet de s'interroger sur le sens des interventions à caractère culturel ou social, qui visent à « intégrer » des personnes dans un « cadre », rarement explicite et le plus souvent fixé sans elles. [...] La démarche de Dédaldïlo est plutôt « d'inverser la donne ». C'est en se risquant hors de leur propre « cadre », que les organisateurs ont pu faire une place au « cadre des autres », et proposer un espace ouvert aux rencontres.

1.2- Avril 2011 : les journées d'étude *Recherche et intervention sociale*

Au travers de cette initiative, je poursuivais plusieurs objectifs : proposer un projet collectif aux doctorants en sciences de l'éducation de l'Université Paris 8, membres du Laboratoire *Experice* ; travailler la problématique de ma trajectoire de recherche (l'articulation entre la recherche théorique, la recherche de terrain et les expériences associatives) ; inviter des chercheurs et acteurs, professionnels ou militants, à questionner ensemble leurs pratiques et leurs rapports aux acteurs sociaux présents sur leurs terrains d'activité ; créer une occasion de collaboration entre l'Université et la Ville de Saint-Denis [5].

Sous le titre : *Recherche et intervention sociale : où se situe le chercheur, où se cache le citoyen ?*, la manifestation, organisée en Mairie de Saint-Denis les 1^{er} et 2 avril 2011, a proposé de débattre autour de trois thèmes :

- Praticiens-chercheurs : qu'est-ce qui caractérise la « posture » du chercheur ? Dans quelles conditions peut-on en faire l'apprentissage ?
- Recherche et enjeux sociaux : comment la recherche s'inscrit-elle dans la commande sociale ?
- La compétence sociale des usagers et des citoyens : experts du « dedans » et du « dehors », qui est compétent ? Collaboration ou conflit ?

L'équipe de l'opération *Dédaldïlo* a participé aux rencontres et les artistes ont contribué à l'animation de la soirée conviviale organisée en collaboration avec le collectif du *60 Adada* (collectif d'artistes plasticiens), sous le titre : *Adada accueille Paris 8*. Cette participation a marqué une première étape, vers la prise en considération par l'équipe de la dimension d'expérimentation artistique et sociale de son initiative.

1.3- Mai 2011 : le séminaire *Recherche impliquée en Banlieue*

Alain Bertho, anthropologue, professeur à l'Université Paris 8, et par ailleurs acteur engagé dans la vie associative et politique de Saint-Denis, avait animé une des table-rondes des journées d'étude. Responsable d'un axe de recherche au sein de la MSH Paris-Nord (Maison des Sciences de l'Homme), il a organisé un séminaire intitulé *Recherche impliquée en Banlieue : quelle déontologie ?*, le 20 mai 2011, auquel il a invité notre équipe de doctorants. J'ai rendu compte des travaux des journées d'étude, au cours d'une intervention que j'ai intitulée : *Sociologue de l'intérieur*.

[5] J'ai organisé ces journées d'études avec Delphine Leroy, doctorante ; avec la collaboration d'Alain Massias, étudiant en Master, de Sabra Binous et Jeremy Konan, doctorants, et des participants du *SéminAlre* (Séminaire libre d'Analyse Institutionnelle). L'Université Populaire de Paris 8, l'École doctorale Sciences sociales, et la Ville de Saint-Denis ont également apporté leur contribution à la manifestation. Voir le programme : *Journées d'études Recherche et intervention sociale Paris 8* : Annexe 2 – p. 71.

Alain Bertho m'a alors encouragée à répondre à l'appel à projets de la MSH, au sein de l'axe : *Penser la ville contemporaine*, qu'il coordonne. J'étais séduite par l'idée de poursuivre la voie ouverte par les journées d'étude, mais j'hésitais devant l'investissement nécessaire à l'élaboration d'un projet, et la perspective de répondre à cet appel m'impressionnait quelque peu. L'édition 2011 de *Dédaldïlo* étant en cours et l'été devant être consacré à l'avancement de la thèse, j'ai reporté à la rentrée l'échéance de ma décision.

1.4- Printemps 2011 : la deuxième et dernière édition de *Dédaldïlo*

Comme indiqué dans le document qui présente le bilan de la première édition et le projet pour l'année 2011 [6], l'opération a été envisagée sur les mêmes bases. L'objectif essentiel pour cette édition était : « d'élargir le groupe "moteur" du projet, de renforcer la participation des habitants à la manifestation et à sa préparation, de susciter des initiatives de leur part. Le projet s'appuiera sur les personnes investies en 2010, en tenant compte des réflexions engagées concernant la nature des fonctions qu'elles ont assumées ».

J'avais en effet défendu l'idée que l'investissement des habitants, en particulier ceux qui portaient le projet dans toutes les dimensions de son organisation, dépassait de loin l'investissement concevable dans le cadre du bénévolat, et qu'une partie de leurs activités devait donner lieu à rétribution. J'indiquais, sous le titre : *Le statut d'intervenant local* :

Dédaldïlo a mis en évidence le besoin de prendre en compte des fonctions situées à « l'intermédiaire » du champ des activités bénévoles et du champ professionnel. Il s'agit de fonctions qui incombent à des gens « du cru », impliqués dans le tissu local, et qui nécessitent un engagement de caractère professionnel. La limite de ces champs d'intervention n'est pas facile à déterminer, et la mise en application de ces réflexions ouvrira certainement de nombreuses questions. Mais le fait de révéler des interrogations qui émergent de l'action de terrain est un des axes centraux du projet.

L'opération 2010 n'avait pas bénéficié d'un financement spécifique. Elle constituait une « reconversion » d'un projet intitulé *Raconte*, porté par les artistes de l'association *Histoires de Son* qui disposaient d'un budget de trois à quatre mille euros, alloué par la Ville de Saint-Denis.

Pour l'édition 2011, la contribution de la Ville et de l'Etat (via l'Acisé) [7], ainsi que l'apport de seize mille euros de la fondation Vinci, dans le cadre de son appel à projets *Cité solidaire*, ont porté le budget à vingt-deux mille euros (auxquels se sont ajoutés quatre mille euros d'apport en matériel de la part de la Ville et d'une entreprise du groupe Vinci). Les artistes ont donc été rémunérés de façon (presque) convenable et le projet de rétribuer les habitants a pu se concrétiser. Ce fut le cas pour la fonction de « relation publique », et la fonction de « direction de projet » (que j'occupais). Cette mesure aurait sans doute pu concerner d'autres fonctions, qui ont également demandé un investissement important, mais la question se posait particulièrement pour les personnes qui n'exerçaient pas d'activités rétribuées par ailleurs.

Dédaldïlo s'arrêtera néanmoins avec l'édition 2011. Le soutien accordé par la fondation Vinci n'étant pas renouvelable, les financements de la Ville de Saint-Denis et de l'Etat ne permettaient pas de poursuivre dans des conditions satisfaisantes. L'intérêt de l'opération résidait dans le fait de la construire, en amont, avec les enfants et les habitants. L'adapter aux moyens disponibles revenait soit à organiser une animation d'une journée, ce qui selon moi, lui faisait perdre tout son sens, soit à retrouver les conditions de l'année 2010, les habitants travaillant bénévolement et les artistes n'étant pas rétribués à la hauteur de leur travail.

Pour ma part, je considérais que poursuivre dans ces conditions n'était pas envisageable. J'étais consciente que ma position ne faisait pas l'unanimité et que le débat à ce sujet était loin d'être épuisé.

[6] Cf. *Dédaldïlo projet 2011* : Annexe 1 - p. 65.

[7] Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances.

(J'espère que le présent texte y contribuera). Nous avons échangé brièvement à propos de l'attente que *Dédaldilo* avait suscitée de la part des enfants, et du regret éprouvé par certains d'entre nous face à la perspective de ne pas y répondre. Je n'étais pas convaincue que l'objet de notre initiative soit de répondre à cette attente. Et surtout, je n'avais pas l'intention de m'investir dans un projet d'animation, sans que celui-ci ne soit porté par la démarche de réflexion et d'expérimentation qui avait donné toute sa valeur à *Dédaldilo*.

J'ai cependant fait preuve d'une grande naïveté, en pensant que le fait de renoncer à réaliser une opération « au rabais », inciterait la Ville (je veux parler des élus) à rediscuter avec nous des conditions permettant la poursuite de cette initiative. Apparemment, le sens de notre démarche n'a pas été perçu. Le besoin de prendre un temps pour faire un bilan de cette opération, dont tous avaient salué le succès, ne s'est pas fait sentir. Les professionnels chargés du suivi des opérations sont mobilisés par un flux continu d'activités qui ne laisse pas de place aux temps de réflexion. A Saint-Denis, le personnel affecté à chaque quartier se compose d'un « directeur » à mi-temps, assisté d'un secrétariat. De nombreux acteurs de terrain estiment que ces moyens sont insuffisants, au regard des ambitions affichées par la municipalité concernant la vie associative et démocratique.

Par ailleurs, les élus sont soucieux de faire état des multiples actions menées par les services de la Ville, mais cet « activisme » répond-il aux réels besoins des habitants ? Et, outre le fait qu'il épuise les ressources des services, n'a-t-il pas pour conséquence de freiner les initiatives associatives et citoyennes ? L'enjeu de *Dédaldilo*, à mon sens, était justement de soulever ces questions et de tout faire pour éviter de tomber dans ce travers de « l'action pour l'action ».

J'aurai l'occasion, quelques mois plus tard, de vérifier à quel point ces questions sont absentes des débats politiques locaux. Les propos tenus au cours d'une réunion publique à laquelle j'assistais en juin 2012, au lendemain du premier tour des élections législatives, montraient, selon moi, la rupture existant entre le « champ » de l'action politique et celui de l'action associative à l'échelle des quartiers. J'ai tenté, sans succès, d'ouvrir ce débat en adressant le message qui suit à quelques élus et militants :

Parmi les questions évoquées ces derniers jours, j'ai saisi deux sujets qui m'intéressent directement : celui des associations et des quartiers, et celui de « l'invisibilité » [des situations, actions, personnes], évoqué dans plusieurs contextes. J'ai entendu, le lendemain du premier tour : « allons dans les quartiers ». Est-ce que cela signifie que les représentants des associations de quartier n'étaient pas là ? Ne sont-ils pas (ou plus) là où sont les militants politiques ? Sont-ils devenus invisibles et muets ? Les militants politiques sont-ils coupés de leur propre quartier ? De mon point de vue, il y a effectivement une rupture importante entre « le politique » et l'action quotidienne à l'échelle des quartiers. À mon sens, ce sont les limites fixées au « champ politique » qui déterminent ce qui se trouve hors champ, et donc « invisible ». Pour franchir cette frontière et permettre aux acteurs associatifs des quartiers de sortir de l'ombre, de s'associer au débat politique, il faudrait simplement porter attention à la dimension politique de leurs actions et des questions auxquelles ils sont confrontés.

C'est exactement la difficulté à laquelle nous nous heurtons, au centre-ville, à propos de notre projet *Dédaldilo*. Nous avons affiché des objectifs clairement politiques : prendre le contre-pied des démarches qui visent à « éduquer, sensibiliser, animer » ou « faire participer » la population, mettre en avant la capacité d'initiative des habitants, poser la question de la relation entre acteurs de terrain et professionnels, celle des limites entre bénévolat et travail gratuit... Malgré ses résultats concluants et les appréciations positives portées sur cette initiative, nous n'arrivons pas à faire « passer » le sens de notre démarche. L'opération telle qu'elle est « vue » se réduit à sa dimension d'animation. Le regard se focalise sur le « produit final », et néglige le travail de construction, en amont, qui lui donne son sens et sur lequel repose son réel impact.

Les conditions n'étant pas réunies pour mener le projet dans sa globalité, et pour ne pas conforter cette vision réductrice (et dépolitisée), nous avons préféré ne pas le reconduire cette année. On peut se demander dans quelle mesure le cloisonnement des services municipaux et

des modes de financement contribuent à maintenir cette rupture. Le culturel au service culture, l'associatif à la MVA [Maison de la vie associative], le quartier à la démarche du même nom, et le politique... ailleurs [...].

Pour notre part, nous cherchons à poursuivre et structurer notre travail de réflexion dans le cadre d'un projet de recherche sociologique : « Les Fabriques de sociologie, pratiques et modes de production des recherches en situation d'expérimentation sociale ». Notre équipe de quartier constitue une des Fabriques locales, au côté des équipes de Rennes et Montpellier. Nous allons en juillet à Rennes pour partager nos expériences et nos questionnements. J'ai espoir que ces rencontres nous permettent de formuler et de rendre public notre travail, ce qui me semble à présent nécessaire. [22/06/12]

Le dernier paragraphe montre tout le sens que prendra, chemin faisant, le projet des *Fabriques* qui, à ce stade de mon récit, n'est encore qu'une hypothèse.

1.5- Septembre 2011 : les premiers pas vers *Les Fabriques de sociologie*

À la fin de l'été, je reste indécise quant à l'hypothèse de répondre à l'appel à projets de la MSH [8]. Je reprends néanmoins contact avec Alain Bertho, que je rencontre en septembre. Celui-ci m'apporte de plus amples informations sur la constitution des dossiers et les conditions de recevabilité. Les projets de recherche devant impliquer au moins deux universités, il me conseille de m'adresser à Pascal Nicolas-Le Strat, sociologue, maître de conférences à Montpellier 3. Je prends contact avec lui le 19 septembre. Quelques jours plus tard, nous déciderons d'élaborer ce projet ensemble et de présenter un dossier à la MSH.

J'adresse un message à Pascal Nicolas-Le Strat, pour solliciter sa collaboration et je lui fais part de mes premières pistes de réflexion :

Le projet se situerait dans la catégorie « recherche exploratoire » et porterait sur l'organisation de rencontres entre des équipes impliquées dans des expériences de terrain associant chercheurs, praticiens et/ou citoyens. Le but étant d'étudier ces expériences, de les valoriser et de favoriser la constitution d'un réseau de recherche dans ce domaine (selon des modalités qui sont à construire). [MB-19/09/11]

J'ai parcouru préalablement son site *le-commun.fr* [9] et quelques-uns de ses ouvrages, en particulier *Journal de thèse* [10], qui m'a grandement encouragée à m'adresser à lui. Dans ce type de récit autobiographique, la personne apparaît tout autant que le chercheur, et je me suis sentie en affinité avec l'un et l'autre.

Je me présente de la façon suivante :

J'ai 54 ans. Je me suis inscrite à Paris 8, en reprise d'étude, en 2003. J'ai suivi un DESS d'ethnométhodologie, soutenu en 2005. J'ai mené plusieurs études de terrain avec Patrice Ville, socialiste (qui s'inscrit dans la lignée de Lapassade et Lourau). Je me suis inscrite en thèse, sous sa direction, en 2008. Mon travail de recherche le plus abouti a porté sur l'analyse ethnométhodologique des résultats d'une des études, portant sur la propreté des espaces publics. (Voir l'article joint) [11].

[8] Après ce rappel de l'historique du projet des *Fabriques de sociologie*, le récit de sa construction commence ici. Je m'exprimerai donc au présent, dans la suite du texte, sauf pour les passages constituant des commentaires sur les éléments de mon récit.

[9] *le-commun.fr* : <http://www.le-commun.fr/>

[10] Nicolas-Le Strat (2009).

[11] Bodineau, (2010) : <http://www.les-seminaires.eu/les-fabriques-de-sociologie-93/>

Par ailleurs, je suis impliquée dans des activités associatives au sein de mon quartier (le quartier HLM du centre-ville de St-Denis, ZAC Basilique) et j'ai mené ces deux dernières années un projet porté par les habitants. Cette opération constitue une « expérimentation » telle que vous la définissez, et pose, de « l'intérieur », les questions relatives à la place des différents acteurs dans le domaine de l'intervention sociale. J'ai organisé en avril dernier, à Saint-Denis, deux journées d'étude sur le thème « recherche et intervention sociale » [...].

L'étape que j'entame actuellement consiste à structurer des travaux de terrains, qui me semblaient jusqu'ici quelque peu « éparpillés », en objet de recherche que je présente aujourd'hui selon la formulation, encore incomplète, qui suit :

La thèse porte sur les pratiques de recherche, développées par deux disciplines sociologiques, la socialanalyse (méthode d'intervention de l'analyse institutionnelle) et l'ethnométhodologie, appliquées à des dispositifs pédagogiques de formation-action, destinés aux chercheurs, aux praticiens et aux citoyens. Pour ces deux disciplines, le but de la recherche est de produire des connaissances sur ce savoir de sens commun, en tant que composante essentielle du fonctionnement de la société (ethnométhodologie), et afin de permettre aux acteurs de se l'approprier, de le développer et d'en faire usage pour intervenir dans les affaires qui les concernent (socialanalyse).

Faire émerger le savoir de sens commun - qui, dans le contexte de la vie courante, est un savoir non formulé, implicite - exige de faire appel à des procédés de « retournement du sens », c'est-à-dire la modification des cadres usuels d'interprétation. Le chercheur propose une modélisation de ces procédés de « retournement » appuyée sur les théories de l'analyse institutionnelle, de l'ethnométhodologie et de la systémique. [MB-19/09/11]

Pascal Nicolas-Le Strat — que je désigne par son seul prénom dans la suite du texte car nous sommes rapidement entrés dans un mode de relation plus personnel — me répond dans l'heure :

Je reçois toujours très favorablement les propositions de collaboration sur ce type de problématiques qui m'intéressent tout particulièrement. [...]. Je vous remercie pour l'envoi de ces documents. Je suis très sensible à votre parcours et à l'engagement qui est le vôtre. J'ai beaucoup lu les travaux de l'analyse institutionnelle (Lapassade, Lourau, Hess) et je suis un peu familiarisé (un peu !) avec l'ethnométhodologie [...]. Je pense que nous devrions pouvoir nous « croiser » assez facilement quant à la conception d'une démarche de recherche impliquée et impliquante. [PNLS-19/09/11]

Cette proximité de point de vue se confirme au cours des échanges qui suivent :

Je suis en effet progressivement passée d'un engagement militant « classique » à une implication dans des initiatives « micro », dont la pertinence sur le plan social et politique n'a cessé de s'affirmer pour moi. Le croisement des travaux de recherche et l'expérience quotidienne de « la vie en banlieue » m'a permis d'enrichir l'un par l'autre, l'un interrogeant l'autre. La conscience de la valeur « scientifique » de cette double expérience est assez récente. Il me semblait en tout cas difficile de la défendre, aussi bien vis-à-vis des instances locales, que dans le monde universitaire. C'est pourquoi le projet dont il est question, et la possibilité de collaborer avec des équipes de chercheurs m'ouvrent des perspectives très intéressantes. [MB-20/09/11]

J'ai pris connaissance des textes que vous m'avez adressés et cette lecture confirme une proximité de préoccupation et de perspective, ce dont je me félicite [...]. Je partage entièrement votre point de vue sur la nécessité de faire reconnaître la pertinence (politique, sociale et scientifique) de la double expérience « recherche » et « expérimentation » (dans mon jargon). [PNLS-24/09/11]

La réponse à l'appel à projets doit parvenir à la MSH le 10 octobre. Nous ne disposons donc que de quelques semaines pour l'élaborer et la rédiger. Nous échangeons sur les modalités de notre collaboration au sein de ce projet, et nous nous mettons au travail.

2- L'élaboration du projet

Pascal me décrit ses axes de travail et ses expériences de terrain et je prends connaissance des travaux des chercheurs qu'il propose d'associer à notre initiative. Je m'atèle à la rédaction du document, nos échanges nourrissant la construction et la formulation du projet :

La réflexion sur le fond permettra sans doute d'amorcer des pistes concernant la forme des rencontres, pour qu'elles soient en elles-mêmes une expérimentation. Comment, par exemple, permettre aux participants d'articuler le projet avec leurs propres actions sur leurs terrains ? C'est la question que je me pose pour mon opération de quartier. Il s'agirait d'en indiquer les principes, la forme naîtra des rencontres elles-mêmes. [MB-24/09/11]

2.1- Rendre compte de la « production » des recherches et du « réel » de l'activité

Pascal fait référence au journal qu'il a tenu au cours d'une recherche, intitulée *Correspondances citoyennes en Europe* [12], menée avec Nicolas Combes, coordinateur de l'association rennais *L'âge de la tortue* et Romain Louvel, plasticien, docteur en art plastique. Ce journal décrit le travail mené en résidence avec des artistes et intervenants sociaux dans trois villes, Rennes, Tarragona (Espagne) et Cluj-Napoca (Roumanie). Il a été publié en édition bilingue, sous le titre *Carnet de correspondances - Cuaderno de correspondencias* [13]. Il présente au jour le jour « la production de la recherche » du sociologue : « une recherche qui était donnée à lire chaque soir sur le Blog du projet, et qui était donc discutée en “temps réel” par les acteurs du projet et des personnes extérieures ». [PNLS-24/09/11]

Je retiens la notion de « production » de la recherche, qui formera un des axes de travail des *Fabriques* :

La « production » de la recherche me semble une dimension essentielle. En quoi consiste « la recherche » en tant qu'activité (sociale) concrète. Cette question pourrait être un des axes des rencontres : qu'est-ce qui la caractérise ? En quoi se distingue-t-elle des activités de réflexion et d'analyse « banales » ? En quoi peut-on défendre le caractère scientifique de travaux qui ne sont pas inscrits dans le cadre de la recherche « instituée ». [MB-24/09/11]

Pascal m'informe également de la publication prochaine de son livre *Fabrique de sociologie* [14] (dont je proposerai plus tard de reprendre le titre pour l'intitulé de notre projet) :

[Le livre] correspond à un Journal d'activité sur la période fin 2009 et début 2011 et qui tente de « prouver » le bien-fondé d'une science sociale de « plein vent », in situ, en coopération avec les personnes concernées. Je ne souhaitais pas sortir un texte « épistémologique » ou « méthode », mais j'avais envie de défendre cette orientation à partir du « réel de l'activité » (Yves Clot) [15], d'où la forme d'un Journal d'activité ». [PNLS-24/09/11]

« Fabrique de sociologie » : ce terme traduit bien l'idée d'un travail concret. [...] Je cherchais un angle de vue, permettant d'argumenter la rubrique du dossier MSH : « originalité du projet ». La *fabrication* me semble répondre à cette question, qu'en pensez-vous ? [...] Science sociale de « plein vent », in situ, « réel de l'activité » : oui, c'est au travers de ce « réel » de différentes expériences, que la question de la scientificité pourrait être discutée. De « l'intérieur » et non pas à partir des critères des tenants de « la vraie science ». La question des formes, permettant de rendre compte de ce type de travail, me semble aussi très pertinente. [MB-24/09/11]

[12] Voir le site : <http://www.correspondancescitoyennes.eu/>

[13] Nicolas-Le Strat (2011-a)

[14] Nicolas-Le Strat (2011-b)

[15] *Agir en clinique du travail*, Clot, Lhuillier (2010)

Le 1^{er} octobre, j'adresse à Pascal une première mouture de l'argumentaire du projet, qui lui convient. J'en suis soulagée, parce que je n'étais pas très assurée face à ce texte, comme en témoigne mon commentaire à ce propos :

Très bien, votre appréciation positive me libère de mes hésitations. Je constate à quel point il est difficile de s'affranchir des critères dominants. Revendiquer la légitimité de travaux « marginaux » ne suffit pas à lever les doutes sur sa propre légitimité. Voilà un point à retenir pour nos débats futurs, et un exemple d'analyse du travail « en train de se faire ». [MB-3/10/11]

En réponse à sa proposition, je confie à Pascal la rédaction d'une partie du dossier, en particulier la partie relative à « l'état de la recherche ».

2.2- Construire un réseau de chercheurs et d'équipes de terrain

Nous poursuivons les échanges au sujet des réseaux et des équipes de terrain que nous souhaitons associer au projet. Pascal est en train de travailler avec l'équipe du projet *Correspondances*, mentionné plus haut, à une opération intitulée *Expéditions : voyage d'exploration à visée artistique, scientifique et pédagogique*, menée dans le quartier Maurepas de Rennes, par une équipe d'artistes, de sociologues et d'éducateurs [16].

Je reproduis des extraits de la présentation du projet, telle qu'elle est formulée dans le dossier de presse d'avril 2012 [17] :

« Expéditions » est une expérimentation (autour d'une proposition artistique du plasticien Romain Louvel) à la croisée des chemins de l'art, de la recherche en sciences sociales et de l'éducation populaire. Avec les acteurs associatifs et les familles du quartier Maurepas, il s'agit de valoriser les ressources culturelles invisibles d'un quartier et de sa population. La finalité de ce projet s'inscrit dans un horizon de transformation de nos regards sur la ville [...].

[Au cours de la première phase du projet, durant le mois de mars 2012] les explorateurs (enfants, pédagogues, artistes et chercheurs) ont observé, décrit et collecté des éléments du quotidien [...]. La particularité de leur démarche tenait au fait [qu'ils] agissaient comme s'ils observaient une société étrangère à la société dans laquelle ils vivent et dans laquelle leur esprit s'est formé. Comme s'ils étaient des explorateurs du 18^{ème} siècle découvrant une ville inconnue. Cette règle du jeu constituait le point de départ ironique d'un regard porté, par renversement, sur notre propre société.

« L'Exposition » - Intention artistique par Romain Louvel :

Les présupposés sur les quartiers dits populaires sont une construction mentale que les groupes sociaux privilégiés renforcent grâce aux images qu'ils en donnent à voir, notamment à travers les institutions politiques, sociales et scientifiques. Dans les discours officiels, comme dans les rapports d'expertise sociale, ou les dossiers d'allocations familiales, les mots choisis pour parler de ces quartiers entretiennent trop souvent ce rapport de domination (« chômage », « échec scolaire »...). Qu'elles soient volontaires ou inconscientes, ces pratiques disqualifiantes participent à hiérarchiser notre société.

A la lecture du pré-projet, en novembre 2011, l'orientation de l'opération *Expéditions* m'apparaît en totale adéquation avec celle des *Fabriques de sociologie* et fait écho à l'expérience vécue au sein de mon quartier :

[16] Voir le site : <http://www.expedition-s.eu/>. Ce projet associe le centre d'art contemporain *La Criée* (Rennes), l'association *L'âge de la tortue* (Rennes), le *GRPAS* (Groupe rennais de pédagogie et d'animation sociale) et le collectif *Le Commun : atelier de recherche-expérimentation* (Montpellier).

[17] Accessible à l'adresse : http://www.criee.org/IMG/pdf/Dossier_de_presse_expéditions_web.pdf

Ce projet me touche beaucoup, à plusieurs titres. Il représente, en plus abouti, ce dont j'ai rêvé pour mon quartier. Je ne souffre pas personnellement de la mise sous étiquettes (« pauvre », « en difficulté »...), mais je ressens à quel point les idées fabriquées sur « la vie en banlieue » forment un carcan auquel il est difficile d'échapper. Une journaliste du Parisien, que j'ai eu tort d'inviter à notre fête de quartier, a vu dans notre défilé détendu et joyeux « un défilé contre les incivilités ». Elle n'a pas été capable de regarder simplement ce qui se passait autour d'elle. Ce « cadre d'interprétation » s'impose, y compris à ceux qui y vivent [...]. Je trouve l'idée de l'enquête « renversée » excellente.

Le principe du « projet-outil » me semble très constructif. Je déplore constamment les opérations qui consistent à faire pour faire, sans poser de bases pour l'avenir. Ce projet est totalement en phase avec le projet MSH. L'idée de chercher des formes pour rendre compte de ce travail rejoint mes réflexions de ces derniers jours au sujet des moyens « d'exposer » les travaux de terrain des équipes que nous allons réunir, et les travaux communs du groupe lui-même. Je cherchais à développer l'idée de visites de « chantiers », où l'on montrerait les coulisses de la recherche : des objets, des « outils »... [MB-3/10/11]

Ce projet alimente ma réflexion à propos du développement d'un axe « horizontal » au sein des *Fabriques*, prévoyant la rencontre d'équipes sur leurs terrains respectifs. Nous prévoyons d'associer, à la mise en place du projet, l'équipe du projet *Expéditions*, les acteurs du projet de quartier de Saint-Denis et les membres du séminaire *Usages et écologie de savoirs*, de Montpellier [18].

Nous constituons l'équipe des chercheurs qui se compose de : Pierre-Alain Guyot, (docteur en sciences de l'éducation), Romain Louvel (artiste plasticien, docteur en arts plastiques - Université Rennes 2), Olivier Noël (docteur en sociologie, maître de conférences associé - Université Montpellier 3), Pierre Quettier (maître de conférences en sciences de l'information et de la communication - Université Paris 8), Patrice Ville (maître de conférences en sciences de l'éducation - Université Paris 8).

2.3- Dernière ligne droite

Pascal est à Paris le 5 octobre, pour participer au séminaire *Du public au commun* [19]. Nous nous rencontrons à l'issue de la séance, en compagnie de quelques connaissances de Pascal, avec qui nous échangeons au sujet de notre projet. Nous profitons de ce moment détendu, à la terrasse d'un café, pour faire le point du document que nous devons rendre à la MSH le 10 octobre. J'avais suggéré de donner à notre projet le titre que Pascal a choisi pour son dernier livre, dont la publication est prévue pour le mois de novembre [20]. Craignant de lui avoir peut-être « forcé la main », je vérifie auprès de lui et Pascal me confirme son accord.

Je découvrirai plus tard, que c'est avec « plaisir et amusement » qu'il a reçu cette suggestion de ma part. Parmi les trois chapitres que Pascal a ajoutés à la fin de son ouvrage, sous le titre « quelques mois après... », figure en effet la présentation de notre projet : « *Fabrique de sociologie* prend son envol avant même sa parution » (p. 364). J'ai beaucoup apprécié cet étrange « croisement » chronologique :

Surprenant ce double effet : le projet du séminaire s'élabore, comme tu l'indiques, avant la sortie du livre, et le livre fait exister le projet avant son démarrage. Étonnant également l'effet de « l'objet livre », que j'ai d'ailleurs du mal à décrire. Etre en dehors du livre et dedans... et trouver dans le livre, qui est « fini », « bouclé », des éléments encore en cours, tout cela provoque une émotion particulière. [MB-30/12/11]

[18] Voir le site : <http://www.les-seminaires.eu/usages-et-ecologie-des-savoirs-34/>

[19] Voir le site : <http://www.dupublicaucommun.com/>

[20] *Fabrique de sociologie*, Nicolas-Le Strat (2011-b)

Le lendemain, 6 octobre, Pascal m'adresse le texte qu'il a rédigé pour les besoins du dossier, ainsi que la bibliographie et la « notice » de présentation de ses travaux. Nous consacrons les jours suivants à réunir les derniers documents : la présentation des chercheurs membres du projet, les informations relatives aux séminaires et équipes de terrain associés. Après une nuit laborieuse consacrée à compléter la bibliographie, apporter les dernières corrections, achever la mise en page (fastidieuse en raison du « formatage » du document fourni par la MSH, qui limite les possibilités de présentation et impose une police de caractère peu lisible), le dossier est prêt le 10 octobre au petit matin. Pascal relit dans la matinée et, les dernières « coquilles » corrigées, le document est adressé à la MSH.

2.4- Digression : de la nécessité des *Botteghe* et ... d'apprendre « l'indien »

Au cours des dernières journées, nous avons tout de même pris le temps de nous échapper de la rigueur exigée par cette partie du travail, pour partager notre enthousiasme à la lecture de deux textes. Ceux-ci figurent dans le programme de la saison 2010-11 du TGP (Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis) que je mentionnais au dossier, au titre des partenaires potentiels. (Le théâtre sera un partenaire effectif et accueillera les premières rencontres des *Fabriques* en janvier 2012). Il s'agit de textes publiés sous la rubrique *Parole donnée*, ouverte à des artistes et des chercheurs [21] :

J'ai relu le premier, écrit par le slameur Hocine Ben à propos de son spectacle *Les cinq bancs*, joué au théâtre au cours de la saison précédente. J'avais assisté à la représentation, en compagnie d'un petit groupe d'habitants du quartier, et nous avons rencontré l'artiste à la fin de la soirée [22]. J'avais également retenu ce texte, pour le programme des lectures qui avaient été présentées au cours des Journées d'étude d'avril 2011, évoquées plus haut (cf. p. 6).

Les quelques phrases que je rapporte ici m'ont paru traduire, avec une force particulière, le propos du projet *Expéditions* mené par l'équipe de Rennes :

Pendant qu'on regardait défiler les saisons du haut de nos *cinq bancs*, eux nous l'ont fait à l'envers. À coup de *théâtre populaire* par là, de *culture pour tous* par ci et de *théâtre hors les murs*, ils ont ratissé le ter-ter [territoire] de long en large !

On n'a rien demandé nous, touchez pas à nos bancs. C'est tout. Le reste on s'en fout un peu.

- Pardon ? La culture ? LA DEMOCRATISA... quoi ?

[...]

La rue.

C'est ici que la culture est venue nous chercher.

[...]

La rue comme scène nationale. Alors pourquoi irait-on s'enfermer dans vos musées du verbe ?

Dans vos boîtes de Pandore qu'on ne prend même pas la peine de brûler pendant la saison des émeutes.

Ça sent l'arnaque votre affaire !

La première fois que j'ai vu du Hip-hop dans un théâtre, j'ai eu comme l'impression de boire un vieux whisky qu'on aurait eu le mauvais goût de diluer avec de l'eau.

Sacrilège ! Tord-boyaux ! Cache-misère !

Nos quartiers sont sensibles et demandent toute notre attention.

Alors pourquoi ces détours pour parler de la culture des autres ?

Culture émergente. Musique actuelle. Art de la rue. Poésie urbaine...

Culture d'en bas pour France d'en bas...

« Moi, quand j'entends les mots *culture urbaine*... je sors... »

[21] Voir le site : <http://www.theatregerardphilipe.com/tgp-cdn/parole-donnee/>

[22] Cette rencontre a eu lieu à l'initiative du théâtre (équipe des relations avec le public) et de Nabila Mankour, directrice de la démarche-quartier *Basilique* de la Ville de Saint-Denis.

[...]

Notre *culture*, c'est aussi de LA CULTURE !

Et certains l'ont compris. Ouf !

Les rencontres se font à deux...

Aujourd'hui on tend à nommer des assistantes sociales à la tête des grandes institutions culturelles, demain vous verrez qu'on nommera des *Général Custer* pour diriger nos CDN.

« *Votre mission si vous l'acceptez sera de pacifier les tribus d'indiens récalcitrants et de les faire sortir de leurs réserves bétonnées...* »

Apprenez l'indien et nous, nous sortirons peut-être de nos réserves, de nos préjugés » [23].

J'ai découvert le second, de Tony Negri et Judith Revel :

Les Italiens ont longtemps eu un joli mot pour désigner l'endroit où travaillaient les peintres : la bottega. La bottega, c'était tout à la fois la boutique, l'atelier, le laboratoire, le lieu de toutes les expérimentations — et c'était un lieu collectif, où se croisaient, en cohabitant et en collaborant ensemble, les maestri et leurs disciples, les apprentis, les visiteurs, les commanditaires, les enfants du voisinage et les chiens de la maisonnée. La bottega, c'est en réalité ce qui, jusqu'aux premières lueurs de la modernité, a continué à apparenter les artisans et les artistes : l'idée que rien n'existe dans l'art qui ne soit produit par un savant mélange de manualité et d'inspiration, [...] ; qu'il n'existe pas d'invention qui ne soit avant toute chose travail sur la matière, et que c'est précisément dans cette matérialité-là que s'ancrent tous les imaginaires et toutes les inventions [...].

On a voulu nous faire croire qu'il fallait défendre l'art des trivialités qui le menaçaient : surtout, ne jamais parler des cuisines, des recettes, des processus de fabrication d'une œuvre d'art ; [...]

Nous voulons à nouveau des botteghe : des lieux ouverts où tous pourraient entrer, où les gestes artistiques seraient visibles de tous, où l'élaboration serait à nouveau collective, où il s'agirait à la fois d'apprentissage, de partage, d'invention et production, de circulation et d'échange [24].

Cette « digression », qui nous éloigne de notre tâche immédiate, n'en est évidemment pas une. Nous sommes au contraire, comme l'écrit Pascal, au cœur de notre propos :

Il faut que la sociologie ou les sciences de l'éducation ou [d'autres disciplines] réussissent elles aussi à nous parler. Trop de textes que je lis dans nos domaines ne me parlent pas. [...] Et c'est donc avec d'autant plus de plaisir que j'ai pris connaissance de ces deux textes. Je ne connaissais pas ce texte de Judith et Toni. Et la même réflexion devra s'ouvrir à propos de la philosophie. Nous avons besoin effectivement d'ateliers et de fabriques, car une part du commun va s'élaborer en ces lieux. Je sens de plus en plus la nécessité de croiser les initiatives (de faire recherche et politique latéralement) [...]. [PNLS-8/10/11]

3- La première rencontre : Saint-Denis, janvier 2012

Dès le début du mois de novembre, nous convenons d'organiser une première séance du séminaire à Saint-Denis, que nous fixerons au 14 janvier 2012. Pascal propose un programme en deux temps : un séminaire en matinée, et durant l'après-midi, un travail en ateliers, sous une forme plus souple, permettant de s'adapter aux attentes des participants. Pour le repas, nous chercherons une formule conviviale et peu onéreuse et la journée pourra se prolonger par la présentation du livre de Pascal, *Fabrique de sociologie* [25], à la Librairie *Folie d'Encre*. Celle-ci, dernière librairie indépendante de Saint-Denis, organise régulièrement des rencontres avec des auteurs, des lectures et des présentations

[23] Voir le site : <http://www.theatregerardphilipe.com/tgp-cdn/parole-donnee/assis-sur-nos-bancs/>

[24] Voir le site : <http://www.theatregerardphilipe.com/tgp-cdn/parole-donnee/la-bottega/>

[25] Nicolas-Le Strat (2011-b).

artistiques. Sa gérante, Sylvie Labas, une voisine et amie, a participé à *Dédaldilo*. Elle est également intervenue au cours des journées d'étude d'avril 2011 (cf. p. 6).

Sylvie a fait part du projet à l'équipe du TGP (Théâtre Gérard Philipe), qui cherche à développer ses relations avec les acteurs locaux. Nous rencontrons ensemble Florence Guinard et François Lecour (respectivement secrétaire générale adjointe et secrétaire général). Je leur propose d'accueillir la première séance des *Fabriques* dans les locaux du théâtre. Ils répondent positivement et proposent de collaborer à l'organisation technique et à la communication. Ce lieu me semble parfait. Il répond à notre souhait de disposer d'un espace ouvert qui permette une liberté de mouvement. Et le fait d'instaurer des liens, entre des acteurs du quartier, des chercheurs et le théâtre, répond bien à mon souci constant de favoriser le « mélange des genres » entre les activités, les lieux et les personnes. Pour l'équipe dyonisienne, le fait d'être accueilli dans « son » théâtre lui permettra de s'investir dans la préparation de la rencontre et de se considérer comme « l'hôte » de la manifestation.

Au cours du mois de novembre, nous engageons une discussion à propos de la teneur de la journée. J'imaginai que nous réunirions l'équipe des chercheurs (cf. p. 13), quelque peu élargie, mais Pascal craint que la constitution d'un cercle réduit ne limite la possibilité pour d'autres personnes de s'associer par la suite, d'autant que nous ne serons pas en mesure de multiplier les rencontres au cours de l'année. Nous convenons donc d'inviter des chercheurs et acteurs de notre connaissance, susceptibles de s'intéresser à notre projet.

Pascal sollicite les personnes avec lesquelles il collabore au cours de ces différentes activités, et obtient rapidement l'accord de Pierre-Alain Guyot et d'Olivier Noël, pour l'équipe de Montpellier, et de Romain Louvel et Nicolas Combes pour l'équipe de Rennes. Je fais la connaissance de Romain et Nicolas le 18 novembre, au cours d'un séminaire organisé par le LISRA à la MSH [26], auquel ils participent en compagnie de Pascal. *Fabrique de sociologie* vient de paraître [27]. Pascal a apporté les exemplaires commandés par la Librairie *Folie d'Encre* et je reçois avec grand plaisir celui qu'il m'offre.

Dans la même période, nous travaillons à la refonte du texte de présentation du projet, afin de le publier sur le site [28] que Pascal est en train de mettre en place en collaboration avec Yves "Ours" Koskas, graphiste et membre du séminaire *Usage et écologie des savoirs* de Montpellier. Nous lançons les invitations dans nos réseaux respectifs, et construisons le programme autour des questions : de quelle recherche avons-nous besoin dans nos territoires d'activité, nos villes, nos quartiers ? Comment concevoir une recherche critique pour un travail en commun ? Avec quels outils, concepts, engagements, positionnements ?

3.1- Le dispositif de la rencontre

Fin novembre et début décembre, nous échangeons sur la manière d'organiser le déroulement de la journée, ainsi que les interventions et les débats. À mes questions sur le sujet, Pascal répond :

Dans ce type de situation, je « responsabilise » fortement le groupe. Les gens savent pourquoi ils sont là [...]. Un groupe, tel que celui que nous souhaitons réunir, doit être capable de porter sa propre dynamique réflexive. Et j'y contribuerai, toi aussi, et plusieurs ami-e-s ont construit aussi cette capacité : reprendre, prolonger, faciliter, rebondir... Mais je sais que c'est l'attitude la plus difficile : l'autonomie. [PNLS-28/11/11]

Cette formulation évoque pour moi une forme de débat très libre, qui me laisse un peu perplexe parce que je ne vois pas bien comment celle-ci pourra s'adapter à la rencontre que nous préparons. J'interroge Pascal sur le sens qu'il accorde à l'expression « dispositif », qui évoque pour moi : « des

[26] Laboratoire d'innovation sociale par la recherche-action : <http://blog.recherche-action.fr/lisra/>

[27] Nicolas-Le Strat (2011-b).

[28] *les-séminaires.eu* : <http://www.les-seminaires.eu/>

formes plus “cadrées”, que celles que tu pratiques, du moins selon l'idée que je m'en suis faite. Après ce petit ajustement, nous pourrions avancer sur ce point ». [MB-8/12/11]

Pascal lève l'ambiguïté en faisant la distinction entre « dispositif » et « dynamique de l'échange ». Le « cadrage » concerne le dispositif et autorise, justement, une plus grande liberté dans le déroulement des échanges :

Quand je parle de dispositif, c'est sous l'influence de Deleuze / Foucault. En toute situation, il y a toujours un dispositif à l'œuvre. Je devrais plutôt parler d'agencement ou de configuration [...]. Sur les dispositions à prendre : je prépare toujours beaucoup. J'essaie d'anticiper. Ce qui me permet ensuite, en situation, d'être assez tranquille et de laisser venir. Je suis en particulier attentif à ce que la situation soit bien en place, tant sur un aspect matériel (horaire, lieu...) que du point de vue des implications (que les enjeux soient formulés...). Ce qui permet ensuite d'oublier le cadre. Bien travailler ces questions en amont pour qu'elles se fassent oublier.

Par contre, sur la dynamique de l'échange et de l'élaboration collective, je renvoie une large part de l'initiative et de la responsabilité à l'ensemble des personnes, surtout dans le contexte de travail où nous allons nous trouver. Nous devons pouvoir, en situation, nous coordonner et nous articuler [...]. Chacun doit se sentir porteur de la dynamique collective, y être attentif et agir sur cette dynamique : faciliter, reformuler, synthétiser, relancer... Je souhaite que les participants s'engagent autant sur la dynamique de l'échange que sur son contenu. Etre capable en permanence de se déplacer entre ces deux plans, ces deux niveaux. [PNLS-8/12/11]

Nous sommes donc à présent d'accord sur la conception des formes de travail collectif. La question des « niveaux » que Pascal évoque est au centre de mon travail théorique, et le fait de permettre aux groupes de s'appropriier le « cadre » dans lequel ils sont invités à s'exprimer, me semble l'enjeu essentiel des situations de « concertation » publique dont j'ai encore fait récemment l'expérience :

[Au sujet de mon intervention] : J'ai envie de parler de mes expériences [dans le cadre de réunions avec la Ville de Saint-Denis et le bailleur de mon immeuble] et préoccupations actuelles, en montrant en quoi l'espace de travail que l'on propose me semble nécessaire. En particulier la question de la relation entre intervenants et « public » et le cadre absolument « piégeant » dans lequel les prétendues concertations sont menées, interdisant toute posture critique. D'où la nécessité de développer et de « populariser » des outils capables de révéler et déjouer ces situations. [MB-8/12/11 -1]

[Au sujet du double niveau de la dynamique de l'échange et de son contenu] : Parfait, ce point me paraît central. C'est un exemple de ce que j'entends par « cadre » et « décadre », il s'agit bien d'un changement de « niveau ». Au niveau 2, on prend en compte le contenu, ainsi que le cadre du niveau 1. Ce qui permet d'éviter les « cadres piégeants » dont je parlais, et d'accéder à une posture critique. Cette question est une partie importante de mon travail théorique [29]. [MB-8/12/11 -2]

À la fin décembre, l'organisation de l'accueil au théâtre est réglée. Nous nous consacrons aux derniers ajustements du déroulement de la journée. Nous réfléchissons au moyen de permettre aux participants de s'identifier et de faire connaissance, tout en évitant « l'effet tour de table », souvent fastidieux et

[29] Les développements élaborés dans le cadre de ma recherche s'appuient sur les théories de l'ethnométhodologie relatives à la « construction du sens » (Garfinkel, 2007), et la théorie des « niveaux d'abstraction » (Bateson, 1977 ; Watzlawick, 1975). Mes travaux portent sur les procédés de « changement de cadre d'interprétation ». Ce changement s'opère par la prise en compte de deux niveaux d'abstraction distincts : le niveau correspondant aux « choses », et le niveau correspondant aux significations –socialement construites– attribuées à ces « choses ». La notion de « niveaux d'abstraction » exprime également la distinction qui existe, dans toute situation d'échange, entre le contenu de l'échange et le contexte (ou cadre) dans lequel l'échange a lieu. Le contenu correspond au niveau 0, le contexte correspond au niveau 1. Pour prendre conscience du niveau 1 et intervenir sur celui-ci, il faut « sortir du cadre » et se placer à un niveau encore supérieur.

peu propice à l'installation d'une dynamique d'échange. Nous convenons que chacun de nous présentera les membres de « son » équipe, sous l'angle de leur implication dans nos activités communes et de leurs centres d'intérêt, espérant ainsi ouvrir la séance sur un ton chaleureux et détendu.

3.2- La naissance des *Fabriques dionysiennes*

La perspective d'accueillir cette journée à Saint-Denis a eu pour conséquence de mobiliser l'équipe des habitants engagés dans le projet *Dédaldïlo*, qui s'est instituée en tant que *Fabriques dionysiennes de sociologie*. C'est en particulier par le biais de son investissement dans l'organisation matérielle de la journée que le groupe s'est approprié le projet des *Fabriques*.

Je sollicite en effet l'équipe du quartier pour gérer l'organisation du petit-déjeuner et du repas. Celle-ci est majoritairement féminine et il se trouve, qu'en cette période de vacances de fin d'année, les hommes sont absents [30]. C'est donc « entre femmes », autour d'un goûter, que nous nous mettons joyeusement au travail.

Pascal me fera part, un peu plus tard, de ces réflexions au sujet du déséquilibre des équipes de Montpellier et Rennes en termes de rapport hommes-femmes, les premiers étant en surnombre. Je constate, pour ma part, que les formes d'engagement sur le terrain des quartiers qui impliquent un travail quotidien, relativement dans l'ombre, sont plutôt féminisées.

Je ne sais si les options retenues par notre équipe, pour l'organisation de la première rencontre des *Fabriques*, traduisent une approche spécifiquement féminine, mais il est certain que celles-ci interviendront de façon significative dans l'orientation de cette journée, et celle de la suite du projet :

Je vois mes copines du quartier toute à l'heure. Elles seront là pour l'accueil et l'organisation. Leur idée est que nous (équipe Dédaldïlo) accueillons les Fabriques « chez nous », dans « notre » Théâtre et que nous allons recevoir... comme à la maison. C'est parfait, parce que cela participera à créer une ambiance chaleureuse, et donnera d'emblée une place à celles d'entre nous qui ne sont pas forcément à leur aise dans ce genre d'assemblée. [MB-22/12/11]

Pascal est enthousiaste et pense que nous donnerons ainsi « le ton au séminaire ». Nous mettons donc en œuvre notre « réception comme à la maison ». Pour le petit déjeuner, nous prévoyons pain, beurre en motte, et confiture maison. Pour le déjeuner, nous apporterons vaisselle et couverts et Conchita décide de sortir ses nappes blanches, pour dresser une table digne de ce nom, « à l'espagnole ». Mes « copines » décident de me dispenser de la suite des préparatifs et des achats. Elles estiment que je suis « angoissée et peu efficace », et dans la mesure où j'aurai bien autre chose à faire le jour J, elles se chargeront de la mise en place sans moi. Leur efficacité se vérifiera, ainsi que la pertinence du point de vue qu'elles ont défendu. Le souci du détail et l'attention chaleureuse portée à l'accueil de nos « invités » ont effectivement donné « le ton » aux *Fabriques*, en valorisant la dimension humaine de cette rencontre.

À ce stade de la préparation, aux derniers jours de décembre, la perspective de l'accueil du séminaire par l'équipe locale oriente la réflexion de Pascal sur le contenu de la journée. Nous avons prévu de tenir plusieurs ateliers durant l'après-midi, mais il propose à présent une autre option :

Si le groupe a bien travaillé au cours de la matinée, pourquoi le séparer artificiellement ? Nous pourrions poursuivre « tous ensemble » à partir de vos pratiques à Saint-Denis. Cette deuxième option aurait ma préférence car elle annoncerait une forme possible pour le séminaire.

Je m'explique : le séminaire ne se tient pas à Paris. Ce n'est pas un séminaire « parisien » [...]. Il se tient à Saint-Denis. Du coup, nous pourrions avoir un format en deux temps. Le matin : des échanges plus « déterritorialisés » (au sens de Guattari). L'après-midi : des échanges plus territorialisés, à partir des expériences des personnes « invitantes ». Vous nous accueillez à

[30] Cf. la composition de l'équipe des habitants : note p. 5.

Saint-Denis. Ce format pourrait être reconduit ultérieurement à Rennes, par exemple. Et, à cette occasion, l'après-midi, nous discuterions du projet « Expéditions » que nous pilotons avec Nicolas et Romain. [PNLS-31/12/11]

À la lecture de ton texte [31], je suis de plus dans l'idée de travailler l'après-midi à partir de la dynamique de votre quartier et de défendre cette position : l'après-midi consacré au territoire qui nous accueille. Le contenu du texte, en soi déjà très riche de questions, pourrait s'élargir sur deux axes : le quartier lui-même (son écosphère architecturale, urbaine, sociale...) et la question de la recherche en science sociale (en quoi l'acteur « recherche » peut contribuer à...).

Plusieurs participants que je connais seraient intéressés de prendre du temps par rapport à une situation spécifique. L'association de Nicolas Combes, l'Âge de la Tortue, est « actrice » du quartier du Blosne à Rennes. Mes amis Yves et Anne Koskas vivent dans un petit village de l'arrière pays héraultais et s'emploient à faire exister du « commun »... non sans difficulté ! Il faudrait simplement, par notre travail d'animation, maintenir cet équilibre essentiel entre l'effet de singularité (c'est bien de votre quartier et de vos actions dont on parle) et l'effet de transversalité (votre quartier et vos actions font écho à...). [PNLS-3/01/12]

C'est vrai que cela va bien dans le sens de la recherche que l'on défend, à l'inverse du « hors sol ». Et c'est pour moi le moyen d'ouvrir vraiment le volet « recherche » de ce projet que je n'avais pas encore réussi à mettre en place. C'est aussi mettre en pratique un des objectifs annoncés des Fabriques : susciter la création de « Fabriques locales ». Cette idée confirme la piste que tu as lancée, de se retrouver à Rennes une prochaine fois, et qui oriente les Fabriques d'une façon intéressante. Déplacer les équipes sur les différents terrains d'expérimentation serait génial. Mais du calme.... chaque chose en son temps. [MB-3/01/12]

C'est donc cette formule que nous retiendrons pour l'après-midi, les débats de la matinée étant organisés autour des interventions des chercheurs Olivier Noël (Montpellier) et Romain Louvel (Rennes).

3.3- La journée du 14 janvier

Hormis le bilan d'activité fourni à la MSH [32], nous n'avons pas rédigé de compte-rendu des débats. Pascal n'encourage pas cette forme de récit qui instaure une « histoire officielle » d'un temps de travail collectif. Sa pratique consiste à « susciter des prolongements multiples, à partir de divers points de vue ». Pour ma part, je n'ai pas pris le temps de réaliser un travail de retour écrit sur cette journée, préférant m'engager, selon mon « inclination naturelle », dans de nouvelles occasions d'interventions concrètes. Celles-ci, comme on le verra au chapitre suivant, s'annoncent avant même la tenue de la rencontre du 14 janvier.

Les objectifs assignés à cette journée ont été largement atteints, en particulier pour ce qui concerne « l'ancrage local » du séminaire. Les membres de l'équipe dyonisienne ont trouvé leur place, aussi bien au cours des moments conviviaux qu'au cours des débats plus formels. Les personnes les moins enthousiastes à l'idée d'échanger avec des chercheurs ont participé à l'intégralité de la journée et, au cours de la soirée, se sont montrées largement à la hauteur de leur devoir d'hôte, conviant les chercheurs à un « stage d'immersion sur le terrain » des plus joyeux et détendus. Les participants ont conclu la soirée en déclarant que tout chercheur mal préparé à l'épreuve des « travaux de terrain » devrait éviter soigneusement de s'approcher du centre-ville de Saint-Denis !

[31] *Dédaldilo projet 2011* : Annexe 1 - p. 65.

[32] *Compte-rendu d'activité 2012*, accessible sur le site *les-séminaires.eu*, à la rubrique « Séminaire MSH Paris-Nord » : <http://www.les-seminaires.eu/seminaire-msh-paris-nord/>

Nous avons donc été très satisfaits de cette première étape de la mise en place des *Fabriques de sociologie*, tant sur le plan des relations humaines que des échanges intellectuels :

J'espère que tu as réussi à prendre un peu de repos après cette journée assez « décoiffante » ! Votre accueil a été formidable. La journée a été très riche, avec toujours le regret de ne pouvoir suffisamment prolonger les échanges et approfondir. Vraiment excellent. La soirée à la Librairie a donné une belle conclusion à la journée. [PNLS-16/01/12]

Je me sens un peu dans le flou des lendemains de fête. Je fais durer le sentiment de plaisir de cette belle journée. L'équipe a en effet vraiment « assuré ». Je n'en doutais pas, et j'espérais que cet investissement dans l'organisation et l'accueil permettrait à tout le monde de se sentir bien. L'objectif a été largement rempli. J'en suis très contente, parce que c'était le point faible des journées d'étude, dont la forme ne m'avait pas permis d'intégrer tout le monde. Le risque de la division des rôles entre les tâches « nobles » et les tâches « subalternes » a également été évité. Cela vaudrait le coup d'identifier les éléments qui ont permis d'aboutir à ce résultat. [MB-16/01/12]

Une des participantes, Françoise Gigleux [33] a tenu à m'adresser ce « retour » enthousiaste : « Ce petit mot du lendemain pour vous remercier à nouveau de la journée d'hier, de son organisation chaleureuse et généreuse, de son déroulement fructueux ! Je me réjouis d'être de ce « voyage » ». [15/01/12]

3.4- Retour sur le dispositif

Parmi les quelques notes portées dans mon journal, j'ai mentionné une question concernant notre installation sous la forme d'un grand cercle, durant l'après-midi. Le matin, nous avons organisé les chaises en cercles concentriques pour permettre une proximité des échanges. Les chaises ayant été déplacées pour l'installation du repas, les participants les ont replacées selon un large cercle pour la séance de l'après-midi. Cette forme n'a pas produit les effets négatifs que j'avais pu constater dans d'autres circonstances. Je proposerai à Pascal, un peu plus tard, d'échanger sur ce point :

L'installation en grand cercle produit souvent un énorme vide au centre, très désagréable et presque palpable. Notre cercle de l'après-midi n'a pas du tout produit le même effet. Je me demande ce qui entre en jeu dans ces sensations. La différence du volume des salles, le fait que la circulation était possible au théâtre [...], la présence ou non de caméra, l'usage ou non de micros ? Je te propose cette réflexion à titre d'exercice « récréatif ». [MB-22/02/12]

En référence à une expérience vécue récemment, Pascal propose l'analyse suivante :

En première apparence, deux cercles larges. Mais [en ce lieu] un ressenti de vide... et chez nous... plutôt d'un joyeux trop plein. Dans un cas, le cercle associe, dans l'autre il éloigne (là aussi un grand vide au milieu). Ce qui m'a frappé lors de cette expérience, c'est le fait que la parole circulait par l'animateur et par son intermédiaire, et donc ne circulait pas vraiment. J'avais constaté qu'il reprenait systématiquement la parole ; il ne lâchait pas. Cet écueil, nous l'avons évité, déjà parce que nous sommes deux, et parce que les autres personnes présentes se sentaient suffisamment « légitimes » pour rebondir, reprendre...

Au théâtre Gérard Philipe, la parole a pu cheminer... et sortir également du cercle. [Dans l'autre cas] le cercle était assez enfermant. Nous n'osions pas bouger. Il y avait un effet d'assignation : chacun à sa place, chacun à son tour, et surtout pas de raccourci, de transversales, d'imromptus.

Depuis longtemps je m'amuse avec un triptyque langagier (je n'ai jamais vérifié s'il était crédible étymologiquement) : un *dispositif* (le cercle dont nous parlons, entre autres), des *dispositions*

[33] Françoise Gigleux anime une association intitulée *L'eau est le pont* : <http://leauestlepont.blogspot.fr/>. Elle participe aux activités des Fabriques depuis cette date, et s'est rendue à Rennes en juillet 2012, avec l'équipe de Saint-Denis.

(prendre ses dispositions. L'animateur peut prendre ses dispositions pour « tenir » la parole) et une *disponibilité* (en particulier pour accueillir l'événement). Cette notion de *disponibilité* interpelle à la fois les personnes - si quelqu'un est trop en souci ou en réaction, il aura des difficultés à se rendre disponible, accessible à la discussion - et les dispositifs : il y a des *dispositifs* et des *dispositions* prises qui facilitent, désinhibent, ouvrent... et d'autres qui intimident, ferment, découragent... [PNLS-22/02/12]

Un fait me semble confirmer le point de vue de Pascal, au sujet de la « légitimité » des participants : les membres de l'équipe dyonisienne ont pris la parole avant la fin de mon exposé de présentation. Bien que légèrement frustrée de ne pouvoir poursuivre, je n'ai rien tenté pour « reprendre » cette parole, trop heureuse que l'équipe s'en « empare » dès les premières minutes de la séance. Les interventions plus formelles des chercheurs, intervenues par la suite, n'ont pas découragé cette circulation de la parole.

4- Les Fabriques dyonisiennes

Les chapitres précédents montrent comment le projet des *Fabriques* s'est construit sur la base d'une expérience associative et comment il se nourrit de la problématique du « terrain ». On verra à présent en quoi ce lieu de réflexion constitue un appui pour introduire une dimension de recherche dans l'action de « terrain » et en quoi il peut « armer » les acteurs pour gérer les situations, parfois complexes, auxquelles ils sont confrontés. Pour moi, les échanges avec Pascal sont une source de réflexion et de construction permanente et je trouve, au travers des premiers pas des *Fabriques*, un moyen de relier plus formellement le fruit de mes recherches et les questions qui se posent sur le terrain associatif.

4.1- Sociologie de l'intérieur

Au moment des derniers préparatifs de la journée du 14 janvier, s'ouvre un épisode de « concertation » avec le bailleur social de mon immeuble (îlot 9), au sujet du projet de rénovation qui s'engage. Aux questions concernant la teneur des travaux, s'ajoutent les préoccupations exprimées par un groupe de locataires en matière de « sécurité ». Ceux-ci ont pris l'initiative, durant l'été 2011, d'une pétition plutôt bien accueillie par les habitants, réclamant la fermeture des accès et l'installation de caméras de surveillance.

L'équipe d'animation de l'association des locataires (à laquelle je participe, aux fonctions de présidente, depuis sa création en 1987), n'est pas favorable à ces projets. Si le bâtiment présentait une configuration classique – des halls d'entrées desservant les appartements – l'association aurait certainement accepté la pause de « digicodes », ces systèmes dits de « contrôle des accès » s'étant tellement généralisés qu'ils sont devenus quasiment incontournables. Mais les appartements sont construits sur une « dalle », située au-dessus d'une galerie commerciale qui occupe le rez-de-chaussée. Les dalles des immeubles du quartier ont été conçues comme des passages publics et les coursives accédant aux étages sont également ouvertes. Les aménagements réalisés dans plusieurs immeubles du quartier, à l'aide de grilles et de portes codées, ont créé un univers « carcéral », sans parvenir à résoudre les difficultés justifiant la demande des habitants.

Pour ma part, je suis fermement convaincue que le recours à ces « aménagements techniques » apporte aux bailleurs, comme aux pouvoirs publics, des « solutions » prêtes à l'emploi, qui leur évitent de prendre en compte la dimension sociale et politique des questions qui s'expriment au sujet de « la sécurité ». Comme je l'écrirai plus tard au représentant du bailleur de mon immeuble : « Il est illusoire de laisser croire aux locataires que la situation se résoudra sans eux, sans qu'ils aient à s'impliquer autrement que par le biais de pétitions, et la revendication d'une protection qu'une autorité quelconque devrait leur garantir ». [19/03/12]

Je suis très préoccupée par cette situation : comment notre association peut-elle parvenir à extraire les débats de cette approche considérablement réductrice ? Durant les réunions publiques auxquelles j'ai participé, au moment de l'élaboration des premiers projets de rénovation des immeubles du quartier, au cours des années 2006-2007, les tentatives que j'ai menées dans ce sens avec quelques voisins ont été vaines. Les représentants de l'aménageur se sont montrés passablement agacés par nos questions concernant les objectifs du projet, ou les expressions employées : « résidentialisation », « espaces déqualifiés », « lieux de stagnation », ce dernier terme désignant les lieux où les jeunes gens du quartier se réunissent. Les participants nous ont reproché d'introduire des débats idéologiques, sans rapport avec les difficultés vécues par les habitants, et qui retardaient l'avancée des projets destinés à les résoudre.

Dans la situation présente, je crains en outre que mon « hyper-implication » ne m'empêche de prendre la distance nécessaire pour intervenir. Je ne me résous pas, en effet, à l'idée de vivre derrière des grilles, ni à celle de poursuivre des initiatives collectives dans ces conditions.

Dans un chapitre de *Fabrique de sociologie*, dont je reproduis quelques extraits plus loin, Pascal développe des analyses qui éclairent les sentiments que j'éprouve face cette situation :

[Je découvre] des éléments qui correspondent tout à fait à ce que je ressens, sans parvenir à le formuler clairement. En réfléchissant à mon intervention pour le 14 janvier, sur le thème de la « nécessité pour moi, du travail de recherche que l'on propose », je me disais que je me sentais comme une « mouche enfermée dans une bouteille ». C'est bien cela, je me cogne aux murs du non-sens, et du pouvoir qui ne dit pas son nom. Etre invitée à parler... dans le vide, est exactement l'expérience que j'ai vécue encore récemment, et qu'on me propose courant janvier, à propos de la rénovation de mon immeuble. [MB-30/12/11]

La construction de la journée de rencontre des *Fabriques* m'apporte une énergie bienvenue dans ce contexte d'inquiétude :

J'aime beaucoup cette forme de construction pas à pas, qui permet d'installer une cohérence, au fil des questions qui se posent. Un espace où l'on se soucie du sens de ce que l'on fait est une vraie bouffée d'oxygène, par rapport à ce que je vis en ce moment. La manière dont le bailleur de mon immeuble mène la « concertation » avec les habitants [...] est une vraie catastrophe et j'ai du mal à envisager le rôle que notre association de locataires va pouvoir jouer dans ce « merdier ». Poursuivons... [MB-4/01/12]

La perspective de cette journée et de ses suites potentielles me donne « la pêche ». Quelques pistes se dessinent que nos réflexions, j'en suis persuadée, vont préciser et je devrais me sentir assez vite d'humeur à faire monter le niveau d'exigence vis à vis de nos interlocuteurs institutionnels et politiques. Nous participons à une réunion publique, dès le 17 [...], en présence de quelques élus. [MB-10/01/12]

Je reproduis ici les paragraphes de *Fabrique de sociologie*, que j'évoque plus haut [34] :

Les politiques publiques ne cessent de solliciter l'implication et la participation des usagers et, dans le même temps, s'emploient à l'aseptiser en recourant massivement à des outils de gestion de la compétence et de formalisation des relations. Elles sont effarouchées par leur propre évolution (participative, implicationniste). Elles sont obligées de s'engager dans cette voie mais elles s'en défont. Pour faire face à la crise qu'elles rencontrent – ce que François Dubet nomme le déclin des grands programmes institutionnels [35] – elles esquissent des démarches participatives, pour reconquérir un supplément de sens et, peut-être, d'âme, mais elles n'assument pas cette évolution sur un plan politique et axiologique, voire même sur le « simple » plan des interactions réelles, des dynamiques relationnelles et délibératives. [...]

[34] Nicolas-Le Strat, (2011-b), p. 55-57.

[35] *Le déclin de l'institution*, Dubet, (2002).

Au cours des années quatre-vingt, les politiques de la ville, la territorialisation des actions, les logiques de décentralisation, les politiques d'insertion ont été créées avec la volonté, au moins affichée, d'une meilleure prise en compte des habitants, des personnes, des usagers... Ce qui est lâché sur le plan idéologique (participation, implication) a été rapidement repris sur le plan des fonctionnements et des modalités d'action. Entre ce qu'affiche une politique publique (le respect de la parole de l'utilisateur, la place de l'élève...) et ce qu'elle réalise effectivement (une saturation de la relation à l'utilisateur par des outils de formalisation), la contradiction devient intenable, mais surtout insoutenable pour les personnes concernées, autant les usagers que les professionnels de ces politiques.

[...] Comment parvenir à réagir dans des situations qui, en soi, comme tel, dans leur fonctionnement, sont profondément contradictoires, qui nous laissent entrevoir le meilleur et nous opposent le pire ? Prendre la parole pour l'adresser à qui ? Utiliser les mots, une énième fois, mais pour quel destinataire et quelle utilité ? Comment s'engager dans une interaction si elle est immédiatement empêchée par un envahissement réglementaire, contrainte par l'emprise d'un système référentiel ? Pourquoi persister à prendre la parole si cette parole ne rencontre qu'un vide de sens et d'interlocuteur et un trop plein de fonctionnement et de formalisme ?

4.2- Exercices pratiques

Après la tenue de cette première rencontre du 14 janvier, fort stimulante, j'entrevois la possibilité de mener de front, la mise en place des *Fabriques locales* et les « exercices pratiques » dans lesquels je me suis engagée au sein de l'association de locataires de mon immeuble :

Je pensais revenir vers toi ces derniers jours, pour poursuivre nos échanges sur la suite des Fabriques. Mais je suis mobilisée par des « exercices pratiques » : faire en sorte que la prise en compte des difficultés exprimées par les habitants de mon immeuble [...] ne se réduise pas à la mise en oeuvre des « mesures de sécurité » qu'ils réclament. Passer de la problématique de la « sécurité » à celle de la vie sociale et du voisinage.

Nous avons obtenu une « ouverture » au cours de la dernière réunion publique [du 17/01], consacrée au projet de rénovation. Notre demande d'une réunion spécifique, sur les propos de la pétition, a été acceptée et je suis en train de la préparer avec mon interlocutrice de la démarche quartier. Elle est prévue pour début mars. Bel exercice de « sociologie de l'intérieur »...

Il m'est venu une idée ce matin. Je considérais que j'allais devoir différer la mise en place de nos Fabriques locales, en raison de cette actualité. Je pourrais au contraire les mettre en route, sur « le tas », en préparant cette réunion publique avec l'équipe de l'Amicale des locataires, et l'équipe Fabriques (certains sont membres des deux). Je vais y réfléchir. [MB-27/01/12]

Pascal saisit la piste que je propose : « passer de la problématique de la “sécurité” à celle de la vie sociale et du voisinage », qui fait l'objet de nos prochains échanges :

Voilà ce qui, sociologiquement, m'intéresse beaucoup. Qu'est-ce qui se passe dans cet entre-deux, dans le passage ? Qu'est-ce qui sert d'intercesseur, de traducteur, de médiateur ? Comment opère ce passage ? Un peu comme des pierres que l'on jette à l'eau pour traverser un ruisseau... en se mouillant toujours un peu les chaussures. Tu me raconteras. Mais je crois effectivement que la recherche en science sociale peut apporter sa pierre, une des pierres du passage. [PNLS-27/01/12]

J'aime beaucoup cette image du ruisseau. Qui a dit que la sociologie manquait de poésie ? (Morin, de mémoire). Il va en effet falloir mouiller (aussi) la chemise, pour trouver, ou fabriquer les pierres, et trouver le moyen d'engager tout le monde à effectuer la traversée. Une des pistes est le langage. Si l'on évite tous les mots convenus : « sécurité », « sécurisation », « délinquance »... on est obligé d'en employer d'autres qui changent la donne. À voir comment. Je vais tenter de développer. [MB-28/01/12]

A l'issue de cet échange, je reprends des réflexions engagées précédemment, issues des développements théoriques de ma recherche, et des résultats des deux enquêtes auxquelles j'ai contribué, portant sur le thème de « la propreté des espaces publics » et celui des « relations de voisinage » [36].

Cherchant à formuler ces réflexions, pour poursuivre les échanges entamés, je rédige un court texte intitulé *Propreté et sécurité* [37]. J'émet l'hypothèse que l'emploi du mot « insécurité » ne fait pas référence à des situations concrètes de mise « en danger ». Il fait référence au malaise éprouvé par les adultes, face à l'hostilité qu'ils ressentent, en particulier de la part des jeunes. Il s'agirait donc d'entendre les propos formulés sur le sujet, non pas en termes « d'insécurité physique », mais « d'insécurité affective », et d'aborder ces questions sous l'angle des relations humaines et de l'affectivité.

J'ai proposé ce texte à l'équipe de l'association, réunie le 28 janvier, pour préparer la rencontre publique prévue le 9 mars. Cette dernière s'est finalement déroulée dans de bonnes conditions. La réflexion préalable avait permis à l'équipe d'adopter une attitude consistant à s'interdire l'emploi des mots « sécurité-insécurité », de mettre l'accent sur la dimension des relations, en particulier entre jeunes et adultes, et de laisser libre cours à l'expression du vécu et des sentiments. Cette attitude a favorisé la tenue d'un débat ouvert et le risque pressenti, que celui-ci se focalise sur la pertinence de telle ou telle « solution » préconisée, a été évité. Les discussions se sont poursuivies durant plus d'une heure à l'issue de la réunion, autour d'un buffet, témoignant d'un réel besoin d'échange.

Pour ce qui concerne ma « position », elle a été aussi inconfortable que prévu. Il était nécessaire, afin d'orienter la discussion dans le sens retenu, que l'association ouvre la séance en se substituant aux représentants du bailleur et de la municipalité. En tant que présidente de l'association, ce rôle me revenait, me plaçant ainsi en « première ligne ». Mais j'ai pu rapidement me mettre en retrait et laisser les membres de l'équipe prendre le relais, ce qu'ils ont fait d'une manière remarquable [38]. Nous avons eu le sentiment de vivre une expérience inédite dans la longue vie de l'association.

Le projet de fermer les accès de l'immeuble a donc été abandonné. La réunion s'est conclue sur une proposition, avancée par le bailleur, de mettre en œuvre une « reconquête du territoire » en faisant appel à une entreprise spécialisée, dans le but de préparer l'installation du chantier de rénovation et de prévenir les risques de vol des matériaux. Nous nous sommes abstenus d'intervenir, considérant que nous aurions d'autres occasions de poursuivre les discussions sur ce point. La Ville proposait au bailleur de contribuer au financement de l'équipe des « médiateurs de nuit » mise en place depuis quelques années, afin que les habitants de notre immeuble bénéficient de ses interventions. C'est finalement cette option qui sera retenue.

Les délais de mise en route du chantier de rénovation s'étant allongés, les locataires n'ont pas été conviés à de nouvelles rencontres depuis celle du 9 mars 2012, soit depuis plus d'un an à la date où j'écris ces lignes. L'association, dont les forces sont limitées, n'est pas parvenue à se mobiliser pour proposer d'autres temps d'échange avec les locataires durant cette période.

[36] Les enquêtes ont été menées par un groupe d'étudiants en sciences de l'éducation de l'Université Paris 8, sous la direction de Patrice Ville, socianalyste, maître de conférences, dans le cadre de la formation à l'entretien non-directif qu'il dispense. La première a été réalisée en 2004-2005, pour le compte de la Ville de Saint-Denis, et la seconde a été réalisée en 2009, au sein d'un groupe d'immeubles du quartier parisien de la Porte d'Orléans, pour le compte de la RIVP (Régie immobilière de la Ville de Paris).

[37] Cf. M. Bodineau - *Propreté et Sécurité* : Annexe 3 – p. 73.

[38] J'ai rapidement proposé à Pascal, membre de l'équipe de l'association depuis sa création, d'assurer la distribution de la parole. Je connaissais son savoir-faire en la matière, issu de sa longue expérience syndicale, et sa capacité à prendre « sa » place dans diverses situations, avec beaucoup de simplicité et de tranquillité. (Pascal a participé à *Dédaldilo*, en tant que « voisin », selon sa propre expression, se rendant disponible pour apporter son aide au moment opportun). Au cours de la réunion, il a été immédiatement accepté dans son rôle d'animateur de la séance.

Cette expérience confirme l'intérêt de disposer d'outils conceptuels, pour tenter d'appréhender les situations sous de nouveaux angles de vue. Je reproduis ici un extrait du manuscrit de la thèse en cours :

Cet exemple montre le changement de « cadre d'interprétation » qui se produit, par le fait de modifier le « registre de sens » auquel se réfèrent les expressions du langage courant. Il montre également la pertinence du *Modèle méta* [modèle théorique élaboré dans le cadre de la recherche], qui repose sur le « décryptage » de ces registres de sens.

Enfin, sur un autre plan, qui concerne la position des Collectivités et des organismes publics face à la complexité de tels enjeux sociaux, cet exemple montre à quel point les acteurs professionnels sont démunis, et manquent de références conceptuelles pour définir le cadre de leurs interventions. Ils se placent, imprudemment, dans les « registres de sens » induits par le vocabulaire institutionnel et médiatique (qui s'insinue dans le langage courant), qui contribuent à leur interdire toute possibilité d'action, autre que le recours aux « solutions techniques ». Il est regrettable, de mon point de vue, que les outils qui se fabriquent sur les bancs des universités ne trouvent pas plus fréquemment d'application, sur des « terrains » où ils font cruellement défaut. L'expérience relatée ici est une incursion « clandestine » de travaux de recherche dans une situation concrète. Les acteurs institutionnels concernés n'ont pas semblé mesurer l'intérêt de cette tentative concluante de « retournement de sens ». [Rédigé en novembre 2012]

4.3- Les ateliers des *Fabriques dionysiennes*

À la mi-mars, Pascal a rejoint l'équipe Rennaise des *Fabriques* pour collaborer avec Romain Louvel et Nicolas Combes, à une résidence de recherche. Celle-ci se déroule dans le cadre du projet *Expéditions* mené par l'association *L'Age de la Tortue* (cf. p 12). Un blog rend compte, au jour le jour, des activités des chercheurs, éducateurs et artistes, et de leurs discussions [39]. Je le suis avec grand intérêt.

Pour ma part, je poursuis mes « exercices pratiques » sur le terrain dionysien :

Nous avons évité le projet d'enfermer mon immeuble derrière des grilles. Je vous raconterai ça plus tard. Nous devons à présent trouver des alternatives aux mesures envisagées : l'intervention de vigiles, chargés d'opérer une « reconquête du territoire ». Mon projet est d'organiser des ballades nocturnes, comme celles que nous avons organisées durant les "émeutes" de 2005. Aller à la rencontre des jeunes sur le territoire, qui la nuit est le leur, se faire inviter plutôt que s'imposer [...]. Sociologue de l'intérieur et maintenant sociologue de nuit...

Nos Fabriques respectives sont donc bien actives. J'ai hâte que nous puissions nous retrouver tous ensemble. [MB-16/03/12]

Après l'expérience concluante du 9 mars, l'équipe dionysienne a décidé de poursuivre les réflexions et d'organiser des « ateliers de sociologie ». Je convie l'équipe de l'association de locataires et celle des *Fabriques* à une première séance (le 6/04/12) :

Il m'est demandé de rappeler l'ordre du jour de vendredi. En quelques mots :

- ° Cogitations autour de la question des « problèmes de sécurité » qu'expriment les habitants du quartier, et qui justifie leur demande de « fermeture ».
- ° En lien avec mes recherches sur propreté/sécurité (je vous renvoie le doc [40]) donc en lien avec les Fabriques,

[39] Voir le site : <http://www.expedition-s.eu/>

[40] Cf. M.Bodineau - *Propreté et Sécurité* : Annexe 3 – p. 73.

° Et en lien avec Dédaldilo : que doit-on faire pour s'inscrire dans le contexte du quartier : ma proposition d'organiser des ballades de nuit, comme pendant les « émeutes » de 2005 [41].

J'ai tenté de développer les éléments théoriques que j'avais formulés précédemment. Les membres du groupe ont confirmé leur intérêt pour cette forme de travail et les discussions ont été animées, mais pour ma part, je ne me suis pas sentie très à l'aise. J'ai éprouvé quelques difficultés à me situer au sein du groupe. Je n'ai pas trouvé la position me permettant à la fois de laisser un espace de parole aux participants et d'installer un temps plus formel pour développer les points théoriques. Une des participantes m'a fait part de sa frustration, à la fin de la séance. Elle estimait que je devais me montrer plus « directive » dans la tenue des débats et apporter davantage de « matière sociologique ». Le projet d'organiser des « ballades de nuit » ne se concrétisera pas. Il n'a pas été discuté durant la séance, et les circonstances qui m'avaient amenée à le proposer ayant évolué, la motivation n'était plus assez grande pour déployer l'énergie nécessaire à sa réalisation.

Pour l'atelier suivant (28/05/12), je propose une séance exclusivement consacrée à mes travaux théoriques, relatifs au « retournement de sens ». J'ai préparé un véritable exposé, en m'efforçant de formuler les concepts théoriques en langage courant et d'apporter des exemples correspondant aux expériences de la vie quotidienne. Cette séance, réunissant quatre personnes, a dépassé mes espérances [42]. Les échanges à propos de la distinction entre « les choses et le sens des choses » ont été nourris et passionnants, chacun commentant mes propos à l'aide de ses propres exemples. Nous avons pris plaisir à observer et confronter les approches de : l'ingénieur, le plasticien, le syndicaliste, la militante associative ou politique, chacun occupant d'ailleurs plusieurs de ces fonctions et postures.

À l'issue de la séance, j'ai rédigé un document [43] reprenant le contenu de mon exposé, quelques commentaires formulés au cours des discussions, et des extraits des articles que j'ai publiés dans les Cahiers d'ethnométhodologie. Henri Bokilo, artiste plasticien (et syndicaliste), composera un compte-rendu de cette séance qu'il présentera au cours de la rencontre des *Fabriques*, organisée à Rennes durant l'été. Cette libre interprétation qu'il présente ainsi : « Résumé de la réunion du 28 mai 2012 animée par Martine Bodineau et librement présentée par Henri Bokilo-Boursier sous forme de jeu graphique, lors de la réunion des Fabriques de sociologie, tenue à Rennes le 10 juillet 2012 », et qu'il intitulera plus tard *Tête à toto* [44], est un réjouissant exemple des formes d'expression « artistico-sociologique » que les artistes de l'équipe des *Fabriques dionysiennes* cherchent à développer.

5- Les journées de Rennes, juillet 2012

Au moment de la préparation de la première journée qui s'est tenue à Saint-Denis en janvier 2012, nous avons évoqué l'idée d'organiser une prochaine rencontre des *Fabriques* à Rennes. La dimension de « territorialité », que nous souhaitons apporter à cette journée, en réservant un espace consacré à

[41] Durant cette période, un petit groupe d'habitants, essentiellement des femmes, se retrouvait en fin de soirée pour se promener dans les rues du quartier. Dans ce contexte, beaucoup moins impressionnant que les images défilant sur les écrans de télévision, nous avons vécu avec les jeunes des moments de rencontre rares. Cette expérience m'a beaucoup marquée. Je regrette encore que nous n'ayons pas su construire, avec les autres acteurs du quartier (nous croisons dans la rue des élus, et des militants associatifs ou politiques), des espaces pour revenir sur cette période particulière, si riche d'enseignements. Je garde en mémoire une des remarques, que certains d'entre eux nous ont adressée, qui exprimait à peu près ceci : « il faut qu'on mette le feu, pour que vous veniez nous voir ? ». Comme ils avaient raison. Les jeunes ne nous préoccupent que lorsqu'ils nous dérangent. Inutile de s'en culpabiliser outre mesure, l'important, me semble-t-il, étant de retenir la leçon de lucidité qu'ils nous ont offerte ce jour-là.

[42] Conchita, Geneviève, Pascal, habitants du quartier, et Henri Bokilo, plasticien, (qui a rejoint l'équipe en janvier 2012).

[43] Cf. *Le Retournement de sens* : <http://www.les-seminaires.eu/les-fabriques-de-sociologie-93/>

[44] Cf. *Tête à Toto par Henri Bokilo* : idem.

l'expérience de l'équipe « invitante », nous semblait une orientation pertinente qui permettait d'envisager des rencontres ultérieures sur les lieux d'activité des différentes équipes (cf. p. 18,19).

L'arrivée sur le « terrain » de l'équipe de l'opération *Expéditions*, au cours de la première quinzaine du mois de mars, suscite chez Pascal l'envie de concrétiser cette idée. Il lance une proposition enthousiaste en ce sens :

Le projet « Expéditions », initié par Romain, piloté par Nicolas, a fait une première escale dans le quartier Maurepas à Rennes du 9 au 18 mars. J'écourte la présentation car vous pouvez faire connaissance avec les différents acteurs du projet sur le [Blog www.expedition-s.eu](http://www.expedition-s.eu) et consulter quelques premières photos. [...]

Concernant plus strictement notre séminaire « Les fabriques de sociologie : pratiques et modes de production des recherches en situation d'expérimentation sociale » (Maison des sciences de l'homme Paris Nord), je vous signale le travail réalisé par deux collègues et amis chercheurs au cours de cette résidence : Pierre Grosdemouges et Thierry Deshayes.

La lecture de leurs articles publiés jour après jour, sur le Blog du projet, dans l'intensité de leur recherche, en interaction avec les enfants du quartier, est absolument passionnante [45]. Si après cette lecture, quelqu'un a encore un doute sur l'existence et le bien-fondé d'une recherche en situation d'expérimentation sociale, [nous ne pouvons plus rien pour lui]. Les travaux des artistes sont tout aussi intéressants, comme le travail des pédagogues de rue avec qui nous avons collaboré et sans lesquelles le travail n'aurait pas pu se réaliser. Vous pouvez aussi les retrouver sur le Blog.

Une idée, qui est avant tout une envie, et que je lance sans avoir consulté personne : ce serait bien d'organiser une séance de notre séminaire MSH avec la participation de Pierre et Thierry (de Romain et Nicolas, bien sûr) et de le faire relativement à chaud. Deuxième idée, tout aussi intempestive, pourquoi ne pas organiser ce temps de séminaire, à Rennes, pendant la période de l'exposition de Romain au Centre d'art La Criée (exposition qui fait suite à cette première « Expédition ») ? Au plaisir de vous retrouver. [PNLS-20/03/12]

La proposition de Pascal a reçu un accueil des plus positifs, et la MSH nous ayant informée, courant février, que notre projet avait été retenu par le Conseil scientifique et qu'une somme de deux mille euros nous était attribuée, nous étions en mesure de la concrétiser et d'envisager le déplacement de l'équipe dyonisienne [46].

Une dizaine de personnes envisagent « d'être du voyage », dont Claudine, une militante associative et politique du quartier, qui s'est investie dans la seconde édition de *Dédaldilo*, et Mario qui a participé aux ateliers proposés durant la manifestation, en compagnie de sa fille. L'un et l'autre rejoignent donc l'équipe des *Fabriques* à cette occasion. Mario sera « embarqué » dans l'aventure dans le rôle du « vrai habitant », que, par auto dérision, nous nous sommes amusés à lui décerner : la parole réputée authentique du « vrai habitant » étant précieuse pour attester de la qualité « participative » de notre projet [47].

Je ne détaillerai pas ici les étapes de l'élaboration de la journée, qui ont surtout mobilisé Pascal et l'équipe de Rennes, en particulier Nicolas Combes qui s'est chargé, entre autres choses, de

[45] Cf. <http://www.expedition-s.eu/author/pierre/> et <http://www.expedition-s.eu/author/thierry/>

[46] Pascal a proposé de contribuer au financement des frais des participants Montpelliérains, sur les deniers de l'association *Le-Commun*, support de projets collectifs de recherche.

[47] Outre Claudine, Mario et moi-même, l'équipe était composée de : Marie Lopes, Isabelle Gouzou, comédiennes ; Henri Bokilo, plasticien ; Françoise Gerbaud, musicienne de l'association *Histoires de Sons* (qui a participé à la seconde édition de *Dédaldilo*) et Françoise Gigeux, responsable de l'association parisienne *L'eau est le Pont* (cf. note p. 20). Geneviève et Yasmina, habitantes du quartier, ont contribué à la préparation du voyage mais n'ont finalement pas pu y participer. (Pour mémoire : je désigne les habitants par leur seul prénom, à la demande de certains d'entre eux).

l'organisation matérielle. Je ne rapporterai donc que les séances de travail durant lesquelles l'équipe de Saint-Denis a préparé sa participation à cette journée, prévue le 10 juillet.

5.1- Les préparatifs de l'équipe dyonisienne

Je propose à l'équipe une réunion le 4 juin, dont l'objectif est de faire le point des activités de ces derniers mois (qui ont mobilisé les uns et les autres mais pas le groupe dans son ensemble), pour permettre à la fois d'envisager les suites des *Fabriques* et de dégager des orientations pour l'intervention de ceux qui participeront à la rencontre de Rennes. Sous le titre « *Dédaldïlo*, quartier, *Fabriques de sociologie* », je propose quelques axes de réflexion :

Voici les pistes que je propose pour cerner notre propos et nous préparer à cette réunion :

° Bilan de *Dédaldïlo* : quels étaient nos objectifs, qu'avons-nous obtenu ? Qu'avons-nous appris ? Qu'est-ce qui a été difficile, agréable, désagréable, ...? Qu'est-ce qui a changé ? [...] Qu'est-ce que *Dédaldïlo* a « décalé » dans la manière de faire, la position des uns et des autres ? Je propose que chacun essaie de répondre à ces questions, rapidement et « spontanément » et d'ajouter éventuellement d'autres questions [...].

° Quartier : *Dédaldïlo* a pris la forme d'une manifestation festive pour les deux premières éditions. Son but est de permettre l'action des habitants pour répondre aux besoins de leur quartier. Aujourd'hui, la question centrale est celle de la demande des habitants en matière de « sécurité ». À l'îlot 4 : les digicodes ne fonctionnent toujours pas et, après l'installation des grilles, les gens disent qu'ils sont en prison. À l'îlot 9 [...], les discussions ont permis de déplacer la question des « mesures de sécurité » à celle de la vie sociale dans l'immeuble. Quelles seront les suites ?... Comment poursuivre les échanges ? À l'îlot « Toit et Joie » : la situation est très difficile. Conchita et Geneviève nous raconteront : il ne s'agit plus seulement de la question de relation entre jeunes et adultes, mais d'un trafic organisé et installé.

Comment peut-on cerner ce qui se passe là ? Quelle peut-être l'initiative des habitants dans ce contexte, quelle « collaboration » avec les services de la ville, la police (s'il doit y avoir relation) ?

° Les Fabriques : nos réflexions sur ces questions. C'est que nous aurons à rapporter à Rennes. Notre intervention s'appelle « de l'action de terrain à la Fabrique de sociologie ». [MB-30/05/12]

Cette réunion a été fort décevante, pour moi et pour d'autres participants avec lesquels j'ai échangé par la suite. Visiblement, les raisons qui motivaient la présence des uns et des autres n'étaient pas identiques. Il s'agissait pour moi d'une séance inscrite dans la démarche des *Fabriques*, c'est-à-dire un temps de réflexion sur nos activités et le sens que nous souhaitons leur donner. Pour ce qui concerne *Dédaldïlo*, je m'attachais à défendre les objectifs de fond du projet : « faire la fête » n'était pas un but en soi, mais un moyen d'intervenir dans la vie sociale du quartier. Les conditions n'étant pas réunies pour renouveler l'opération sous sa forme initiale (cf. p. 7), je proposais d'orienter nos réflexions sur la situation du quartier et les préoccupations de nos associations, afin d'envisager des formes d'action susceptibles d'y répondre.

Mais la discussion s'est rapidement orientée sur la possibilité de poursuivre, dans un format plus modeste, les activités d'animation. Je partage, aujourd'hui encore, le regret éprouvé par la plupart des membres de l'équipe, de ne pas avoir pu prolonger ces moments précieux que nous avons vécu avec les enfants et les habitants du quartier. Il est vrai que nous avons été « heureux », comme le dit souvent Geneviève. Mais selon moi, cette qualité des relations a résulté de la démarche qui a sous-tendu le projet et du travail de construction de la « fête », réalisé en amont avec les habitants. Ce que *Dédaldïlo* a parfaitement montré, ce sont les conditions nécessaires pour atteindre les objectifs attendus et mon espoir, en proposant ce projet, était justement de faire cette démonstration.

Espérer les mêmes résultats, sans cette construction préalable, revenait en fait à nier notre propre démarche. De mon point de vue, cela n'interdisait pas aux associations d'organiser des moments festifs, comme elles l'avaient toujours fait, mais les objectifs assignés à ces activités étant très

modestes, il ne me semblait pas nécessaire de mobiliser un collectif de réflexion pour continuer de les mener.

Ce débat aurait mérité d'être poursuivi mais dans les circonstances de cette réunion, la tournure des discussions m'ayant quelque peu déroutée, je ne savais plus très bien comment me situer, ni quel rôle jouer. J'ai pris la mesure, un peu plus tard, des erreurs ou des suppositions hâtives de ma part qui ont contribué à la « dérive » de cette réunion. J'ai également ressenti le besoin d'exprimer aux membres du groupe, mes attentes par rapport à ce travail collectif, afin de contribuer à lever les ambiguïtés :

Je vous adresse un petit retour sur notre dernière séance [du 4/06/12] et, au plus vite, des propositions pour avancer et faire en sorte que l'on puisse bien se caler le 2 juillet. Nous avons été plusieurs à trouver cette réunion décevante. Pour moi, c'est une leçon pour la suite, d'où ces quelques considérations :

1) Je n'ai pas assez rappelé le « cadre » de cette réunion. Il était évident pour moi que nous étions dans le contexte des Fabriques, et pas dans celui d'une réunion de quartier pour parler de l'orientation de nos actions. Erreur, cette évidence n'était pas partagée. J'ai cru aussi que le texte, que j'avais envoyé pour se préparer, avait été lu. Seconde erreur. Il posait quelques questions pour orienter notre discussion et fixer, justement, ce contexte. À l'avenir, je prendrai la peine de redonner les « billes » en introduction.

Mais, je crois aussi que si vous participez à ces rencontres, c'est pour aller plus loin que nos discussions habituelles. Nos objectifs sont en effet de porter un regard critique sur nos actions, de décaler notre regard, de soulever de nouvelles questions, de prendre de la hauteur. Pour y arriver, il semble nécessaire de prendre, avant la réunion, un moment, même très court, pour se mettre en « condition » et alimenter votre propre réflexion.

2) J'ai eu envie d'intervenir pour recentrer la discussion, mais je ne me suis pas sentie en position de le faire. Sur ce plan, comme me le dit Isabelle, c'est moi qui porte ce projet, il est logique que j'assume ce rôle. Mais je ne pense pas que je doive seule, animer et diriger les réunions. On y perdrait en matière de contenu et de construction de notre collectif. Je crois plutôt, sur le modèle des dispositifs que propose Pascal Nicolas-Le Strat, qu'il nous faut apprendre à conduire collectivement nos séances.

À partir du moment où nous partageons les objectifs, chacun devrait pouvoir signaler que nous nous en éloignons, quand c'est le cas. Nous pouvons aussi apprendre à pratiquer des formes de dialogue qui juxtaposent les avis et révèlent les contradictions, plutôt que de remplacer un point de vue par un autre, sur le mode habituel de « c'est faux » ou « je ne suis pas d'accord ». (Rien qu'en s'imposant cette petite règle, ça change les choses). Une fois qu'on sait faire cela collectivement, chacun peut se permettre de dériver ou de « partir en vrille » (pas trop de rigidité non plus), le reste du groupe tient la barre, on est tranquille.

3) Petite précision pour les moins bavards d'entre nous : on a aussi le droit de méditer en silence. (Ça fait une moyenne avec les « causeux ». Là, je me vise moi-même... regard critique ais-je dit...). [MB-22/6/12]

Nous nous retrouvons le 2 juillet, pour préparer nos différentes interventions aux cours de la journée, à présent toute proche, du 10 juillet. Après une séance de travail avec Isabelle, les jours précédents, je propose quelques pistes, que je résume ainsi :

Quelle est notre place dans cette journée à Rennes : leur travail est très construit et leur réflexion élaborée. C'est une opération menée par des « pros » qui ont déjà « roulé leur bosse ». Notre expérience est d'une autre nature. Elle est plus « timide » mais originale parce que c'est une initiative d'habitants, accompagnés par des artistes impliqués dans le quartier. Ce que nous apportons est un témoignage sur cette expérience.

Les points importants, à mon avis :

° Comment avons-nous fait concrètement [pour atteindre nos objectifs] ? Cet aspect les intéresse. On en parle rarement, et ce sont des informations précieuses : quelles sont les

conditions pour atteindre tel résultat ? C'est utile pour nous de revenir sur ce point, que nous n'avons pas vraiment mis en valeur jusqu'ici.

- *Les objectifs* : 1) Immédiats, la relation avec les enfants et renforcer le noyau actif du quartier (= atteint). 2) Modifier nos modes d'intervention (= tentative concluante). 3) Modifier la relation entre habitants et professionnels (réalisé en partie sur le terrain, voir les suites...).

- *Qu'avons-nous fait* : nous sommes sortis des salles [pour aller en plein air, dans les espaces communs], nous avons construit des choses, bricolé...

- *Qu'avons-nous changé* : dans nos positions, nos manières de faire ? D'ordinaire, ce sont les artistes qui proposent un projet et invitent les habitants à s'y associer. Là c'était l'inverse.

- *Rôles, place de chacun, difficultés, ambiguïtés, réussites...* : Habitant, intervenant, militant ? Action, animation, intervention artistique ?... Objectif culturel, social, politique ? Pourquoi avons-nous fait appel à des artistes ? La place des artistes (de l'art, de la culture).

° Le lien avec l'opération de Rennes : leur question à propos des présupposés sur les quartiers populaires, et du rapport de domination reproduit par les intervenants.

Notre « comment on a fait » parle de la même chose. Il s'agissait de mettre en avant la compétence et la capacité à faire, de ceux qui sont à l'intérieur (les assos ou groupes d'habitants). Nous avons cherché à entrer en relation avec nos voisins (adultes ou enfants), selon des rapports plus égalitaires que d'ordinaire.

° Nos réflexions sur ce point : en quoi avons-nous réussi, quelles sont les limites ? Comment nous sentons-nous concernés par cette question de la reproduction des hiérarchies et des dominations, dont nous ne pouvons pas nous extraire totalement, même en étant « de l'intérieur ». [MB-29/06 et 01/07/12]

Nous convenons de l'organisation des interventions (cf. ci-après), et décidons de laisser à chacun le soin de finaliser les contenus, en s'inspirant librement de nos discussions. Nous prenons également un peu de temps pour ajuster les changements intervenus dans l'organisation des voyages, tout en plaisantant sur les contraintes imposées par le fait de travailler avec de « vrais gens », qui ne se contentent pas de tenir leur rôle de « sujet de recherche » et dont la vie comporte des imprévus. Il nous faut tenir compte d'une visite amicale que l'une fera au retour de Rennes, et qui nécessite de changer le billet de train ; et de la vie amoureuse d'un autre qui l'amène également à modifier l'organisation de son voyage.

J'informe Pascal et Nicolas Combes de nos prévisions :

° Présentation de Dédaldïlo : une présentation rapide de ma part, retraçant le parcours de Dédaldïlo aux Fabriques. Les éléments du contexte seront apportés par chacun au cours de sa prise de parole, et nous répondrons aux questions éventuelles si nous oublions des précisions utiles.

° Trois interventions courtes prévues pour lancer les débats (voir dans quel ordre)

- La parole des artistes : Isabelle et Marie

- La parole des habitants : Geneviève (que je vois ce soir ou demain)

Je leur ai demandé de ne pas chercher à faire quelque chose de très construit, juste de poser des axes et des questions pour ouvrir les débats. Nous aurons sans doute, entre nous, à Rennes, des débats que nous n'avons pas mené à Saint-Denis. Ce qui est bien dans l'esprit des Fabriques.

- Intervention d'Henri Bokilo, plasticien, qui a suivi Dédaldïlo de loin et qui s'est joint aux Fabriques (il était là au TGP). Il a suivi une séance que j'ai organisée en mai [cf. p. 26], autour de mon approche théorique du « retournement de sens » (théorie des niveaux logiques de Bateson et Watzlawick [1977 et 1975] : distinction entre « choses » et « sens des choses »). Il propose un regard sur Dédaldïlo et les Fabriques à partir de cette approche. C'est un peu (beaucoup) décalé, je lui ai donné le feu vert.

° Pour moi : comme convenu avec Pascal, je me centrerai sur ma position de chercheur-acteur, et la construction « en train de se faire » du groupe Fabrique. Je vais préparer quelques pistes. À

voir comment je les amène : une intervention, des prises de paroles au fil des débats (dès le matin, en dialogue avec l'expérience d'Expéditions ??). [MB-03/07/12]

5.2- Le bilan de la journée

Le compte-rendu des activités des *Fabriques* pour l'année 2012 informe du programme de la journée, et fait état du bel exercice auquel Thierry Deshayes et Pierre Grosdemouge se sont livrés, en restituant la démarche de recherche qu'ils ont menée durant l'opération *Expéditions* [48] :

Cette approche de la recherche, en tant qu'activité concrète confrontée à des « réalités de terrain », a passionné les participants les moins familiarisés avec la recherche, selon les témoignages de l'équipe dyonisienne (dont certains membres s'étaient engagés dans « l'aventure », sans idée très précise de ses objectifs).

L'expérience relatée par l'équipe de Saint-Denis a également intéressé l'auditoire, et l'intervention d'Henri Bokilo (cf. ci-dessus) a rempli sa mission [49]. Je reviendrai plus loin sur le contenu de ma propre intervention et les discussions qui l'ont suivie.

Comme pour la journée organisée à Saint-Denis en janvier, la qualité de l'accueil de l'équipe « invitante » a largement contribué à la réussite de cette rencontre :

Martine, Pascal, merci bien pour cette journée de séminaire et pour les deux soirées qui l'accompagnaient. J'ai eu de très bons échos de la part des participants, d'une manière générale. Vivement la suite ! Bien à vous. [Nicolas Combes - 11/07/12]

Ravie de trouver un petit message en rentrant. J'avais envie moi aussi de vous faire signe. Nous étions tous un peu nostalgiques de la journée et nous avons eu du mal à nous quitter. Tout le monde a vécu un grand moment, sur tous les plans [...]. Pour nous, il y aura avant et après Rennes. Le groupe existe à présent et chacun va le faire vivre en y apportant ses propres projets. [...] J'apprécie tes remerciements Nicolas, mais je te rappelle que c'est toi qui nous a reçus : nous avons été « chouchoutés » ont dit les dyonisiens. Tu as largement contribué à ces moments d'une rare qualité. [MB – 11/07/12]

6- Retour sur mon intervention

Pascal avait insisté pour que je dispose d'un temps spécifique, afin que mon propos ne se dilue pas au sein des différents échanges et afin que je puisse exprimer mon point de vue sur notre expérience, en tant que chercheuse. J'ai donc préparé une intervention, en deux parties, portant sur la présentation de *Dédaldilo*, pour la première, et sur la description du parcours menant au projet des *Fabriques*, pour la seconde.

La première partie reprend les points évoqués au cours de la préparation avec le groupe (cf. p. 29,30), et développe les questions posées par l'équipe de l'opération *Expéditions* : celle du regard porté sur les quartiers populaires et celle des rapports de pouvoir entre intervenants et « destinataires » des interventions. Notre action visait en effet à s'émanciper de la domination des cadres de l'action institutionnelle, de la logique « participative » ou « éducative ». Elle s'efforçait également de veiller aux formes de domination que nous reproduisons, parfois à notre insu, dans nos fonctions d'acteurs du quartier ou de militants, en considérant les « autres » comme des personnes en difficulté, démunies, en situation d'incapacité à agir.

J'avais prévu de laisser le débat s'installer après cette première prise de parole mais, dès les premiers échanges, il m'est demandé de préciser de quelle manière se situe ma recherche par rapport à cette

[48] Cf. *Compte-rendu d'activité 2012* : <http://www.les-seminaires.eu/seminaire-msh-paris-nord/>

[49] Cf. : *Tête à Toto par Henri Bokilo* : <http://www.les-seminaires.eu/les-fabriques-de-sociologie-93/>

expérience. J'enchaîne donc avec la seconde partie de mon exposé, que j'introduis en insistant sur le fait que je ne me suis pas engagée dans l'opération *Dédaldilo* en tant que chercheuse, mais en tant qu'animatrice d'une association, et à titre personnel. Mon principal objectif était de pouvoir continuer à vivre dans mon quartier et, pour cela, de retrouver des moyens d'action individuels et collectifs.

Je décris brièvement mes travaux de recherche (cf. p. 10), en indiquant que leur objet n'est pas en rapport direct avec *Dédaldilo* [50]. Un « mélange des genres » s'est cependant opéré entre les études socianalytiques auxquelles j'ai participé, mes activités associatives et la vie quotidienne, car toutes ces activités partageaient le même « terrain ». Mon parcours singulier repose sur l'expérience d'une triple approche d'un seul et même espace physique et social, celui du centre-ville de Saint-Denis, si bien que le quotidien est rapidement devenu un terrain permanent d'observation.

Je tente ensuite de décrire quelques-uns des éléments actifs intervenus dans cette « alchimie » et de définir la posture de recherche qui caractérise une « sociologie de l'intérieur » (cf. les développements ci-après). En guise de conclusion, je rappelle les objectifs que je poursuis au travers de l'expérience des *Fabriques dyonisiennes*. Mon intention est de partager mon expérience et de poursuivre collectivement ce cheminement, afin de doter notre groupe d'acteur d'outils pour appréhender nous-mêmes les situations dans lesquelles nous sommes impliqués, et pour contribuer à déconstruire les représentations qui pèsent sur les quartiers des banlieues et sur nos propres interprétations.

6.1- La posture de non-savoir

Le « mélange des genres », qui s'est opéré par le biais de mes différentes activités, a modifié le regard que je portais sur la ville et ses rapports sociaux, et sur ma propre position de militante associative. Mon cheminement dans l'apprentissage de la recherche s'est accompagné d'un cheminement de transformation personnelle. Le travail de conceptualisation théorique m'a permis de développer mes analyses et de disposer d'outils, pour appréhender les expériences vécues dans le cadre de la vie associatives et quotidienne.

L'expérience de l'approche non directive développée par Patrice Ville [51], exige de la part du chercheur la pratique d'une posture de « non-savoir ». Le « cadre de référence » qu'il s'agit de considérer n'est pas celui du chercheur, ni le cadre théorique de sa discipline, mais celui des acteurs impliqués dans la situation étudiée. La compétence du chercheur tient dans sa capacité à mettre en oeuvre des moyens d'investigation et d'analyse permettant de restituer aux acteurs le sens qu'ils attribuent aux événements de leur vie [52]. Cette posture exigeante développe l'aptitude à relativiser ses propres cadres de référence, à rouvrir des questions déjà tranchées, à reconsidérer les évidences.

[50] A ce stade de mes réflexions, j'attribuais au projet *Dédaldilo* le caractère « d'expérimentation sociale », mais je considérais qu'il ne constituait pas véritablement un dispositif de « formation-action », tel que je l'envisage dans le cadre de mes recherches.

[51] Celle-ci se situe : « à la croisée de Carl Rogers et de l'analyse institutionnelle » (Ville, 2001, p. 27). Les entretiens sont introduits par une seule question, « seule induction autorisée en non directivité », (p. 155), formulée à l'aide de l'analyse de l'audition des commanditaires de l'enquête. Cette méthode consiste à respecter strictement le « cadre de référence interne » de l'interlocuteur (p. 156), tout en l'invitant à approfondir son raisonnement et son analyse de la situation concernée.

[52] Il ne s'agit pas d'induire ici l'idée que les acteurs ignorent le sens qu'eux-mêmes attribuent aux événements de leur vie. Selon les théories socianalytiques et ethnométhodologiques, l'acteur, dans la posture « naturelle » de la vie quotidienne, « oublie » le fait que les significations sont socialement construites, et les considèrent comme se rapportant à la « nature des choses ». Ce qu'il s'agit de restituer aux acteurs n'est pas le « sens » lui-même, mais la conscience du fait qu'ils contribuent à le construire, et la connaissance des éléments qui fondent cette construction. Ces éléments sont contenus, de manière implicite, dans les propos exprimés. Le rôle des chercheurs consiste à les mettre au jour.

Pour ce qui concerne la recherche ethnométhodologique, elle repose également sur la pratique d'une posture distanciée, dite posture d'« indifférence ethnométhodologique ». Mais cette distanciation s'exerce secondairement, par rapport à l'expérience vécue dans une position de proximité et d'implication : la position de « membre ». C'est au travers de cette double position que je tente de développer la pratique d'une « sociologie de l'intérieur », qui fait cohabiter l'individu « ordinaire » – éprouvant les choses, faisant usage de ses sens et de sa compréhension du monde, en tant que membre compétent de la société dans laquelle il vit – et le chercheur, observateur et analyste de l'expérience vécue.

Je reproduis ci-après quelques paragraphes du manuscrit de la thèse en cours, dans lesquels j'explicité cette double posture, telle que je la conçois :

[...] pour les ethnométhodologues, les chercheurs partagent le *sens commun* et les *allant-de-soi* des *membres*. C'est d'ailleurs en tant que *membres* qu'ils sont en mesure de comprendre les situations qu'ils étudient et les propos qu'ils recueillent. Si leur objectif est de révéler le sens que les *membres* accordent aux situations dans lesquelles ils sont engagés, les chercheurs doivent s'attacher à acquérir la compétence des *membres*. « *La compétence unique* (unique adequacy) *est la faculté, qui constitue le membre en tant que membre, d'être "en phase", "sur la même longueur d'onde", "raccord" avec les autres membres du village. C'est-à-dire la capacité à partager les "allant-de-soi", les "cadres primaires" du village* » (Amiel, 2004, p. 65,66) [53].

Cependant, pour s'inscrire dans le programme de recherche de l'ethnométhodologie, centré sur : « *les activités pratiques, les circonstances pratiques et le raisonnement sociologique pratique* » (Garfinkel et Sacks, 2007, p. 436), c'est-à-dire pour étudier et décrire les procédures de création de sens des *membres*, le chercheur doit changer de posture. Il doit adopter une posture de mise à distance de son point de vue de *membre*, que les ethnométhodologues appellent l'*indifférence ethnométhodologique*.

Le passage de la posture de *membre* à celle d'*indifférence* constitue un changement de niveau logique, tel que celui-ci a été défini plus haut [54]. Cette « distanciation réflexive » correspond au procédé de retournement de sens, mis en œuvre par la pratique de recherche de l'ethnométhodologie. Comprendre une situation, telle que les *membres* la comprennent et lui donnent sens, constitue un premier niveau. Décrire cette manière de faire sens est une activité qui porte *sur* le premier niveau, et qui exige de se situer extérieurement à lui, et donc de passer à un second niveau.

On voit ici que ces deux postures ne sont pas opposées mais complémentaires. La posture de *membre* est la posture « naturelle » de tout participant à une situation sociale, y compris le participant dont l'activité professionnelle consiste à réaliser des enquêtes sociologiques. Passer à la seconde posture suppose d'avoir occupé préalablement la première. Cette double posture caractérise la posture de recherche au sens ethnométhodologique.

L'apprentissage de ces postures et mes expériences de terrain m'ont convaincue de la compétence sociale des acteurs et de leur capacité d'analyse des « réalités » sociales et, dans le même temps, du fait que l'action publique dépossède les citoyens de leur capacité d'action. Le travail d'analyse réalisé durant les enquêtes et les premières étapes d'élaboration théorique m'avaient permis de mesurer à quel point la perception des réalités peut être différente, selon que l'on se place du point de vue des acteurs ou du point de vue des institutions qui interviennent de différentes manières dans la vie de ces acteurs.

[53] Concernant l'expression « village », Philippe Amiel précise (p. 68) qu'elle n'est pas utilisée par Garfinkel, ni, à sa connaissance, par aucun ethnométhodologue de langue anglaise, et qu'elle semble être issue du vocabulaire de l'équipe d'ethnométhodologues (constituée autour d'Yves Lecerf) des universités de Paris 7 et Paris 8.

[54] Cf. note, p. 17.

La difficulté ne réside pas dans cet écart lui-même, qui s'explique aisément par la différence des positions des uns et des autres, face à ces réalités. Elle réside dans la méconnaissance ou la négation, par les divers intervenants, de cet écart et de ses conséquences. C'est donc la « vision du monde » des intervenants institutionnels qui s'impose en toute circonstance, et qui justifie les formes de l'action publique. La « participation » qui est proposée aux acteurs est une invitation à partager cette « vision du monde ». Toute tentative de s'en extraire est vécue comme une contestation, une opposition à la collaboration « constructive » proposée. Ce sont ces convictions qui m'ont incitée à m'engager dans la réalisation du projet *Dédaldilo*.

6.2- Action ou recherche - 1 ?

A l'issue de mon exposé, Pierre-Alain Guyot et Annelise Favier réagissent à mes propos au sujet de ma position dans le projet *Dédaldilo*. Ils font valoir qu'au côté du projet d'action, la volonté de connaissance transparaît clairement, et s'étonnent de m'entendre affirmer que je n'étais pas en position de chercheuse. J'ai persisté dans ce sens, avant de me rendre compte que tous deux semblaient percevoir une cohérence dans ma démarche, au travers de ces différentes activités et modes d'implication, dont je n'avais pas pris clairement conscience jusque-là :

Je revois Pierre-Alain, plissant les yeux, essayant de saisir quelque chose qui se disait, sans être formulé, et le geste d'Annelise, montrant qu'elle avait trouvé le lien entre les différentes parties que je n'arrivais pas, moi-même, à assembler. Sans oublier Nicolas, qui m'invite, très naturellement, à bien vouloir « exposer » mon travail de recherche. J'imagine (rétrospectivement) le sourire de Pascal, observateur attentif de ce qui est en train de se passer entre les personnes qu'il a contribué à réunir là. [...]

La question de ma position va se clarifier tranquillement, je pense, ce qui devrait m'aider grandement pour aborder le travail de rédaction de la thèse. Je suis bien convaincue de pouvoir m'appuyer sur le collectif que nous venons de constituer, et je ne m'en priverai pas. [MB-11/07/12]

J'ai poursuivi la discussion avec Pascal, à propos des temps d'échanges approfondis que nous avons su ménager durant cette journée :

PNLS : Ce séminaire a parfaitement tenu sa fonction - c'est ce que j'en attends - en contribuant à soutenir des parcours d'action et de recherche. Nous avons préservé une disponibilité d'écoute et d'échange qui ont permis à Pierre [Grosdemouge], par exemple, le matin, d'avancer à son rythme, longuement, dans sa réflexion. Pierre s'est emparé de cet espace et ne voulait plus s'en séparer. Cela nous en dit long sur la rareté des espaces où un doctorant ou un chercheur labellisé peut parler effectivement, réellement de son travail. Dans un séminaire classique, la parole lui aurait été retirée bien avant l'aboutissement de son cheminement, alors qu'il était extrêmement profitable pour nous, collectivement, de faire ce parcours avec lui.

MB : Nous avons dit à Pierre que son intervention était passionnante et que notre attention ne s'était relâchée à aucun moment. C'est le cas aussi pour Thierry [Deshayes], qui en se livrant à cet exercice difficile, nous a montré une belle qualité de recherche [...]. Ils nous ont montré que c'est bien en « ouvrant l'atelier » (la boîte noire) que nous pouvons rendre le travail de recherche explicite pour tous.

PNLS : Le séminaire t'a permis, je pense, avec en particulier l'attention et la contribution de Yves [Koskas], Pierre-Alain [Guyot] et Annelise [Favier], de réengager une réflexion sur ton positionnement; il m'a semblé qu'il était important que tu puisses te saisir de cette interpellation en présence et en dialogue avec tes compagnons de Saint-Denis.

MB : C'était indispensable en effet. Je vais pouvoir maintenant tenir ma place de chercheuse au sein du groupe, et plus seulement celle d'organisatrice. Cela leur permettra aussi de prendre la leur. Nous avons commencé à gamberger sur la création de conférences « sociologico-

artistiques ». En tout cas, il est certain qu'à nos rencontres de l'automne, nous aurons des interventions de ce type [...].

PNLS : La question posée par la jeune étudiante des Beaux Arts était bienvenue, même si elle n'était pas commode (à propos du fait d'informer ou non les personnes de ton travail de thèse).

MB : Oui, j'y ai repensé plus tard. Je l'ai trouvée presque saugrenue, sur le moment. Elle ne s'était pas posée pour moi, dans la mesure où je n'avais pas pu, jusqu'ici, poser ce que je fais comme étant de la « vraie » recherche. Dans le dossier MSH, j'ai parlé de recherche « buissonnière ». Nous sommes en plein dans notre sujet. Dans le cadre académique, mon travail reste à la porte. Le séminaire a déplacé le « cadre ». Du coup mon travail est à l'intérieur, et moi aussi.

PNLS : J'espère que cette séance de travail sera profitable aussi à ton positionnement et à ton avancée de recherche.

MB : Je crois qu'elle a vraiment fait sauter un obstacle de taille. En légitimant mon travail, vous m'avez, tous, permis de le légitimer à mes propres yeux. Voilà qui devrait me donner de l'élan.

PNLS : Par ton attitude, par le « lieu » où tu engages le travail sociologique, tu contribues à « perturber » la figure attendue, conservatrice du chercheur. Merci à Pierre, merci à Thierry, merci à toi de nous rappeler que l'investissement personnel et professionnel dans la recherche ne suit pas un « modèle » unique, un habitus attendu mais qu'il peut être un peu plus intempestif... [...].

MB : C'est en cela que nous avons besoin de ce collectif, pour nous épauler dans la « résistance » au modèle, pour nous éviter de l'intégrer malgré nous. Et nous y trouvons du plaisir, en effet, et de belles relations d'amitié. Il me semble que nous avons tissé, en deux rencontres, des liens aussi authentiques et profonds que si nous cheminions ensemble depuis des mois. [Echange du 12/07/12]

J'ai repris ces réflexions au cours de l'été, en mesurant que j'étais bien en « posture de recherche » au sein de mes différents « terrains » d'activité, et qu'il y avait lieu de faire une distinction entre les situations formelles de recherche, et la pratique de cette « double posture » définie plus haut, susceptible de s'exercer dans tous les moments de la vie. Comme je l'écrirai plus tard [55], les *Fabriques* m'offrent l'espace dont j'ai besoin pour élever cette pratique de recherche « buissonnière » au rang de « véritable » recherche scientifique.

La rencontre du 26 janvier 2013, qui fait l'objet de la seconde partie du présent texte, m'a donné l'occasion de poursuivre ce travail d'élaboration. Il était en effet prévu au programme de « l'atelier de sociologie », organisé durant l'après-midi, que j'exprime l'état de mes réflexions à ce sujet. J'ai finalement renoncé à cette intervention pour ne pas interrompre la discussion passionnante qui s'était engagée, mais je ferai part, à cet endroit de mon récit, des développements que j'ai pu esquisser dernièrement.

[55] Cf. le message « MB-20/10/12 », p. 39.

- II -

Saint-Denis, terrain de recherche partagé

La journée du 26 janvier 2013

1- Octobre 2012 : réflexions préparatoires

En octobre 2012, Pascal Nicolas-Le Strat et moi entamons une discussion, à propos de l'organisation de la troisième journée de rencontre des *Fabriques de sociologie*, initialement prévue pour la fin de l'année.

Depuis l'origine du projet, c'est par une longue série d'échanges, par mails, que nous élaborons ensemble les temps forts des *Fabriques*. Une certaine communauté de point de vue et la confiance qui s'est rapidement installée entre nous, permettent des échanges à la fois ouverts et rigoureux. Je lance des pistes, en me laissant emporter par les idées et les enthousiasmes du moment. Pascal développe, questionne, repose à chaque occasion les principes fondateurs des *Fabriques*. Nous nous ajustons, au fil des conversations, jusqu'au moment où les choses nous semblent cohérentes. Nous pouvons alors entrer dans le détail de l'organisation de nos séminaires et l'élaboration des « dispositifs » que nous souhaitons installer.

Nous partageons l'attention portée aux éléments pratiques : la configuration de l'espace, la répartition des temps de travail et des temps conviviaux, les conditions permettant de créer des échanges égalitaires et chaleureux entre les participants. Comme je l'ai souligné dans la première partie du présent texte, cette attention particulière a favorisé la belle qualité des relations qui se sont installées entre les équipes de Rennes, Montpellier et Saint-Denis.

Nous décidons d'organiser la rencontre au début de l'année 2013, afin de la préparer dans de meilleures conditions, et nous arrêtons la date du 26 janvier. Puis nous engageons la réflexion sur les grands axes de cette journée. Au cours de la première année, notre préoccupation était de construire la relation entre les trois équipes pour constituer « le socle » des *Fabriques*. Sur le plan des contenus, nous étions centrés sur les actions de terrain, en particulier celles de Rennes et de Saint-Denis. Pour cette prochaine étape, il s'agit d'accueillir de nouveaux participants, chercheurs et acteurs de terrain, et Pascal me fait part de son envie de se positionner plus en distance : « Je serais assez partant pour un séminaire plus en distance des projets, pour faire une sorte de “pause réflexive”, sans rien retirer à nos activités hybrides ». [PNLS-16/10/12]

1.1- La forme du séminaire

La suite de nos échanges porte sur la question de « la forme » du séminaire. Je suis mobilisée par la question du « partage des savoirs » [56] qui est un des axes de recherche des *Fabriques*, et qui concerne directement l'équipe de Saint-Denis, composée essentiellement d'artistes et d'acteurs de terrain :

Comme je te l'ai dit, je suis « branchée » sur la question du pouvoir/savoir, que je trouve essentielle, dans le contexte politique actuel. En réfléchissant à un angle de vue possible pour traiter de ce sujet, je me demandais comment, cette fois encore, partager véritablement les savoirs au cours de cette journée. Nous nous en sommes bien sortis jusqu'ici, dans un cadre intime. S'il s'agit d'élargir, ce que je crois nécessaire, cela semble plus difficile.

Mon idée serait donc de travailler sur la forme. Dans le projet des *Fabriques*, nous parlons des formes de restitution des travaux scientifiques, et j'ai mentionné, dans le bilan, le projet de nos

[56] Je venais de relire le texte de Pascal : « Politique des savoirs », paru dans *Expérimentations politique*, (Nicolas-Le Strat, 2007) et disponible sur le site : *Le-commun.fr* : <http://www.le-commun.fr/index.php?page=politique-des-savoirs>

amis artistes. Là, il s'agirait d'expérimenter des formes autres que les interventions orales classiques. Il est toujours possible de laisser place à des formes plus « créatives » à côté de formes classiques, mais dans cette configuration, les dernières restent dominantes. Les chercheurs invitent des non-chercheurs. J'aimerais que nous allions plus loin, et que la forme dominante ne soit pas celle des chercheurs.

Il s'agirait

- de construire quelque chose autour des questions : la hiérarchie des savoirs, comment la mettre en cause, de quels savoirs avons-nous besoin, la place du savoir profane (et la part du savoir profane dans la construction du savoir scientifique), comment communiquer, partager les savoirs....

- et de les aborder en « faisant » ce dont il est question.

L'idée centrale est celle du « décadage » qui fait apparaître un sens inédit en bousculant les représentations usuelles. Il s'agit du « retournement de sens » [le concept au centre de l'élaboration théorique de mes recherches], le « breaching » ethnométhodologique sur lequel Romain [Louvel] appuie sa pratique [et qui fonde la démarche] de « Expéditions » [57]. Il est aussi à la base des dispositifs d'intervention socianalytiques qui s'emploient à « perturber » la distribution habituelle des pouvoirs et savoirs. [MB-17/10/12]

Pascal poursuit cette réflexion. C'est surtout dans l'action qu'il trouve « intérêt et plaisir » à faire changer les formes de la recherche. Dans le cadre des séminaires, il est plus difficile de s'extraire des formes classiques. Pascal insiste toutefois sur l'attention qu'il porte à plusieurs dimensions qu'il juge essentielles :

Bien évidemment la pertinence des contenus, je consacre du temps à préparer avec les intervenants ; la variété des prises de parole : étudiants, professionnels engagés dans une recherche, chercheurs, doctorants... ; je suis attentif à ce qu'il n'y ait pas de jeux d'intimidation / disqualification trop caricaturaux. [PNLS-19/10/12]

1.2- Les expérimentations de terrain

La question de « la forme » nous conduit au centre de nos préoccupations, c'est-à-dire aux échanges entre équipes et chercheurs impliqués dans des expérimentations de terrain. Les formes « classiques » des séminaires me semblent bien convenir aux chercheurs, il n'est peut-être pas nécessaire de vouloir à tout prix changer les formes. Mes interrogations portent davantage sur la possibilité de permettre à l'équipe de Saint-Denis de trouver sa place au sein du prochain séminaire, et d'y contribuer véritablement.

En réponse à ma proposition d'organiser la journée en deux temps, l'un consacré aux travaux des chercheurs, l'autre à une intervention de l'équipe de Saint-Denis, Pascal envisage plutôt d'inverser la démarche :

Pourquoi faudrait-il que les expériences se déplacent sur le terrain du séminaire « MSH » ? Faisons l'inverse, voyons qui et quoi dans la dynamique du séminaire peut s'associer à un travail avec vous ? [...] Ma question est celle-ci : à quoi destinons-nous ce « symbole » et outil séminaire MSH Paris Nord ? De quelle façon le mettons-nous au travail ? [PNLS-20/10/12]

En ouvrant également la question : « qu'est-ce qui se fait réellement, effectivement ? », Pascal constate que très peu d'équipes sont véritablement au travail sur des terrains de recherche-action, et que le fonctionnement actuel de l'institution universitaire ne facilite en rien cette forme de recherche. D'où l'intérêt que représente, selon lui, l'expérience de Saint-Denis :

Mon projet, pour l'Atelier que j'ai lancé [58], c'est soit inciter à l'expérimentation (que des initiatives soient prises) [...]. Soit repérer et valoriser des expériences engagées, certainement

[57] Cf. p. 12.

[58] *Atelier Fabrique de sociologie 34* : <http://www.les-seminaires.eu/atelier-fabrique-de-sociologie-34/>

très dispersées, souvent « minimales » et invisibilisées. L'essentiel de mon travail aujourd'hui, c'est d'aller à la rencontre, d'aller au contact des expériences de recherche impliquée [...]. Et ce sont ces expériences que j'ai envie de voir émerger dans l'Atelier Fabrique de sociologie, qu'il les valorise, les aide à s'outiller. L'Atelier comme un opérateur de pouvoir, un outil collectif qui renforce, soutienne, aide à prendre confiance... Mais peut-être est-ce très présomptueux de ma part [...].

Pour résumer, l'expérience de Saint-Denis est précieuse car elle est engagée. Donc il faut réfléchir de ce point de vue. Qu'apporte le séminaire MSH Paris Nord à cette expérimentation ? [PNLS-20/10/12]

Ce débat me permet de situer la question de l'articulation entre les deux dimensions des *Fabriques*, « nationale » et « locale », dans le cadre de la situation générale de la recherche-action dont Pascal fait état, et de poursuivre la réflexion sur ma propre position vis-à-vis de nos projets :

Si je ne voyais pas bien comment articuler les deux [dimensions des Fabriques] c'est sans doute pour la raison que tu avances. [...] À Saint-Denis, nous sommes dans une tentative de démarche de recherche qui n'a pas encore réussi à se poser, et qui restera fragile dans la mesure où je n'ai pas trouvé le moyen de me rétribuer un minimum.

Peut-être que c'est cela notre sujet : la réelle difficulté à engager des actions de terrain ? Des chercheurs sans acteurs, d'un côté, et des acteurs sans chercheurs de l'autre. Des concepts et des outils sans terrain, et des terrains dans la « panade », qui regorgent de questions non traitées et d'acteurs qui « agitent les bras ». Et des initiatives ténues, fragiles qui restent invisibles ? [...]

Pour ce qui me concerne, je suis engagée, d'une part, dans des activités de recherche, et d'autre part dans les enjeux sociaux et politiques de mon quartier. J'ai mis en pratique mes travaux de recherche pour mener des actions dans mon quartier et ces actions alimentent en retour ma recherche. (Ces sont les analyses que je dois développer dans la thèse). Mais je n'ai pas réussi à faire des liens sur le plan institutionnel de part et d'autre [l'Université et la Ville de Saint-Denis]. Je l'ai tenté au cours des journées d'étude que j'ai montées en 2011. [Malgré son succès, cette initiative n'a pas suscité l'intérêt espéré]. La dimension recherche du projet Dédaldîlo est restée confidentielle.

Je viens de comprendre (après les discussions de Rennes), que j'étais bien, personnellement, en posture de recherche dans mes activités de quartier, mais de manière occulte, y compris vis-à-vis de mes compagnons de terrain [59]. Seules les Fabriques sont en mesure de faire exister cette dimension et de créer un cadre (même s'il est un peu artificiel) pour moi, et pour engager l'équipe dans une démarche qui sorte de l'action pour l'action. Après Dédaldîlo, pour ce qui concerne le terrain, nous sommes presque revenus à la « case départ ». La ville a relancé ses propres animations. [...]

Poser la question de savoir qui peut s'associer avec nous, comment, etc. ... Oui, je serais partante bien sûr. Pourquoi pas, à condition de trouver le « retour » vers le grand groupe. [MB-20/10/12]

1.3- Saint-Denis : laboratoire social à ciel ouvert

À la suite de ces discussions, Pascal propose de consacrer la journée du 26 janvier aux *Fabriques dionysiennes*, et de reporter la rencontre « générale » au mois de juin. Il viendra travailler avec nous, et nous convenons d'associer également Pierre-Alain Guyot, membre de l'équipe d'animation des *Fabriques* « nationales » [60].

Cette perspective me réjouit. La construction de nos *Fabriques* locales a grand besoin d'être soutenue, et comme je l'affirmais précédemment, nous avons réellement besoin de « la recherche » pour nous

[59] Cf. paragraphe « Action ou recherche-1 », p. 34.

[60] Cf. la composition de l'équipe des chercheurs, p. 13.

situer et agir, dans le contexte qui est le nôtre. C'est en ce sens que Saint-Denis peut être un « terrain de recherche partagé » :

Depuis que j'observe mon « morceau de territoire de banlieue », je me dis que c'est un véritable laboratoire social à ciel ouvert. Tout est problématique, toutes les composantes des représentations de la « réalité » sont à analyser, à déconstruire. Pendant les « émeutes » de 2005, alors que les journalistes s'aventuraient en terrain « indigène », nous étions plusieurs à nous faire cette réflexion : venez, en temps de « paix », pour voir ce qui se passe vraiment. Nous nous étions amusés à imaginer une exposition vivante, avec les « indigènes », dans la même veine que votre image de l'exposition universelle [61].

Dans ce sens-là, Saint-Denis peut être un terrain de recherche « partagé », qui interroge (politiquement) la pratique de recherche, la relation au terrain et aux habitants, et la pratique des acteurs professionnels ou militants. Cela rejoint le propos de notre journée d'étude de 2011.

Nous avons besoin que chacun soit chercheur-acteur-citoyen, et développe, à partir de sa posture initiale, les deux autres dimensions. Mon expérience particulière est bien d'avoir « mixé » les 3 postures. Ce serait ma définition d'une « sociologie de l'intérieur », professionnelle et profane... qui exigerait que l'individu conjugue les dimensions intellectuelles, émotionnelles-affectives, et sensibles (le corps dans l'espace). C'est une de mes pistes de réflexion : l'action ou la recherche impliquée assume les deux dernières. L'expert, le scientifique, le technicien, le militant, l'élus les ignorent ou les rejettent. La posture de recherche partageable est celle qui permet à chacun d'analyser et de s'appropriier toutes ces dimensions [21/10/12].

2- Décembre 2012 : hésitations et questionnements

2.1- Le retour vers l'équipe dyonisienne

Le groupe se retrouve le 3 décembre. Je présente les orientations retenues. La discussion s'avère difficile et nous sortons de la réunion sans perspectives précises. Je résume mes impressions à Pascal et Pierre-Alain :

Les personnes ont bien envie de continuer, mais ça n'est pas simple pour elles de formuler leurs envies et attentes. L'échange avec des chercheurs extérieurs à notre groupe semble aussi intéressante, mais ... que leur demander ?

Les personnes présentes à Rennes font part de leur enthousiasme, tout en disant qu'elles ne sont pas en mesure de restituer ce qu'elles ont vécu (intéressant, je partage ce sentiment) [62]. Aller « ailleurs », en soi, représente une expérience. Mais pour les personnes absentes, je me doutais qu'il ne serait pas facile de les « raccrocher ». Parmi elles, Geneviève et Conchita, mobilisées sur le terrain de leur immeuble (elles s'échinent à organiser une fête à l'occasion de la réhabilitation qui va démarrer). Elles disent avoir du mal à lier leurs actions et les réflexions que nous essayons d'engager dans le cadre des Fabriques. Les artistes, eux, ont plus envie de « décoller » du terrain. [MB-04/12/12]

Cette séance m'a laissée quelque peu perplexe. L'équipe du quartier semble plus mobilisée par la perspective de continuer à élaborer ensemble des projets d'action que par celle de prendre des temps

[61] Cf. les opérations *Expéditions* et *L'exposition*, menées par l'équipe Rennaise (p. 12). Le projet *Expéditions* visait à « déconstruire le motif de l'expédition ethnographique –symbole fort des rapports de domination des siècles passés », *L'Exposition* en constituait « le prolongement, appliqué au monde de nos institutions culturelles qui trouvent leur place dans le jeu de l'organisation sociale du pouvoir ». En s'appuyant et en détournant le modèle de l'exposition coloniale, *L'exposition* posait la question : « comment pouvons-nous échapper aujourd'hui à la condescendance de la société dominante dans laquelle notre esprit s'est formé ? ». [Dossier de presse *Expéditions* - avril 2012 : http://www.criee.org/IMG/pdf/Dossier_de_presse_expéditions_web.pdf].

[62] Cf. la journée de rencontre des *Fabriques* à Rennes, le 10 juillet 2012 (p. 26, et note p. 27).

de réflexion. Le désir des artistes est de poursuivre les pistes évoquées durant le séjour à Rennes, c'est-à-dire d'élaborer des formes de dialogue avec les chercheurs, en croisant les approches sociologiques et artistiques. Il n'est donc pas simple d'élaborer une dynamique collective, et s'il se confirmait que la démarche proposée ne réponde pas aux attentes des acteurs du quartier, celle-ci se trouverait remise en cause. Si je devais renoncer à cet « ancrage », il me faudrait concevoir l'ensemble de ma démarche d'une autre manière.

J'ai cependant réagi rapidement, en faisant appel à une vision réflexive de la situation. C'est-à-dire en considérant ces difficultés en tant qu'élément « interne » de notre problématique de construction des *Fabriques dionysiennes*. J'ai adressé au groupe le message suivant :

Bien agréable de se retrouver. Je vous livre quelques réflexions à chaud :

Comme on l'a vu, ça n'est pas si facile de trouver le fil commun de nos envies et préoccupations, alors que nous sommes un tout petit groupe. Mais, nous rencontrons peut-être, en petit, le problème auquel sont confrontés des collectifs et des structures plus larges. Quand il n'y a pas de « ligne » à respecter, tout est à construire et reconstruire en permanence, et c'est une autre affaire.

Donc, plutôt que d'y voir un inconvénient, nous pouvons considérer cette situation comme une « réalité » qui nous donne à réfléchir pour construire notre collectif. Henri nous disait que c'est justement cette variété de point de vue qui l'intéresse. Il me semble, à moi aussi, plus intéressant de cultiver ces différences, et de chercher à les relier, plutôt que d'essayer de les réduire.

La question « comment faire collectif » est la question centrale du projet des Fabriques, et l'axe de travail de Pascal et Pierre-Alain. Ce qui intéresse les chercheurs impliqués dans ce projet n'est pas de débattre de cette question entre eux, mais de la poser avec ceux qui agissent sur des terrains variés, et donc de se la poser à eux-mêmes.

À propos des chercheurs, Brigitte nous pose des questions, apparemment naïves, mais très intéressantes : qu'est-ce qu'ils font ces gens-là, pourquoi viennent-ils parler avec nous, et qu'est-ce qu'ils « cherchent » ?

Qu'est-ce qu'un chercheur, et à quoi sert-il ? En dehors de leur statut officiel (pour ceux qui en ont un), qu'est-ce qui les définit ? Nous sommes quelques-uns à penser que les chercheurs devraient se poser ces questions régulièrement. (Et de la même façon, qu'est-ce qu'un artiste, ... un militant, quel rapport avec leur « terrain » ou leur « public », c'était le thème de nos journées d'études d'avril 2011).

Pour moi, la « posture de recherche » (dans notre jargon) c'est essentiellement cette gymnastique qui consiste à regarder ce que je suis (nous sommes) en train de faire, et de mettre en question ce qui, d'ordinaire, est évident. Je suis aujourd'hui convaincue, que pour agir sur nos différents terrains, nous avons besoin d'apprendre à faire cela. Tout le monde peut l'apprendre, en le faisant. Les chercheurs (ceux qui nous intéressent) ont acquis une expérience dans ce domaine et disposent d'outils pour le faire (ou du moins pour essayer, c'est à refaire à chaque occasion). Leur rôle peut être, simplement, de les partager. [MB-04/12/12]

Je propose de poursuivre les échanges, d'une part avec les artistes (Marie, Isabelle et Henri), et d'autre part avec l'équipe du quartier, en particulier les animatrices de l'association *Au Bord du tram*, Geneviève et Conchita, qui préparent une fête dans le cadre du lancement de la réhabilitation de leur immeuble, et qui ont exprimé leur difficulté à trouver leur place au sein des *Fabriques*.

Je m'aperçois, en écrivant ces lignes, que je n'ai pas cité Yasmina, dans les propos que je rapporte ici. Certainement parce que celle-ci occupe sa place, d'une manière particulière. Sauf empêchement majeur (ce qui était le cas pour le voyage à Rennes), Yasmina est présente aux rendez-vous des *Fabriques*. Le plus souvent discrète et silencieuse au cours des discussions, mais bel et bien présente. Elle sera là le 26 janvier, et je n'ai pas « matière » à discuter avec elle, avant le « jour J ». C'est dans l'action qu'elle s'exprime et c'est surtout en « faisant » ensemble que nous communiquons. Dans s'immeuble où elle réside, l'association de locataires a « fermé boutique » depuis de nombreuses années. C'est à titre individuel que Yasmina s'investit dans le quartier. Nous avons initié ensemble la

première édition de l'opération *Dédaldilo* et elle était un des « piliers » de l'équipe engagée dans la seconde édition.

2.2- Hésitations

Le rendez-vous avec les artistes est fixé au 21 décembre, chez Henri, qui propose un dîner. Mais mes amies du quartier, sans doute mobilisées par leur projet de fête, ne me donnent pas signe de vie. Je suis bien persuadée que les *Fabriques* ne se construiront que si elles offrent à chacun un espace qui prolonge et conforte ses propres activités. Sans cela, les membres du groupe ne trouveront pas la disponibilité nécessaire pour s'investir dans une démarche de « pure réflexion ». Les artistes eux-mêmes, malgré leur motivation, ne peuvent consacrer qu'un temps restreint à la préparation de la rencontre du 26 janvier.

Cet objectif n'est pas atteint, c'est le constat qui s'impose à moi durant cette période, et j'éprouve quelques difficultés pour envisager le déroulement de la journée, et le sens qu'il convient de lui donner. Je fais part de mes réflexions à Pascal, qui repose la question de la nature même du projet, un projet de recherche :

Pour le contenu de la journée : j'avance par petites touches. J'ai un rendez-vous avec les artistes le 21. Du côté habitants, rien pour l'instant. [...]

Il me semble que nous sommes dans une situation où nous ne savons pas très bien quoi faire de ce projet (surtout du côté des habitants). C'est peut-être le « bon » thème de travail : de quoi avons-nous besoin ou envie sur nos terrains, qu'est-ce que la recherche peut nous apporter ? Et qu'est-ce que la recherche, après tout ?

Il m'apparaît aussi que ma position dans cette affaire est centrale et doit être travaillée, pour clarifier mon rapport au groupe. Je crois qu'ils aimeraient que je formule ce que j'attends d'eux, et moi ce qu'ils attendent de moi. Les questions posées à Rennes m'ont fait prendre conscience de cet aspect. Mon projet de travail et de recherche n'est pas assez clair pour eux, ni explicite pour moi. Sans doute faut-il que je me positionne davantage en tant que chercheuse (et pas seulement militante du quartier) pour que les autres personnes trouvent elles aussi leur place dans le projet. Votre présence pourrait grandement aider à ces éclaircissements et formulations. [MB - 12/12/12]

Je pense que les Fabriques doivent être vraiment pensées comme un dispositif de recherche, qui associe plus largement que les chercheurs, mais qui reste, centralement, un dispositif de recherche. Je peux donc comprendre que des personnes ne se sentent pas intéressées. Il est peut-être nécessaire de travailler le projet de recherche et complémentairement le dispositif spécifique que sont les Fabriques de sociologie, permettant d'engager ce projet. [PNLS - 13/12/12]

Pascal m'encourage à ne pas maintenir artificiellement l'organisation de cette journée, si les conditions ne me semblent pas réunies. Il est disponible et son billet de train est déjà retenu, nous pouvons employer la journée à travailler ensemble. Pour ma part, je souhaite poursuivre, pour mettre à profit l'amorce de la dynamique engagée, en réduisant, au besoin, l'ambition assignée à la rencontre. Cependant, j'hésite à maintenir l'invitation faite à Pierre-Alain. J'ai très envie qu'il se joigne à nous et je suis persuadée que les membres de l'équipe, qui l'ont rencontré à Rennes, seront heureux de le retrouver à Saint-Denis. Mais, face à ces incertitudes, il me semble difficile de solliciter sa présence. Je lui fais part de la situation et nous convenons, après un échange téléphonique, de reporter notre décision au début du mois de janvier.

Les préparatifs se compliquent par ailleurs, en raison des difficultés rencontrées pour disposer des sommes allouées par la MSH. Je m'étais confrontée à la complexité des règles de fonctionnement administratif des universités, au moment de l'organisation du voyage à Rennes. J'avais donc veillé, dès le mois de novembre, à réunir les pièces nécessaires pour permettre l'engagement des dépenses.

Or j'ignorais une règle, essentielle dans les circonstances présentes : les universités cessent tout engagement de dépense en fin d'année, en l'occurrence avant la fin novembre. Les sommes non engagées n'étant pas reportées sur l'exercice suivant, contrairement à ce que je croyais naïvement, dans la mesure où le dossier déposé à la MSH présentait un projet d'une durée de deux ans (la reconduction étant toutefois soumise à délibération du comité scientifique), je ne dispose donc d'aucun budget pour assurer l'organisation de la journée.

Je sollicite le financement des voyages auprès de l'équipe de mon Laboratoire de l'Université de Paris 8 (le Laboratoire *Experice*), qui répondra favorablement.

2.3- Les artistes

Je retrouve comme convenu Marie et Henri, le 21 décembre. Nous discutons des thèmes qu'ils souhaitent développer et du déroulement de la journée du 26 janvier. Je leur adresse un compte-rendu succinct le lendemain, que je transmets à Pascal et Pierre-Alain, assorti d'un commentaire : « Henri et Marie confirment leur envie que les chercheurs apportent de quoi les "alimenter", d'où l'idée d'un "atelier de sociologie" ».

Résumé de notre discussion :

- ° Thème : croisement des mondes, des identités, des univers.
 - La prise en compte et l'écoute de l'autre
 - Ce qui relie : l'image de l'archipel, le rhizome.
 - Le « rang » (la place dans l'échelle sociale), la « présence au monde ».
 - ° Les Fabriques : lieu où l'on est « hors de son propre terrain ». Un lieu d'échange, de mélange, de décroisement.
 - ° Artistico-sociologique : décadage, niveau de langage, regarder les choses sous un autre angle. Croiser des textes poétiques, sociologiques, politiques... [...]
 - ° Le 26 janvier :
 - Un temps de travail sur la suite des Fabriques « globales » et sur la préparation de la rencontre de juin : Martine, Pascal et Pierre-Alain Guyot (à confirmer), et ceux qui le souhaitent (Henri est intéressé).
 - Un temps « artistico-sociologique »
 - Un temps atelier de sociologie (court : 2h)
- Reste à déterminer le contenu du temps n°3, et la façon d'articuler le 2 et le 3.
- ° Une prochaine séance est prévu le 9 janvier.

3- Janvier 2013 : mise en place et derniers ajustements

3.1- Les habitants

La manifestation organisée par l'association *Au Bord du Tram* est prévue pour le 12 janvier. Geneviève et Conchita tiennent à exposer le panneau des photographies de *Dédaldilo*, que nous avons confectionné à l'occasion de l'édition 2011 de la « Fête de Saint-Denis », et qui est entreposé dans la salle collective de mon immeuble. C'est là que nous nous retrouvons, le 7 janvier, avant de décider d'aller prendre un café.

C'est au cours de cette discussion improvisée que les perspectives pour le déroulement de la journée de rencontre des *Fabriques* se précisent. J'en informe au plus vite Pascal et Pierre-Alain :

Je reviens vers vous au sujet de notre journée du 26. J'ai enfin pu voir hier mes amies du quartier. Elles m'ont confirmé leur intérêt pour la poursuite de nos Fabriques locales. Elles sont mobilisées par l'organisation d'une manifestation qui se déroule ce samedi, dans le cadre du démarrage de la rénovation de leur immeuble. Elles se heurtent à des difficultés du côté des

institutions et des habitants, et se posent beaucoup de questions sur leur action. Je leur ai proposé de les revoir après la manifestation, pour dégager des pistes de travail que nous pourrions reprendre le 26. Tout cela est encore hésitant, mais il y aura une « matière » et la question de la construction de notre groupe local mérite d'être travaillée. Il se confirme aussi que votre présence est souhaitée.

Je lève donc les hésitations formulées précédemment et je propose à Pierre-Alain d'être des nôtres. Nous garderons la matinée pour travailler à trois (plus Henri, qui souhaite s'associer à nous). [MB-8/01/13]

J'ai obtenu, entre-temps, la confirmation du budget accordé par le Laboratoire *Experice*, pour financer les voyages. Je me remets donc au travail pour élaborer le programme de la journée dans ce nouveau contexte.

3.2- Le programme de la journée

Je m'interroge, en particulier, sur l'articulation entre les différents moments de la journée. Nous avions envisagé d'organiser une soirée conviviale, comme nous l'avions fait au cours de la première rencontre des *Fabriques* en janvier 2012, et qui avait été particulièrement réussie. Dans le cadre chaleureux de la Librairie *Folie d'Encre*, elle avait offert un moment détendu et joyeux, qui avait fort bien prolongé les échanges de la journée. Celle-ci consistait avant tout à la première rencontre des trois équipes engagées dans le projet naissant des *Fabriques*, la soirée trouvait donc, en elle-même, tout son sens.

Mais dans les circonstances présentes, hormis Pascal et Pierre-Alain, seule l'équipe de Saint-Denis est concernée, et je n'envisage pas d'ouvrir largement « l'atelier de sociologie » prévu durant l'après-midi. Le principal objectif étant de faire un pas dans la construction des *Fabriques locales* et, compte-tenu de la fragilité actuelle de l'édifice, il me semble préférable que les membres du groupe disposent d'un temps d'échange interne, en compagnie de nos « invités ». La soirée pourrait prendre la forme d'un simple dîner en petit comité, mais cette hypothèse ne permettrait pas de marquer la journée d'un « temps fort », comme je le souhaiterais.

Ce sont d'autres éléments, liés à la publication en cours du dernier livre de Pascal : *Quand la sociologie entre dans l'action* [63], qui me permettent de concevoir la soirée comme un temps convivial de « relation publique ». Il se trouve que Pascal a récemment renoué des relations avec Rémi Hess, qu'il avait côtoyé autrefois et avec lequel il avait entretenu une correspondance. Rémi, par ailleurs responsable de l'équipe du Laboratoire *Experice* de Paris 8, au sein duquel je prépare mon doctorat, anime une maison d'édition : *Les presses universitaires de Saintes Gemme*, qui éditera le livre. Mes derniers échanges avec Pascal, au cours desquels il évoque sa proximité avec les axes de recherches d'*Experice*, en particulier la recherche-action et l'Analyse Institutionnelle, font naître l'idée d'organiser une rencontre entre les chercheurs de Paris 8, « nos invités » de Montpellier, et l'équipe des *Fabriques* de Saint-Denis.

Je déplore constamment le manque de relation entre l'Université Paris 8 et les acteurs de la ville, et je regrette également de ne pas pouvoir solliciter davantage les membres de mon Laboratoire. Le fonctionnement quotidien laisse peu de disponibilité aux chercheurs pour s'engager dans des actions de terrain. Ceux-ci s'inquiètent d'ailleurs fortement de l'augmentation des charges administratives qui leur incombent, d'autant que, le plus souvent, les Laboratoires ne disposent pas de personnel administratif. La situation est particulièrement problématique pour *Experice*, fragilisé par l'insuffisance des postes d'enseignants octroyés par l'Université. Cette soirée me semble donc une très bonne occasion de recevoir l'équipe de Paris 8 dans notre quartier, et j'apprécie le fait que la contribution financière du Laboratoire puisse s'accompagner d'un temps d'échange effectif.

[63] Nicolas-Le Strat, (2013).

Le projet de cette soirée prend forme dans mon esprit. Je l'imagine à présent comme un moment de « relation publique », auquel j'envisage de convier les personnes avec lesquelles je suis en contact, à Paris 8 et à Saint-Denis, ainsi que les participants de la première journée des *Fabriques* de janvier 2012, que je n'ai pas eu l'occasion de retrouver depuis, et enfin, les personnes dont j'ai fait la connaissance depuis et qui ont manifesté leur intérêt pour la démarche des *Fabriques*. Je fais part à Pascal de ces nouvelles perspectives :

Pour notre journée, je crois que je viens de trouver le « liant pour la sauce ». Ton message y a contribué (cf. mes propositions pour la soirée). Je garde l'idée du format en 3 temps :

Matin : séance avec toi et Pierre-Alain, et déjeuner

Après-midi : atelier de sociologie autour de deux axes :

- 1- L'action de terrain des amies du quartier : les questions en prise directe avec leur actualité
- 2- Le chercheur et sa posture sur le terrain. (Poursuite des débats entamés à Rennes au sujet de ma position dans les actions de quartier, les Fabriques, ma propre recherche, etc.).

L'idée de fond étant que les deux points renvoient l'un à l'autre, et que l'atelier ait à la fois pour effet de réaliser un exercice de recherche collectif, et d'intervenir dans la situation réelle. Pour le point 1 : il s'agit de travailler aux questions concrètes et, en même temps, de faire collectivement l'expérience de la posture de recherche.

Concernant le point 2 : cet éclaircissement est important pour la suite du projet local, et pour la thèse. C'est un exercice en « live » de l'analyse de son implication par le chercheur, qui peut se transposer pour les acteurs de terrain.

Nous serons en petit comité, nous pourrions donc travailler tranquillement et de manière approfondie.

Soirée :

Notre dernier échange [au sujet du dernier livre de Pascal, qu'il publie en collaboration avec Rémi Hess] me permet d'imaginer une soirée assez détendue, qui soit un temps de « relation publique ». Outre les membres d'*Experice*, je prévois d'inviter les initiateurs du Collectif *Pouvoir d'agir* [64], avec qui je suis en train de nouer des contacts (après la rencontre à St-Denis du 15 déc. dont je t'ai parlé rapidement), l'équipe de Paris 8 impliquée dans l'Université coopérative de Paris. Et localement, des participants à la journée de l'an dernier au TGP, des acteurs du quartier, des gens de Saint-Denis et de Plaine commune. [...]

Nous pourrions commencer assez tôt, vers 18h30, pour offrir une plage assez large à ceux qui veulent « passer ». Nous verrons avec les artistes si nous avons de quoi montrer quelque chose de notre recherche en cours sur la lecture de textes « artistico-sociologiques » comme point « culturel-convivial » de la soirée. Dis moi ce que t'inspirent ces propositions..., et je passe à l'action ! [MB-11/01/13]

Je rencontre les artistes, Henri et Marie, le 11 janvier au soir comme prévu. Ils proposent d'intervenir durant l'après-midi, de manière improvisée, à partir des textes qu'ils ont retenus. Il s'agit d'apporter, comme nous l'avions évoqué, un certain « décalage » ou « décadre » dans le cours des débats. Marie propose également de dire quelques textes durant la soirée. La démarche consiste à entrer en dialogue sous différentes approches, plutôt que d'apporter une simple touche « artistique » ou « littéraire ».

Nous avons expérimenté une forme d'intervention de ce type, durant les journées d'études *Recherche et intervention sociale* d'avril 2011 (cf. p. 6). Philippe, mon compagnon, prenait la parole au cours des débats, en lisant de courts extraits du livre *Sens dessus dessous* d'Eduardo Galeano [65], qu'il choisissait de manière à s'inscrire dans le fil des discussions. Cet exercice improvisé – nous avions prévu la lecture de quelques textes sous forme d'intermède, mais pas dans le cours même des débats - a été très apprécié.

[64] Voir le site : <http://pouvoirdagir.fr/>

[65] Galeano, (2004).

3.3- L'organisation matérielle

Pascal me confirme le lendemain (12/01) que cette proposition lui convient. Nous sommes à deux semaines de l'échéance. Il me reste à confirmer le lieu, à lancer les invitations et, au plus vite, à réserver le billet de train de Pierre-Alain.

Je tiens à faire figurer ici la réalité de la dimension matérielle car celle-ci, considérée comme relevant de l'ordre du « trivial », est en général absente des compte-rendus, et constamment sous-estimée par les « évaluateurs » du monde associatif comme du monde universitaire, en termes de temps et de moyens nécessaires.

Je suis frappée par le manque de considération accordé aux éléments matériels, en particulier dans les organisations fortement hiérarchisées et bureaucratisées. Au sein des petites associations, les tâches « nobles » et les « subalternes » se partagent et l'on apprend très vite qu'elles ne sont pas dissociables. J'ai souligné, pour ce qui concerne la rencontre des *Fabriques* de janvier 2012, les conséquences favorables du soin apporté à l'organisation et à l'accueil des participants (ce fut également le cas pour la rencontre de Rennes, de juillet 2012). Il faut souligner à ce propos que les conditions d'accueil par l'équipe du Théâtre Gérard Philipe ont été particulièrement confortables. Deux courtes rencontres ont suffi à définir l'organisation et les choses se sont déroulées sans incident. Il se trouve justement que dans les théâtres, bien qu'une hiérarchie demeure entre les domaines artistiques, techniques et administratifs, la dimension pratique est très présente et les régisseurs l'assument avec une grande efficacité.

3.3.1- Les procédures universitaires

Pour ce qui concerne les universités, la complexité des procédures, que j'évoquais précédemment, alourdit considérablement le poids des tâches d'organisation et oppose un véritable obstacle à la réalisation d'actions de terrain. Tant qu'une démarche n'est pas formellement entérinée, l'inquiétude qu'elle puisse ne pas aboutir demeure. Il n'est jamais certain que les informations communiquées soient fiables, soit parce qu'il existe de multiples cas particuliers qui ne relèvent pas du « droit commun », soit parce que les procédures ont été récemment modifiées, ou encore parce que les personnels ne parviennent pas à maîtriser l'ensemble des paramètres et contraintes, édictées par de multiples « autorités » spécialisées et parcellisées.

C'est ainsi, par exemple, que pour l'organisation du séjour à Rennes, l'information obtenue auprès des services de la MSH, selon laquelle je pouvais effectuer l'achat des billets de train et obtenir le remboursement ultérieurement, était démentie quelques semaines plus tard. L'obligation d'acquiescer les billets, via l'agence de voyage habilitée par l'Université de Paris 13 (à laquelle est rattachée la MSH), était entrée en vigueur entre-temps. J'avais déjà distribué les billets aux membres du groupe et reçu de leur part le remboursement du montant correspondant.

Par chance, la date d'achat étant antérieure à celle de la mise en application de cette mesure, cet incident n'aura pas eu d'autres conséquences que l'angoisse ressentie, durant les heures nécessaires à l'infirmité et confirmation des données initiales. J'ajoute brièvement que le remboursement des frais engagés par les participants a nécessité l'établissement, par chacun, de trois documents successifs, dont deux avec signature originale adressés par voie postale. Pour m'assurer que tout était en ordre, j'ai dû superviser l'ensemble des allers et retours, ce qui m'a permis de déceler une erreur, et d'occasionner un échange et un délai supplémentaires.

Dans la situation présente, je crains qu'obtenir le billet de train de Pierre-Alain ne soit « mission impossible ». J'ai franchi la première étape, consistant à transmettre aux services de Paris 8 le devis établi par l'agence de voyage. Je dispose à présent de quelques jours, correspondant à la durée de validité du devis, pour obtenir une signature du responsable du Laboratoire (Rémi Hess), permettant l'établissement du bon de commande et l'envoi du billet électronique au destinataire. Seulement, comme je l'ai mentionné plus haut, les enseignants sont accaparés par de multiples tâches, ils ne disposent pas de bureaux, ni de secrétariat, et ne sont pas toujours joignables. Par ailleurs, je ne parviens pas à joindre les services financiers. J'apprends qu'ils sont occupés par de nombreuses

réunions en cette période, et surtout, que l'ouverture des engagements de dépenses pour l'année 2013 n'aurait pas encore eu lieu.

J'insiste, une fois encore, sur l'intérêt que j'accorde à ces détails qui paraissent anecdotiques et dignes des péripéties que l'on prend plaisir à évoquer par la suite. À mes yeux, ces anecdotes révèlent cruellement, l'énorme écart qui existe entre le monde idéologique de la « performance » et de « l'excellence », et le monde de la réalité pratique. Autant peut-on s'attendre à devoir « soulever des montagnes » quand il s'agit de réaliser des projets d'envergure ou particulièrement originaux, autant est-il inconcevable d'engager une telle énergie (de la part de toutes les personnes impliquées dans la chaîne des procédures) pour réaliser les activités courantes qui relèvent de la mission des institutions [66].

La démarche patiente que j'ai décrite précédemment, appuyée sur le souci permanent de relier nos actions à la signification que nous entendons leur donner, se trouverait soudain mise en cause par un obstacle aussi dérisoire que la commande d'un billet de train ? Cette idée m'est insupportable, et j'emploie toute mon énergie à résoudre ces difficultés.

Le moyen le plus efficace est de se rendre sur place, d'autant que le site de Paris 8 est à quinze minutes de marche de mon domicile. Finalement, je rencontre les personnes du service financier, qui lèvent mon inquiétude sur le point essentiel de l'engagement des dépenses : les informations dont je disposais ne concernent pas le dossier qui m'occupe. Puis je suis orientée vers la personne qui traitera le dossier dès qu'il sera complet. Je me sens nettement rassurée. La plus grande difficulté, dans ces grandes organisations, est de parvenir à se trouver en présence des « bons » interlocuteurs. Grâce à des expériences antérieures, je dispose de quelques moyens « d'orientation ».

J'apprends par ailleurs que Rémi Hess devrait être à Paris 8 le lendemain. Je m'y rends à nouveau et décide de l'attendre durant le temps nécessaire. Les doctorants que je croise m'informent que Rémi doit les rejoindre, mais qu'à l'instant, il est retenu par une réunion. Finalement, l'attente n'est pas longue. Je l'intercepte à son arrivée, et après avoir signé les précieux documents, Rémi est heureux de me montrer un exemplaire du livre de Pascal, fraîchement imprimé [67], et j'en profite pour l'inviter à notre soirée du 26 janvier. Je m'empresse de déposer le dossier entre les mains de la personne chargée de clore ce pénible épisode, ce qu'elle fera (je lui en suis reconnaissante) dans les meilleurs délais.

Dix jours avant le jour « J », je peux annoncer fièrement à Pierre-Alain et Pascal que « j'ai l'impression d'avoir gagné une bataille » et, pour ce dernier, que j'ai eu le plaisir de découvrir un exemplaire de son livre.

3.3.2- Le lieu de la rencontre

Le théâtre est en travaux et ne pourra pas nous recevoir. Les locaux du *60 Adada*, géré par un collectif d'artistes auquel participe Henri Bokilo, (et qui avait accueilli la réception organisée dans le cadre des journées d'étude *Recherche et intervention sociale*, en 2011 - cf. p. 6), n'est pas disponible non plus. La salle des *Arbalétriers*, local associatif situé dans mon immeuble, est un peu trop exigu et son

[66] J'ai rencontré des difficultés similaires au cours de la mise en œuvre de l'opération *Dédaldilo*. Les 1500 euros alloués par l'Etat m'auront, au final, coûté plus d'heures de travail qu'ils ne peuvent en rétribuer. Après deux envois du bilan d'activité, celui-ci n'avait toujours pas été pris en compte, si bien qu'un ordre de remboursement m'a été adressé, m'obligeant à de nouvelles démarches pour clore définitivement le dossier. Près de dix-huit mois après la manifestation, il m'a été expressément demandé de répondre à une enquête, conformément à mon engagement par convention. Comme je l'écrivais à Pascal : « L'enquête très originale et très "innovante" porte sur l'accès à la culture des milieux défavorisés ou quartiers populaires (je ne me souviens plus de la formulation exacte). Je vais pouvoir m'y soustraire, selon l'argument que notre opération ne porte pas sur le thème de l'enquête, ce qui est la stricte vérité (encore heureux). [...] Le mot "déambulation artistique", dans notre titre, a dû suffire à nous inclure dans la moulinette de leurs ordinateurs ». [MB-01/10/12]

[67] *Quand la sociologie entre dans l'action*, Nicolas-Le Strat, (2013). L'ouvrage est édité par *Les presses universitaires de Saintes Gemmes*, maison d'édition animée par Rémi Hess.

insonorisation n'est pas suffisante pour que l'on puisse l'occuper en soirée. Je mesure une fois encore le manque criant de locaux disponibles dans le centre de la ville, hormis les salles de réunion qui ne conviennent pas à nos besoins pour cette occasion.

Je fais appel à une amie du quartier, dont l'association de locataires dispose d'un lieu, la salle du *Moulin Choisel*, qu'elle accepte de mettre à notre disposition. Le cadre associatif offre, fort heureusement, une souplesse de fonctionnement qui me permet de régler rapidement cet aspect de l'organisation. La seule contrainte pour les utilisateurs est d'assurer la remise en état et le nettoyage des lieux. Les tâches ménagères figurant en bonne place parmi les prérogatives des présidents d'associations de quartier, je ne vois pas d'inconvénient au fait de m'en acquitter dans le cadre de cette séance des *Fabriques*. (Je m'en chargerai donc, le lendemain matin, avec l'aide de Yasmina).

Ce lieu nous convient d'autant qu'il n'est pas étranger à l'histoire commune de l'équipe des *Fabriques*. Les associations membres du collectif que nous avons créé en 2003 – dont les associations *Histoires de Sons* et *Le Théâtre d'Or*, auxquelles participent Isabelle, Françoise et Marie – animaient leurs ateliers hebdomadaires dans la salle des *Arbalétriers*. Une partie des activités se déroule à présent dans la salle du *Moulin Choisel*, que les associations ont rénovée et aménagée.

3.3.3- Les invitations

J'invite l'équipe des chercheurs du Laboratoire *Experice*, par le biais du message suivant :

Comme j'en ai déjà fait part à certains d'entre vous, je souhaite vous inviter à la soirée « conviviale » que nous organisons dans le cadre des « Fabriques de sociologie » (projet soutenu par la MSH Paris-Nord).

L'après-midi se tient une séance de travail de l'équipe dyonisienne, composée d'acteur du quartier centre de St-Denis, accompagnée par les chercheurs de Montpellier: Pascal Nicolas-Le Strat (mon co-équipier dans l'animation de ce projet) et Pierre-Alain Guyot. Pierre Quettier, ethnométhodologue (membre du Laboratoire Paragraphe et par ailleurs mon co-directeur de thèse) sera avec nous.

Malgré la conviction de certains chercheurs et leurs efforts pour aller « sur le terrain », le contexte actuel (et le volume des dossiers à fournir) ne facilite pas la mise en pratique [68]. Je mesure, depuis que j'ai mis les pieds à Paris 8, à quel point la fac est « loin » du centre-ville. Voilà donc une occasion que je propose pour nous retrouver au coeur du quartier Basilique de St-Denis, là où de multiples questions se posent aux acteurs et où les modes d'action sont à réinventer.

Le but de la soirée est que les partenaires des Fabriques, dont *Experice*, se rencontrent « en vrai », (les membres de l'équipe du quartier y seront sensible également). L'idée est aussi que de ces rencontres, puisse naître des perspectives pour la poursuite de nos projets alliant action et recherche. [MB-18/01/13]

Je rédige une série d'invitations personnalisées, en présentant la soirée ainsi : « Le but de cette soirée “détendue” est de susciter des rencontres entre les personnes et réseaux avec lesquels je suis en contact (chercheurs, acteurs de terrain, artistes), pour que les projets des uns et des autres puissent, demain ou plus tard, se croiser et se conforter mutuellement. »

[68] Je fais allusion au dossier constitué pour l'AERES (Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur), par lequel les Laboratoires de recherche rendent compte de leurs activités et présentent les orientations de leur projet de recherche. L'évaluation et la notation attribuée par l'Agence déterminent la hauteur des crédits attribués aux Laboratoires.

3.3.4- Derniers préparatifs

Le 22 janvier, à « J moins 4 », et comme on le verra plus loin, je n'ai pas encore de certitude quant à la composition de l'équipe du quartier. J'adresse un message pour faire le point des présences et solliciter les réponses que je n'ai pas encore obtenues. J'annonce également la présence de Pierre Quettier, qui co-dirige ma thèse avec Patrice Ville [69] et qui a tenu à participer à notre atelier. Je suis très heureuse qu'il puisse y prendre part et je souhaite montrer à l'équipe l'intérêt pour notre initiative, dont témoigne sa présence.

Je fais le point des invitations avec Pascal, et nous échangeons brièvement sur la teneur de notre prise de parole pour présenter la démarche des *Fabriques* à nos invités. Je présenterai la dynamique de Saint-Denis et lui, la dynamique d'ensemble du projet. Nous convenons également d'ouvrir la soirée par l'intervention des artistes. Ceux-ci avaient prévu de présenter quelques textes, illustrant l'idée de « décadage - décalage », et d'intervenir de façon improvisée, à différents moments de la soirée. Mais je crains que l'auditoire, engagé dans diverses rencontres et conversations, ne soit pas très disponible. Marie partageant mes réserves, nous avons retenu l'idée de présenter les textes en ouverture de la soirée, de manière à installer ce « décadage » avant la présentation plus officielle.

L'organisation est à présent « en place ». Avant de me centrer sur le détail du contenu de l'atelier et la préparation de mon intervention, il me reste à prévoir et réaliser les achats pour le buffet. Compte-tenu de notre budget, il n'est pas question de passer commande auprès d'un traiteur. Nous ferons donc « nous-mêmes », comme dans le cadre de nos activités associatives. En janvier 2012, l'ensemble de l'équipe s'était mobilisé pour l'organisation matérielle de la journée et, comme je l'ai souligné plus haut, cela avait permis à chacun de s'investir dans le projet et d'y prendre place. Je souhaiterais renouveler l'expérience à cette occasion, mais les conditions ne me semblent pas réunies. L'organisation pratique de la soirée ne justifie pas un tel investissement de la part de l'équipe, et Geneviève et Conchita, très présentes en 2012, viennent de consacrer plusieurs semaines à l'organisation de la manifestation de leur association. Je fais donc appel à Yasmina et à sa précieuse efficacité pratique.

Il se confirmera cependant, à l'ouverture de l'atelier, que ce temps de préparation collective a fait défaut. Je suis interpellée à mon arrivée, au sujet d'un détail d'organisation, et les échanges qui ont lieu durant l'installation, sur le ton de la plaisanterie, laissent percevoir une légère tension que Pierre-Alain me fait remarquer. J'ai réalisé plus tard que les membres de l'équipe, véritablement co-organisateurs de la journée de janvier, se trouvaient à présent en position « d'invités ». Il est probable que le « flottement » qui s'est fait sentir traduise l'ambiguïté de la situation. Un temps d'ajustement étant certainement nécessaire pour que celle-ci s'installe, et que les relations au sein du groupe se redéfinissent.

Ces remarques renvoient à la question essentielle de la place de chacun au sein des *Fabriques*. Je ne me sens pas en droit d'attendre, de la part des membres du groupe, un investissement équivalent au mien. Il me revient de porter le projet que j'ai initié et, si les enjeux qu'il comporte sont communs à tous, pour ce qui concerne les actions à l'échelle du quartier, les enjeux relatifs à l'Université ne le sont pas. Il me semblerait malvenu d'ignorer cette dimension et de solliciter la contribution du groupe de manière inconsidérée. Cependant, ces précautions ont peut-être pour conséquence de limiter la possibilité pour chacun de s'approprier le projet. La question reste ouverte.

3.4- La préparation de l'atelier de sociologie

Les 23 et 24 janvier, je travaille au contenu de mes interventions. Je dois préparer une introduction de l'atelier, ainsi que l'intervention prévue, portant sur ma position au sein de l'équipe des *Fabriques dionysiennes*.

[69] Cf. l'équipe des chercheurs des *Fabriques* (p. 13).

Pour la partie introductive, je prévois d'aborder trois points :

- Les étapes de la réflexion menée avec Pascal d'une part, et avec les membres de notre équipe d'autre part, aboutissant à la forme et au contenu de la journée ;
- L'enjeu de la discussion sur ma position au sein du projet : [...] ce débat concerne la construction des *Fabriques dionysiennes*, et la manière dont chacun se situe face à la démarche de recherche proposée.
- Un rapide « retour » sur les Journées d'étude (cf. p. 6), première initiative visant à « croiser » mes différentes activités et modes d'engagement (universitaires et associatifs), et donc origine historique des *Fabriques*.

Pour l'intervention principale, je retiens deux axes :

- Les convictions personnelles qui sous-tendent mes objectifs d'action et de recherche.
- Ma position au sein du projet *Dédaldilo* : chercheuse, ou seulement actrice du quartier, comme je l'ai affirmé au cours du débat entamé à Rennes.

Au cours de cette préparation et selon mon habitude, j'essaie de me représenter le groupe, les attentes des participants, leurs réactions éventuelles, ainsi que le déroulement de la séance, en essayant d'imaginer l'alternance des temps d'exposé et des temps de débat. Dans les circonstances présentes, il me faut également envisager l'éventualité de modifier le programme initial. Geneviève et Conchita, dont l'intervention est prévue durant la première moitié de l'atelier, n'ont pas confirmé leur présence. Je décide donc de retenir un troisième axe, permettant si besoin de compléter le programme de l'atelier.

Il s'agit de proposer des pistes de réflexion sur la position de l'acteur vis-à-vis de son « terrain d'intervention », à partir de la problématique que j'avais formulée à l'occasion des journées d'études d'avril 2011 (cf. p. 6). Je prépare un court document, présentant un extrait de mon exposé d'introduction de ces journées [70]. L'hypothèse qui sous-tend cette réflexion est que les questions propres à la situation spécifique des chercheurs, acteurs professionnels ou militants peuvent s'enrichir mutuellement .

Je dispose ainsi d'un programme à « géométrie variable » qui pourra s'adapter au déroulement effectif de l'atelier et aux souhaits du groupe.

Cependant, malgré les perspectives que je viens d'élaborer, la situation est passablement inconfortable. Je reste partagée entre l'envie de contacter Geneviève pour lever cette incertitude, et la crainte de me montrer trop insistante. Il me semble en effet nécessaire de veiller à ce que la dimension affective des relations au sein du groupe ne limite pas le libre choix de chacun, de participer ou non aux activités proposées, et de fournir ou non des explications sur ce choix.

Je décide finalement de lui téléphoner. Geneviève constate que les habitants membres du groupe seront peu nombreux et s'interroge à ce sujet. Selon ce que j'ai compris, elle a le sentiment que, les habitants n'étant plus engagés dans une action commune depuis la dernière édition de *Dédaldilo*, nous n'aurons pas de nouvelle matière à débat. À l'issue de notre discussion, Geneviève me confirme sa présence. Je reformule mes propos à l'occasion du message que je lui adresse le lendemain :

J'ai proposé quelque chose à partir de ce projet des Fabriques MSH. Reste à savoir si cette proposition peut rejoindre les préoccupations des uns et des autres, ou non.

Au niveau des habitants, on peut déjà faire le constat que la majorité n'en ressent pas le besoin. Ils suivront peut-être de loin en loin, mais n'ont apparemment pas de raison de s'engager plus que ça. Je ne leur en veux pas le moins du monde. Je ne leur demande pas de s'impliquer dans les Fabriques pour me faire plaisir. [...]

Pour votre équipe « Au Bord du Tram », la question reste ouverte : quelles sont vos préoccupations ? En quoi les Fabriques peuvent-elles s'en saisir, en tant que « matière » à travailler, et en quoi ce travail commun peut-il faire avancer 1) votre propre réflexion et action de terrain, 2) celles des autres ?

[70] Cf. M. Bodineau - *Les schémas des triangles* : Annexe 4 – p. 75.

Ce que je propose pour demain, c'est de voir ce que ça donne, en le faisant « en vrai » : vous parlez de votre actualité et des questions que vous posez sur votre terrain, et cela forme le sujet du temps 1 de l'atelier. [MB-25/01/13]

Geneviève m'informe également qu'elle essaiera de convaincre Brigitte de participer à l'atelier. Celle-ci est très active au sein de l'association et s'était beaucoup investie dans les activités de *Dédaldilo*. Comme Yasmina, Brigitte est à son aise dans l'action de terrain. Elles apportent une contribution précieuse sur le plan de l'organisation et de l'animation des activités avec les enfants. Leur présence au sein du groupe prend un sens particulier, parce qu'elles ne figurent pas parmi les « militants de service » du quartier (dont je fais partie), qui animent les associations, prennent la parole dans les assemblées, et jouissent d'une certaine reconnaissance publique. Elles font partie des acteurs qui oeuvrent dans l'ombre, et dont le rôle est sous-estimé.

Durant les deux éditions de *Dédaldilo*, nous nous sommes rendus compte de leur capacité à entrer en contact avec les habitants du quartier. Ce sont elles qui ont recruté la plupart des participants des différentes activités. Le fait de rester « dans l'ombre », de ne pas bénéficier d'un « statut » particulier, est peut-être justement ce qui permet aux habitants de les considérer comme étant « des leurs ». Alors que pour les militants plus en vue, la distance reste difficile à franchir. À cette différence de position s'ajoute évidemment la situation dans la hiérarchie sociale. Les membres de notre groupe, qui ont fondé et portent les associations, sont le plus souvent issus des « classes moyennes », très représentées dans la population du quartier au moment de sa construction dans les années 85, et aujourd'hui minoritaires. Éviter cette uniformité, au sein des associations, n'est pas chose facile. Cela nécessite de rompre avec les habitudes de fonctionnement, les modes de pensée et de relation.

Cette question des modes de fonctionnement est également présente au sein de notre groupe des *Fabriques*, et je m'y trouve confrontée, de façon tout à fait intéressante, à l'occasion de la préparation de l'atelier à laquelle je suis en train de travailler. Brigitte nous rappelle régulièrement qu'elle n'aime ni les « grands mots », ni les « bla bla ». En relisant le contenu de mes interventions, et en imaginant développer ces propos en sa présence, je crains fort qu'elle n'intervienne sans tarder en me demandant de bien vouloir « abrégé ». Je lui ai raconté cet épisode, quelques jours après la tenue de l'atelier, ce qui me permet de le rapporter librement ici.

Je me sens d'abord embarrassée par cette perspective, parce qu'il me semble tout de même important de restituer au groupe les éléments de réflexion qui donnent sens à notre démarche. Puis, comme je l'indique dans les pages de mon journal de recherche : « En répondant (toute à l'heure) au mail de Geneviève [cf. ci-dessus au 25/01], j'ai trouvé un biais qui consisterait à moins “parler des choses” et à plus “les faire”. Je décide donc de mettre au propre ce que j'ai cogité et de revoir le tout sous ce nouvel angle d'approche ». [25/01/13]

Il m'apparaît que l'exposé prévu n'est peut-être pas aussi pertinent que j'ai bien voulu le croire, en regard des objectifs de l'atelier. Dans mes notes préparatoires, j'ai résumé l'objet de mes recherches en ces termes : « Comment met-on les acteurs en posture de recherche ? Comment cette posture modifie-t-elle les modes d'action ? ». Il est donc plus judicieux de porter l'attention sur la situation de recherche, constituée par la tenue de l'atelier lui-même, que de discourir sur le sens de la démarche et sur ses attendus.

Cet épisode m'a permis de réaliser que, si je n'ai pas particulièrement insisté pour que Brigitte participe à cette séance, au prétexte qu'elle n'est pas intéressée par ces formes d'échanges, c'est essentiellement parce que sa présence remet en question ma manière d'intervenir. Je pourrais avancer, à ma décharge, que la mise en place de nos *Fabriques* locales est un exercice suffisamment délicat pour que je sois tentée d'éviter les écueils. Mais on voit bien ici que la confrontation avec la complexité des situations renvoie au cœur du sujet, et que le fait de chercher à contourner les obstacles, pour garantir l'intégrité de la démarche, peut conduire au contraire à s'en éloigner. Je décide donc de renoncer au préambule prévu, et de présenter l'atelier très brièvement, par un rappel des étapes de son élaboration et la présentation de l'ordre du jour.

4- La journée du 26 janvier 2013

4.1- L'atelier de sociologie

Je ne tenterai pas ici de restituer la teneur des discussions. Je reprends à mon compte l'argument de Pascal, selon lequel le compte-rendu réduit la portée des propos échangés et fixe, au travers d'un objet « clos », un évènement qui se trouve extrait de la continuité dans laquelle il s'inscrit. Cette position, que je jugeais défendable mais quelque peu radicale, me semble se justifier pleinement dans le cas présent.

Je mesure l'incapacité dans laquelle je me trouve de restituer le récit de Geneviève et Brigitte, à propos de leur expérience associative et personnelle au sein du quartier. Comme je l'écrirai quelques jours après : « Je vous ai écoutées attentivement, je me suis "plongée" dans vos propos, tellement que j'ai beaucoup de mal à me remémorer les contenus. Je les ai comme "digérés" ». [MB-13/03/13]. Et, comment prétendre restituer le sens que ces propos prennent pour elles, en regard de ces longues années d'investissement. Ces années représentent, pour Geneviève en particulier, toute une vie d'implication associative et politique dans la ville de Saint-Denis.

Je me contenterai donc d'apporter quelques informations sur le contexte des discussions et de revenir, selon un angle de vue personnel, sur quelques points qui m'inspirent aujourd'hui des commentaires. Je donnerai également un aperçu des appréciations que les participants ont porté sur ce précieux temps d'échange, qui pour moi, a répondu pleinement aux objectifs des *Fabriques dyonisiennes*.

L'atelier a réuni, au titre des « habitants » : Brigitte, Claudine, Geneviève, Philippe et Yasmina ; et au titre des « artistes » : Henri Bokilo et Marie Lopes, ainsi que Bruno Jouhet, membre de l'équipe du *Théâtre d'Or*, invité par Marie, et qui présentera quelques-uns de ces poèmes au cours de la soirée [71]. Pierre Quettier se joint à Pascal et Pierre-Alain, au titre des « chercheurs invités ».

Geneviève ouvre la séance en faisant le récit de la situation de son groupe d'immeubles, et des activités de l'association *Au bord du tram* qu'elle a contribué à créer, et dont elle a assumé la présidence jusqu'à l'an dernier, Conchita lui ayant succédé à cette fonction. Le projet de réhabilitation qui doit aboutir prochainement, pose de nombreuses questions à l'association, au sujet de la place laissée aux habitants dans les prises de décision, et au sujet de la relation avec le bailleur et la municipalité.

Geneviève vient de vivre une période difficile. Elle s'est investie pendant de nombreuses semaines avec Conchita, dans la préparation d'une fête qui s'est tenue récemment, à l'occasion du lancement de la rénovation. Les services de la Ville et du bailleur ont contribué à sa réalisation, mais la gestion des agendas et les délais nécessaires aux prises de décision n'ont pas facilité l'organisation matérielle. Et, tout en déployant leur énergie pour surmonter les difficultés qui se présentaient, elles craignaient de ne pas parvenir à mobiliser les locataires, qui ne semblaient pas particulièrement intéressés par cette fête. La journée s'est finalement déroulée de façon satisfaisante. Geneviève souligne qu'elle s'est sentie heureuse durant ces moments partagés avec les habitants.

Le dialogue s'engage avec Brigitte, puis avec le groupe. Brigitte a participé à la journée de fête mais ne s'est pas investie dans sa préparation. Elle n'est pas convaincue par la teneur du projet de réhabilitation et s'interroge sur le sens de cette manifestation dans un tel contexte. La discussion se poursuivra durant les trois heures réservées à l'atelier. Il ne nous pas semblé opportun de l'interrompre. Nous avons donc renoncé au second temps de l'atelier, au cours duquel je devais intervenir. (J'y reviendrai plus loin – cf. dernier chapitre).

[71] Comme indiqué plus haut, je désigne les habitants par leur seul prénom, à la demande de certains d'entre eux.

4.1.1- Le rôle des acteurs associatifs

Parmi les points qui m'ont interpellée et qui alimentent ma réflexion, j'ai retenu la question du rôle des acteurs associatifs et celle de la position parfois ambiguë dans laquelle ils se trouvent placés. Quel est l'objectif prioritaire : essayer de prendre en compte les différents points de vue des habitants, maintenir la cohésion de l'association, conserver des relations constructives avec les partenaires ? Comment le militant associatif négocie-t-il son rôle et sa position ? Comment se situer entre la contestation (« gueuler ») et la collaboration (« cirer les pompes ») ?

Est-ce que dans ces positions, tantôt de porte-parole, tantôt d'organisateur et d'interlocuteur privilégié des « décideurs », les militants ne s'éloignent pas, finalement, du vécu des habitants ? Est-ce qu'ils ne se retrouvent pas placés « du côté des institutionnels » ? Ne sont-ils pas piégés par des relations de collaboration dont ils ne parviennent pas à maîtriser tous les tenants et dont les « règles du jeu » leur échappent ?

Geneviève déplore que les habitants n'aient pas pu s'approprier le projet de réhabilitation et note, par exemple, que les rencontres se sont tenues à l'extérieur des immeubles, et non sur place. Cela semble en effet une manière, volontaire ou non, de déplacer la situation à l'extérieur des lieux où elle se joue. Pour certains sujets, comme celui des commerces installés aux pieds des immeubles, il a été signifié à l'association que cela n'était pas « l'affaire des habitants ». La logique « participative » semble donc s'appliquer à certains domaines et pas à d'autres, et selon des critères qui, eux, n'ont pas lieu d'être « concertés ».

Pour ce qui concerne les associations culturelles, Marie s'interroge également sur la fonction qu'elles remplissent, qui parfois s'apparente à une forme de « délégation de service public », sans les moyens budgétaires correspondants.

4.1.2- Décalage

L'idée d'un « décalage » existant aussi bien dans la relation avec les habitants que dans les rapports avec les différents interlocuteurs, dont les élus, est très présente dans la discussion.

Pierre perçoit que ce « décalage » semble douloureux, et que les choses se passent bien dès qu'il se « comble ». C'est en particulier dans les moments où les tâches sont partagées, que celui-ci disparaît. Geneviève a indiqué que l'atelier de confection de banderoles, suivi d'un goûter, avait été pour elle le « meilleur moment » des préparatifs de la fête. Elle a retrouvé le plaisir éprouvé durant les ateliers de fabrication des costumes, que l'équipe de l'association avait installés dans la cour de l'immeuble durant la préparation de la seconde édition de *Dédaldilo*. Peut-être en effet que durant ces moments où l'on construit ensemble, dans les espaces collectifs, la complexité des positions et les distances s'effacent.

Les premières expériences réalisées au cours de *Dédaldilo* semblent le confirmer. Les ateliers de construction des chars sonores, proposés par les musiciens Charlie et Christophe, ont bien fonctionné. Ils se déroulaient en plein air, permettant aux enfants de circuler librement. Pour les ateliers « texte et voix », animés par les comédiennes Marie et Isabelle, nous avons réuni un groupe d'enfants dans une salle du quartier. Les séances ont été plutôt agitées et les enfants ne se sont pas investis dans les activités. Pour la seconde année, Marie et Isabelle ont cherché à orienter leur atelier vers une activité de construction. Elles ont proposé la fabrication de pancartes portant des « slogans » poétiques, qui a rencontré un grand succès.

Pour ce qui concerne le « décalage » ressenti dans la relation avec les élus, Pierre-Alain remarque qu'il semble difficile de signifier clairement l'existence de désaccords.

J'indique que, de mon point de vue, celui-ci est lié à l'histoire politique de la ville. Jusqu'à une période récente, de nombreux militants associatifs étaient aussi des militants politiques, engagés aux côtés des élus. Et pour ceux qui, comme moi, n'étaient pas membre d'une organisation politique, beaucoup se sentaient dans une proximité suffisante, pour avoir le sentiment de participer à une action portée collectivement à l'échelle de la ville.

Comme d'autres habitants « actifs », je suis venue m'installer dans ce quartier nouvellement reconstruit pour contribuer à une entreprise collective. Le « décalage » aujourd'hui ressenti laisse les militants associatifs dans un certain désarroi. Soit ils affirment un désaccord, en s'engageant dans une « opposition » de nature politique, soit ils s'en abstiennent et tentent de maintenir le dialogue dans les cadres qui leur sont proposés, tout en vivant difficilement ce « grand écart » inconfortable. Ou encore, ils renoncent progressivement à cette relation.

Ces questions renvoient à celles que j'ai développées précédemment, au sujet de la « vision du monde » adoptée par les intervenants institutionnels, qui s'impose comme référence dominante (cf. p 33, 34). Est-il possible de déplacer le dialogue à l'intérieur de nos propres « cadres » ? À défaut de cette perspective, il est probable que le « décalage » continue de s'accroître.

4.1.3- Des retours positifs

Dès la fin de la séance, les commentaires ont été enthousiastes. Chacun a apprécié ces quelques heures, durant lesquelles la parole a pu s'élaborer lentement, et bénéficier d'une véritable écoute. J'ai pu entendre, au cours de cette séance, des propos que je n'avais jamais entendus de la part de personnes avec qui j'échange pourtant depuis longtemps. J'ai fait part à Brigitte, en particulier, du plaisir que j'ai eu à l'écouter. Avec le langage direct qui est le sien (j'ai mentionné plus haut le peu d'intérêt qu'elle accorde « aux grands mots » et autre « blabla »), elle a livré son analyse d'une manière qui n'avait rien à envier à des formes d'expression plus convenues. La formule : « ça n'est pas une fête, c'est une défaite » qu'elle a prononcée au détour d'une phrase, et qui restera dans les souvenirs, dit bien « ce qu'elle veut dire » avec une force toute particulière.

Cela confirme pour moi la nécessité d'ouvrir des espaces comme celui-là, capables de s'affranchir de la domination de certaines formes de langage, et de laisser place à des paroles qui sont ailleurs inaudibles, ou qui renoncent même à s'exprimer. Nous avons absolument besoin de ces paroles pour poursuivre nos tentatives de « combler le décalage ».

La présence de nos « invités » a largement contribué à la qualité de cet atelier, en permettant de situer les échanges dans un véritable contexte de réflexion et de prise de distance « sociologique ». Pierre-Alain soulignait que cet apport tenait davantage à leur position d'extériorité par rapport au groupe, qu'à une compétence particulière dont les chercheurs pourraient se prévaloir. Il évoquait, durant la matinée, le rôle fréquemment assigné aux chercheurs au sein des assemblées, ceux-ci étant invités à faire part de leurs analyses, réputées pertinentes quelque soit le sujet concerné.

Je partage la position de Pierre-Alain, mais dans cette situation particulière, l'intérêt qu'il a manifesté, ainsi que Pascal et Pierre, en se joignant à nous était un encouragement auquel chacun a été très sensible. Ce qu'ils ont apporté, de façon certaine, c'est leur belle qualité d'écoute et la véritable attention qu'ils portent aux personnes. Je suis heureuse de travailler avec eux à la promotion d'une sociologie « sensible et chaleureuse ».

D'après les « retours », le plaisir de cette expérience a été largement partagé comme Pascal et Pierre-Alain me l'ont fait savoir (et oralement pour Pierre) :

Je viens juste te dire le plaisir et l'intérêt pris à travailler avec toi et auprès des personnes que tu fédères. Pour moi un grand moment que tu permets, d'échanges et de réflexions. [...] Merci de l'accueil sur place. J'espère à bientôt. [P-A.G-27/01/13]

L'intérêt et le plaisir ont été largement partagés, pour moi, et pour toute l'équipe, visiblement. L'idée de Pascal, que vous veniez contribuer à la construction de nos Fabriques locales était judicieuse. Nous avons fait l'expérience d'un atelier de sociologie, tel que je le souhaitais. [MB-27/01/13]

Oui, ce fut une belle et bonne journée de travail et de convivialité. Ces Fabriques sont une trouvaille ! [PNLS-28/01/13]

En tout cas, je suis ravie, les retours sont bons. Je suis « gonflée à bloc ». Il y a de multiples pistes à suivre à partir de ce qui s'est amorcé. Je n'en ai pas encore pris la mesure. Il y a bien quelque chose à faire là, au « pied de nos immeubles », et c'est là qu'il nous faut poser nos recherches. Un point notable, vos efforts pour me convaincre d'écrire ont été efficaces. Je vais m'employer au plus vite à rendre compte de cette journée et à ouvrir notre espace sur le site [...]. [MB-29/01/13]

4.2- La soirée

Elle s'est déroulée en présence d'une trentaine de participants. Le choix de faire intervenir les lectures des artistes en ouverture de la soirée s'est révélé judicieux. Celles-ci ont installé une ambiance particulière, entre humour et poésie, créant un cadre très agréable pour ce moment d'échanges conviviaux. Marie Lopes a interprété : *heideggeriana n°1*, d'Alberto Pimenta ; Cécile Duval : *Nous allons droit au mur*, de Charles Pennequin ; Bruno Jouhet : *Y'a pas de souci*, poème de sa composition ; Philippe Gouttes : quelques extraits de *Sens dessus dessous*, d'Eduardo Galeano [72]. Les membres de l'équipe du Laboratoire *Experice* ont répondu à notre invitation, et nous avons été heureux de les accueillir. Au moment de la préparation de la soirée (cf. p. 44), l'idée de cette rencontre entre les chercheurs de l'Université Paris 8 et les équipes des *Fabriques* de Montpellier et Saint-Denis, m'avait été inspirée par le projet de publication du livre de Pascal [73] aux *Presses Universitaires de Sainte Gemme*, maison d'édition animée par Rémi Hess, responsable de l'équipe *Experice*. Rémi et Camille Rabineau, étudiante en sciences de l'éducation qui participe activement au travail d'édition, ont apporté les premiers exemplaires du livre, que Pascal transportera dans ses bagages durant son voyage de retour à Montpellier. Cette « livraison » inattendue a contribué agréablement au déroulement de cette belle journée du 26 janvier 2013.

5- Questions ouvertes

À l'issue de cette journée, et comme je l'avais annoncé, j'ai entrepris un travail d'écriture d'abord consacré à la question qui m'avait été posée durant la rencontre de Rennes, et que je devais aborder au cours de l'atelier du 26 janvier : celle de ma position, d'actrice ou de chercheuse, durant l'élaboration et la réalisation du projet de quartier. J'ai posé quelques pistes de réflexion, que j'ai laissées en suspend pour m'orienter vers la rédaction des *Chroniques des Fabriques* qui compose le présent texte.

Je reprends ces pistes ici, telles que je les avais esquissées. Les chapitres que je viens de rédiger contiennent certainement les ingrédients susceptibles d'alimenter cette réflexion et de la développer, mais ceux-ci ne peuvent se révéler dans l'immédiat. Ils apparaîtront quand le texte sera achevé, et après un laps de temps suffisant pour que le regard se distancie.

En réponse à mon étonnement face à ce « curieux fonctionnement humain », Pascal me répondait, à propos d'une situation identique : « Effectivement les liens s'établissent rarement de façon directe et immédiate ; ils ont besoin d'être construits, y compris avec l'appui de l'« évidence » d'un tiers ». [PNLS-13/10/12]

J'aurai très rapidement l'occasion de mettre ces réflexions en débat, car le prochain séminaire des *Fabriques de sociologie*, fixé au 8 juin, aura lieu dans quelques semaines.

[72] Galeano, (2004).

Jouhet, (non daté) : <http://www.les-seminaires.eu/les-fabriques-de-sociologie-93/>

Pennequin, (2008) : <http://pennequin.rstin.com/node/184>

Pimenta, (1983) : <http://coloquio.gulbenkian.pt/bib/sirius.exe/do?author&author=PIMENTA,ALBERTO>

et <http://www.les-seminaires.eu/les-fabriques-de-sociologie-93/> pour la traduction française (sous réserve de l'autorisation de Pierre Delgado, traducteur).

[73] *Quand la sociologie entre dans l'action*, Nicolas-Le Strat, (2013).

5.1- Action ou recherche - 2 ?

Étais-je, ou non, en « position de chercheuse » durant la réalisation du projet *Dédaldïlo* ? Après avoir répondu fermement par la négative, le 10 juillet à Rennes, j'ai nuancé plus tard en concluant que je me trouvais bien en « posture » de recherche. La nuance tient à la différence que j'ai introduite, après quelques étapes de réflexion sur le sujet, entre « situation de recherche » et « posture de recherche ».

Durant l'été, au cours d'une phase de rédaction de la thèse, je cherchais à développer la problématique que j'avais souhaité mettre au travail en élaborant les journées d'étude d'avril 2011 (cf. p. 6) : le rapport du chercheur à son terrain (ou de l'acteur) dans les situations d'intervention ; la nature de la relation qu'il entretient avec les personnes présentes ; la dimension commune de leur expérience en tant que « simples citoyens » ; la position du chercheur à l'égard de la situation concernée. J'avais figuré cette problématique par un schéma triangulaire représentant la *théorie*, le *terrain* et le *chercheur* (ses expériences personnelles et son implication) et l'articulation entre ces trois dimensions [74].

En reprenant ces travaux à l'automne, sous l'angle des axes structurant mon parcours de recherche, je me suis rendue compte que par le terme « recherche », je signifiais tantôt *théorie*, tantôt *activité universitaire* englobant les travaux théoriques et les enquêtes de terrain, ou encore *activité de recherche à trois dimensions*, telle que je la représentais par le schéma du triangle. La référence à ce schéma m'entraînait donc dans des confusions qui ne facilitaient pas la tentative de définition de ma position.

J'ai donc établi une distinction entre : *terrain*, *activité* et *théorie*, ce nouveau « triptyque » pouvant s'appliquer à différents domaines d'activité : universitaire, associatif, personnel [75]. (Le schéma du triangle évolue donc en une « pyramide », composée de trois triangles disposés en étages : le *terrain* à la base, *l'activité* au centre et la *théorie* au sommet ; les trois domaines d'activité occupant chacun une arête de la « pyramide »).

Cette élaboration m'a permis de distinguer les activités universitaires, correspondant à des situations de recherche « officielle », et les autres activités, associatives ou personnelles, au cours desquelles une recherche moins formelle peut s'exercer. (Au sein du premier schéma, j'attribuais les activités associatives à l'expérience personnelle du chercheur, au titre de son engagement social).

En employant l'expression « position de chercheuse », au cours des discussions entamées à Rennes, je faisais donc référence aux situations de recherche formelles qui s'exercent dans le cadre d'une commande officielle, ou dans le cadre des travaux personnels engagés par le chercheur. Celui-ci entre en contact avec un groupe ou des individus, au titre de sa fonction. La relation qu'il établit s'inscrit dans ce contexte.

Il est clair que le projet *Dédaldïlo* ne répondait pas à cette définition. Hormis quelques notes dans les pages de mon journal, quelques écrits élaborés à l'occasion des échanges avec l'équipe et classés dans mes archives, je n'ai mis en place aucun dispositif d'investigation ou d'analyse. J'ai été constamment engagée dans l'organisation et la gestion concrète des activités. La position que j'occupais, vis-à-vis des personnes impliquées, était celle de membre du « noyau actif » du quartier, ou de « militante associative », ou de « porteuse » du projet, ou tout simplement celle de voisine.

Comme je l'ai montré dans les chapitres consacrés à la rencontre de Rennes (cf. p. 31 et suiv.), il existe bien une relation entre mes travaux de recherche et l'élaboration de l'opération *Dédaldïlo*. La conception du projet, les options et modes d'action adoptés s'appuient très clairement sur les analyses élaborées dans le cadre de la recherche, et la dimension expérimentale est ouvertement annoncée dans le document de présentation du projet [76]. Cependant, cette élaboration représentait davantage pour

[74] Cf. M. Bodineau - *Les schémas des triangles* : Annexe 4 – p. 75.

[75] Ce « triptyque » est issu du schéma conceptuel auquel se réfèrent mes recherches théoriques, fondées sur la théorie des « niveaux d'abstraction » (Bateson, 1977 ; Watzlawick, 1975). Celui-ci représente une graduation distinguant trois niveaux : *espace physique* ; *action* ; *construction intellectuelle*.

[76] Cf. *Dédaldïlo projet 2011* : Annexe 1 - p. 65.

moi, une mise en pratique des travaux universitaires dans le but d'intervenir concrètement sur le terrain, qu'une activité de recherche en tant que telle. Et vis-à-vis des partenaires de l'opération, l'argumentation développée s'appuyait essentiellement sur l'historique d'une expérience associative collective. Il n'y avait pas lieu d'exposer les fondements conceptuels issus de mes recherches.

5.2- La posture de recherche

Pour définir la part de recherche effectivement « contenue » dans l'action, il me faut recourir à la notion de « posture de recherche », telle que je l'ai définie plus haut (cf. p. 32,33) : une double posture articulant implication et distance réflexive. Celle-ci peut être adoptée dans les situations de recherche formelles et dans toutes les autres situations courantes. Telle que je la conçois, elle est une forme de regard et d'écoute que l'on pose sur ce qui est en train de se dérouler, une attitude ouverte de questionnement qui permet de ne pas figer un point de vue, une analyse, de ne pas arrêter définitivement une conclusion.

J'étais bien dans cette « posture » durant la réalisation de *Dédaldilo*, mais si je n'en ai pas fait état, c'est parce qu'il ne s'agissait pas d'une attitude réfléchie, délibérée, adoptée dans ces circonstances spécifiques. J'ai appris, durant mon parcours de recherche, à exercer cette « forme de regard » à tout moment, y compris dans les instants les plus anodins de la vie quotidienne. Cette pratique constitue une forme d'investigation « buissonnière », selon le terme que j'ai adopté au moment de la rédaction du projet des *Fabriques de sociologie* [77].

Sociologie de l'intérieur

Dans un texte inachevé, intitulé *Sociologie de l'intérieur*, que m'a inspiré l'article de Pascal cité ci-dessous, j'ai tenté de décrire ces observations sensibles, ces interactions fugaces, qui entremêlent les activités et les identités du chercheur, de l'acteur de terrain, et de l'individu « ordinaire » dans son environnement quotidien :

J'observe ce qui se passe, lorsque qu'un soir d'hiver, je m'approche d'un groupe de jeunes hommes pour saluer quelques-uns d'entre eux : les regards et l'attitude de ceux qui ne me connaissent pas, le changement qui intervient quand la conversation s'engage et que la situation se précise. J'observe, en même temps que je les vis, certaines situations, que je prends plaisir à raconter par la suite, parce qu'elles m'ont amusée et touchée, et parce qu'elles sont si étrangères aux descriptions courantes des relations sociales qui existent au sein des quartiers des banlieues. Une conversation avec quelques « jeunes », devant la porte de mon appartement, à une heure avancée de la nuit, au sujet du chaton perdu que l'un d'entre eux a recueilli. Ou l'échange avec un grand adolescent qui me demande de ne plus lui dire bonjour, et s'énerve, parce qu'en m'expliquant qu'il ne souhaite pas me parler, il se rend compte qu'il est en train de le faire.

Je m'efforce d'être attentive à des perceptions d'un instant, qui transforment soudain la vision et la compréhension des choses. La manière dont cet adolescent, qui me fait face dans une attitude que je perçois comme délibérément butée et hostile, se trouve déstabilisé par mes paroles, celles d'une adulte à un enfant, et laisse soudain percevoir son désarroi et sa fragilité. Peut-il se permettre d'abandonner la « façade » qu'il s'est composée ? Trouvera-t-il, dans sa famille, à l'école, dans son voisinage, des adultes susceptibles de lui apporter le soutien dont il aurait besoin pour le faire ?

Je note des phrases, qui font écho aux propos recueillis au cours des enquêtes auxquelles j'ai participé, et qui viennent éclairer des questions restées en suspend, ou leur apportent un sens nouveau. La question : « Il n'y a pas de solution, alors ? », est celle que m'adresse un de mes

[77] Cf. p. 4 du *Texte de présentation du séminaire*, : accessible sur le site *les-séminaires.eu*, rubrique « Séminaire MSH Paris-Nord » - <http://www.les-seminaires.eu/seminaire-msh-paris-nord/>

voisins, à qui je dis que les grilles et digicodes, installés dans certains immeubles du quartier pour répondre à la demande de « sécurité » exprimée par les habitants, n'ont pas apporté les améliorations attendues. Une des enquêtes auxquelles j'ai participé [78], m'avait convaincue que « l'impuissance » était un élément extrêmement important, du sujet que l'on désigne par le terme « insécurité ». Il est insupportable de ne pas pouvoir intervenir lorsque vos voisins, souvent les plus jeunes, vous empêchent de dormir, occupent les espaces communs, en donnant le sentiment qu'ils ne portent aucun intérêt à leur entourage, ou qu'ils cherchent délibérément à le provoquer et à le dominer. Ces sentiments engendrent une amertume et une agressivité de la part des adultes, qui peuvent expliquer des réactions violentes dont témoignent certains « faits divers », et justifient le recours à des « solutions », qui bien qu'elles n'aient guère fait la preuve de leur efficacité, laissent au moins l'espoir qu'il est possible de « faire quelque chose ».

Je prends le temps d'observer l'objet que j'aperçois sur un trottoir fraîchement lavé, et le sentiment que sa présence provoque chez moi. Je me demande dans quelles circonstances cette bouteille, encore remplie de boisson, s'est-elle trouvée à cet endroit. En écho à l'une des questions qui s'expriment dans le cadre de l'enquête sur « la propreté des espaces publics », je me demande aussi si cet objet peut être considéré comme « sale », alors qu'il était peut-être encore dans la main d'une personne quelques instants plus tôt. Je me rends compte que la présence de cet objet me semble incongrue et c'est cela qui a attiré mon attention. Il ne devrait pas se trouver à cet endroit. La note succincte inscrite dans mon journal (au 08/05/06) : « Bouteille = pas sale > mais pas normal, incongru, pas à sa place. Sale = pas normal », sera une des clés des recherches menées par la suite [79]. [09/05/12]

5.3- Ambivalence

Comme l'écrit Pascal dans son article *La portée constituante d'une sociologie (La recherche-expérimentation en discussion 1)* [80], l'ambivalence entre connaissance et action est permanente dans les situations d'expérimentation :

« La recherche en situation d'expérimentation interagit trop fortement avec l'agir pour pouvoir se dédouaner des enjeux et contradictions qui se logent inévitablement entre la volonté de connaissance et la volonté d'agir. C'est une pratique de recherche en tension, exposée continûment à sa propre ambivalence ».

Dans la situation présente, la recherche s'efface derrière l'action, ou du moins, elle ne s'exprime pas, parce que les modalités propres à la recherche : formuler les hypothèses, décrire les méthodes, exposer les résultats ne s'imposent pas ici. Les résultats se mesurent concrètement, durant le déroulement des activités, à la qualité des relations qui s'engagent, à la présence de tel enfant qui ne s'était pas encore décidé à s'approcher des ateliers, au vu de l'enjeu que devient le goûter, proposé à la fin de chaque séance.

Chaque acteur du projet a ses propres expériences, ses points de vue et manières de faire, ses occupations qu'il exerce ailleurs. Ce qu'il apporte au projet, comment et pourquoi, ne fait pas l'objet de débat. Mes activités de recherche donnent lieu à quelques conversations, notamment avec mon voisin Pierre, qui me fait part de ses lectures et de ses propres observations. Mais la « posture » de recherche, le « regard » spécifique que je décrivais plus haut, ne se commentent pas, tout comme ne se

[78] Enquête sur *Les relations de voisinage*, au sein d'un groupe d'immeuble du quartier parisien de la Porte d'Orléans, réalisée en 2009 pour le compte de la RIVP (Régie immobilière de la Ville de Paris) - (Cf. p. 24).

[79] Ces recherches m'ont permis d'établir une distinction, parmi les expressions du langage courant, entre celles qui désignent des *objets* et celles qui désignent les *définitions* attribuées à ces objets. L'expression « saleté » définit les objets « qui ne sont pas à leur place ». Le même objet, situé dans un contexte différent, prendra une autre signification et sera désigné par un autre mot.

[80] Nicolas-Le Strat, (2012) : <http://blog.le-commun.fr/?p=504>

commente pas le « regard photographique » de Pierre, devenu photographe « officiel » de *Dédaldilo*. On échange à propos de la photo, pas à propos du regard.

Si les réflexions qui m'ont permis de concevoir le projet sont issues de mes travaux de recherche, elles s'appuient tout autant sur une longue expérience associative. Et si la pratique de la recherche a bien permis de porter un regard plus distancié sur cette expérience, de mûrir ou d'affiner ces réflexions, une expérience « de terrain » en alimentera parfois une autre, sans être passée par aucune forme de transcription ou d'analyse, comme en témoignent les anecdotes qui suivent.

Lorsque nous avons remis des billets d'invitation pour le repas annuel de l'immeuble, aux enfants qui se montraient les plus « turbulents », afin d'éviter qu'ils ne « s'incrument », selon leur expression, en provoquant les adultes par tous les moyens à leur disposition, nous les avons surpris et déroutés par ce changement de « règle du jeu ». Nous avons pu vérifier que notre choix d'autoriser plutôt que d'interdire et d'accueillir plutôt que de rejeter, était judicieux.

Ce que j'avais appris à cette occasion m'est revenu en mémoire au cours d'un des ateliers de *Dédaldilo*. J'étais intervenue assez vivement auprès d'enfants qui boudaient ostensiblement l'atelier tout en provoquant les adultes et les autres enfants. Après leur avoir demandé de partir, je me suis ravisée en proposant de les accueillir pour le goûter, à condition qu'ils restent calmes jusqu'à la fin de l'atelier. Ils se sont éloignés et ne sont revenus qu'à l'heure du goûter. Là encore, sans nous soumettre au jeu de provocation, mais en respectant leur choix de ne pas participer à l'atelier, nous avons pu partager un moment avec eux et leur permettre de prendre leur place parmi les autres enfants [81].

6- Perspectives

Au moment où je rédige ces lignes, le prochain séminaire des *Fabriques de sociologie*, prévu le 8 juin dans les locaux de l'Université de Paris 8, se prépare. Les nombreux messages échangés avec Pascal trouveront bientôt place dans le « journal » de nos correspondances. Je livre ici l'un de ces échanges, au cours duquel nous envisageons les perspectives d'une « sociologie nocturne ». Celui-ci montre que les enjeux à l'origine du projet *Dédaldilo* sont toujours présents. Les « succès » remportés au cours de ces expériences fragiles ont ouvert des perspectives, montré des possibles, mais le travail est à refaire constamment et la tâche semble parfois bien lourde :

En lisant ton mail hier, je t'enviais de pouvoir profiter d'un peu de calme. Chez moi, comme prévu, les mômes et les ados qui ont été longtemps enfermés, se sont tous précipités dehors avec le soleil. Avant-hier, je suis intervenue à 3h du matin pour demander aux grands de se calmer un peu. Je me disais qu'en vieillissant, j'allais peut-être finir par avoir envie de me trouver un endroit un peu moins agité.

Mais, cette nuit, j'ai vécu [un épisode] assez incroyable, qui vaut une mention spéciale dans le journal de la sociologue de banlieue ! J'ai bossé fort tard et vers 4h30, je suis allée voir qui était encore devant ma porte. Ils parlaient tranquillement mais à voix un peu haute à mon goût. C'était un jeune voisin [...] proche de la trentaine, et un autre, un peu plus âgé [...] tous les deux dans un état « bien avancé ».

Le premier m'a demandé pourquoi je ne dormais pas. J'ai répondu que j'écrivais. Quoi ? Une thèse. Sur quoi ? Et me voilà en train de parler de « cadres d'interprétations », à 4h du mat sur le

[81] Les relations établies ont permis, par la suite, des modes d'intervention plus « spontanés ». Au moment de l'installation du repas organisé l'année suivante, quelques enfants ont poursuivi leurs jeux, fignolant de ne pas remarquer ce qui se passait autour d'eux. Passablement agacée par leur attitude, j'ai « piqué une colère » en les priant de déguerpir, et d'aller ranger vélos et ballons s'ils avaient l'intention de revenir. Les conversations des adultes s'étant interrompues et les regards se tournant vers eux, ils se sont éloignés sans un mot et sont revenus un peu plus tard pour participer au repas. L'effet obtenu nous a surpris et nous étions satisfaits de constater que les relations s'étaient « normalisées ». Il ne semblait plus nécessaire de mettre en œuvre des « stratégies » plus ou moins élaborées et le fait de pouvoir simplement « houspiller » les enfants, pour régler une situation banale de ce type, nous a semblé encourageant.

pas de ma porte, avec deux jeunes mecs bourrés ! J'ai utilisé le même exemple qu'avec les jeunes de la dernière fois : comment fait-on pour considérer des jeunes comme eux, qui traînent dans les coursives, autrement que comme des délinquants ou des « racailles ». Apparemment, c'est reçu « 5 sur 5 ».

Et puis, je ne sais plus pourquoi, je dis que j'ai fait des enquêtes à Saint-Denis avec un prof de la fac. Et là, le second demande ce que ce prof peut bien connaître, puisqu'il n'a jamais vécu dans une cité, c'est juste un théoricien. Ils se mettent à me donner des conseils : il ne faut pas que je m'occupe de ce type, je dois me fier à mon expérience, et d'autres perles de ce genre. Je ris encore [en pensant aux noms d'oiseaux] que le plus jeune a employés pour désigner ce prof, qui prétend comprendre quelque chose à « notre vie ». La conversation avait l'allure d'une scène comique, mais je pense qu'ils auraient dit à peu près la même chose, s'ils avaient été plus « frais ».

J'ai écourté parce que je n'étais pas assez en forme, moi non plus, pour prolonger l'exercice. Je ne sais pas s'ils se souviendront de cette conversation, mais ça vaudrait le coup de la reprendre. C'est assez fou, des situations pareilles.

En plus, ce même garçon a tenu à me dire, avant que je les quitte, qu'il m'aimait bien, parce que j'étais « juste » : quand je leur parle en les regardant en face, ils ne peuvent pas tourner la tête, a-t-il précisé. C'est troublant non ? D'autant qu'un autre, parmi ceux que j'ai « engueulés », il y a quelque temps, me fait signe de la main, en riant, quand il m'aperçoit à ma fenêtre, et un troisième « zozo » me crie : « Madame, on vous aime ». Bon sang, tout cela est drôlement engageant. Je ne sais pas ce que je vais en faire, mais il est certain que je ne pourrai pas me défilier.

Voilà pour le journal d'aujourd'hui ; il faudra que je complète. Mon hypothèse que, derrière les questions “d'insécurité” se cachent des histoires de relations affectives (des histoires d'amour dit Yazid Kherfi) [82] semble se confirmer... [MB-26/04/13]

Mais peut-être que justement la sociologie va devoir se pratiquer la « nuit », au sens propre et au sens figuré, se pratiquer quand les “institutions” se taisent, se font moins bruyantes, se pratiquer quand les “textes cachés” refont surface. Sociologues de la nuit, voilà trouvé notre “nom de guerre”. C'est très beau et très fort ce que tu écris à propos des relations qui se créent. C'est une dimension que, pour ma part, j'aborde peu par manque d'outils d'analyse. Je relis en ce moment Guattari qui insiste toujours sur l'importance des désirs et des affects. [PNLS-26/04/13]

Oui, joli nom de guerre ! Je suis sûre que c'est vraiment là qu'il faudrait se placer, dans toutes ces zones d'ombre.

C'est vrai que des moments comme ceux que je t'ai décrits sont forts, et ils m'aident à tenir face à ce qui est difficile à vivre au quotidien, et face au sentiment que nous n'avons pas de moyens suffisants pour agir. La succession des groupes d'enfants et de jeunes sous mes fenêtres, en ces temps de vacances, est quasi invivable. Pas un adulte ne montre son nez. J'ai gagné quelques points en discutant l'heure d'arrêt des jeux de ballon. Les plus grands ont demandé 20 minutes de plus, signe que le jeu de la négociation était en train de fonctionner, et que j'ai acceptées.

Il faudrait un boulot fou pour que les habitants se mettent un minimum d'accord sur quelques bases communes. [Pas si facile à vivre] la « mixité sociale » et « le vivre ensemble ». Quand les petits sont encore dehors avec leurs rollers et trottinettes, à 21h30 (sur des dalles de béton aussi sonores que des tambours), je suis sur le point de craquer. Et je me dis que pour les familles africaines, ça n'est peut-être pas un problème, et de quel droit leur imposer nos propres critères horaires. Le seul moyen serait de s'ajuster... ou alors de partir. C'est ce que cherchent à faire tous ceux qui en ont la possibilité.

Et pour faire quelque chose de ces relations dont nous parlons, il faudrait m'y consacrer bien davantage... et moi, je suis devant mon ordinateur, avec mon casque sur les oreilles, pour m'isoler de l'extérieur.

[82] *Repris de justesse*, Kherfi, Le Goaziou, (2003).

Peut-être que les impasses, dans lesquelles nous sommes, obligeront à tenter quelques pistes inédites. [MB-30/04/13]

Pour décrire ma position vis-à-vis de la recherche, Pierre Quettier, qui ne ménage pas ses efforts pour m'encourager à écrire, indiquait dernièrement : « Martine se situe dans la pratique, elle ne rend pas compte ». À l'issue de notre *atelier de sociologie* du 26 janvier, il m'invitait à écrire, pour les personnes présentes ce jour-là. Ces expériences m'ont en effet procuré les « bonnes » raisons qui me manquaient pour produire des écrits : un enjeu collectif auquel contribuer, et des personnes singulières à qui les adresser.

J'espère que ces pages contribueront à « rendre compte » de cette belle entreprise des *Fabriques*, et exprimeront au mieux l'espoir que nous formons de développer une sociologie capable de soutenir les initiatives des acteurs impliqués dans des situations complexes, et parfois lourdes à porter.

Nos quartiers, comme le dit Hocine Ben : « sont sensibles et méritent toute notre attention » (cf. p. 14). Ils ont en effet besoin d'une sociologie « micro », sensible et chaleureuse, attentive et délicate, une sociologie qui ne s'impose pas, mais se fait inviter.

BIBLIOGRAPHIE

- AMIEL Philippe, (2004), *Ethnométhodologie appliquée : éléments de sociologie praxéologique*, Saint-Denis, Les Presses du LEMA.
- BATESON Gregory, (1977), *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Editions du Seuil.
- BODINEAU Martine (2010), « Communication, langage et sens commun : Retour ethnométhodologique sur une enquête, le cas d'une enquête sur la propreté des espaces publics », *Cahiers d'ethnométhodologie*, n°4, décembre 2010, Saint-Denis, Les Presses du Lema, Université Paris 8, p. 189-206. - <http://www.les-seminaires.eu/les-fabriques-de-sociologie-93/>
- CLOT Yves, LHUILIER Dominique (dirs.), (2010), *Agir en clinique du travail*, Toulouse, Erès.
- DUBET François, (2002), *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil.
- GALEANO Eduardo (2004), *Sens dessus dessous, L'école du monde à l'envers*, trad. de l'espagnol (Uruguay) [*Patas Arriba, La Escuela del Mundo al Revés* (1998)], Paris, Editions Homnisphères.
- GARFINKEL Harold, SACKS Harvey, (2007), « Les structures formelles des actions pratiques », (1^{ère} ed. 1970), in H.Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, trad. de l'anglais (USA) [*Studies in Ethnomethodology*, (1967)], Presses Universitaires de France, Paris, p. 429-474.
- « HOCINE BEN », (2010), *Assis sur nos bancs*. Paru dans la rubrique « Parole Donnée » du programme de la saison 2010-11 du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis (93).
<http://www.theatregerardphilipe.com/tgp-cdn/parole-donnee/assis-sur-nos-bancs/>
- JOUHET Bruno, (non daté), *Y'a pas d'souci*.
<http://www.les-seminaires.eu/les-fabriques-de-sociologie-93/>
- KHERFI Yazid, LE GOAZIOU Véronique, (2003), *Repris de justesse*, Paris, La Découverte.
- NEGRI Tony, REVEL Judith, (2010), *La bottega*. Paru dans la rubrique « Parole Donnée » du programme de la saison 2010-11 du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis (93).
<http://www.theatregerardphilipe.com/tgp-cdn/parole-donnee/la-bottega/>
- NICOLAS-LE STRAT Pascal
- 2013 - *Quand la sociologie entre dans l'action, La recherche en situation d'expérimentation sociale, artistique ou politique*, Presses Universitaires de Sainte Gemme.
- 2012 - *La portée constituante d'une sociologie (La recherche-expérimentation en discussion 1)*, 5 mai 2012. - <http://blog.le-commun.fr/?p=504>
- 2011-a - *Carnet de correspondances - Cuaderno de Correspondencias*, Fulenn.
- 2011-b - *Fabrique de sociologie, Chroniques d'une activité - Novembre 2009 / Février 2011*, Fulenn.
- 2009 - *Journal de Thèse, septembre 1992 - octobre 1993*, Fulenn.
- 2007 - *Expérimentations politiques*, Fulenn.
- PENNEQUIN Charles, (2008), *Nous allons droit au mur*. - <http://pennequin.rstin.com/node/184>
- PIMENTA Alberto, (1983), « heideggeriana n°1 », *Colóquio/Letras, Poesia*, n°75, septembre 1983, Lisboa, p. 71-72. - <http://coloquio.gulbenkian.pt/bib/sirius.exe/do?author&author=PIMENTA,ALBERTO> et <http://www.les-seminaires.eu/les-fabriques-de-sociologie-93/> pour la traduction française (du portugais) par Pierre Delgado, sous réserve de son autorisation.
- VILLE Patrice, (2001), *Une Socianalyse institutionnelle : gens d'école et gens du tas*, thèse de doctorat d'Etat en lettres et sciences Humaines, sous la dir. du Pr J.F. Dégremont, soutenue à l'Université Paris VIII en septembre 2001. - http://www.socianalyse.net/accueil/S_textes_2.html
- WATZLAWICK Paul, WEAKLAND John, FISH Richard, (1975), *Changements : paradoxe et psychothérapie*, Paris, Editions du Seuil.
- * Voir également la bibliographie figurant dans le texte de présentation du séminaire *Les Fabriques de Sociologie*. - <http://www.les-seminaires.eu/fabriques-de-sociologie/>

CHRONIQUES DES FABRIQUES

Annexes

Dédaldilo - Projet 2011 - Seconde édition

Quartier Saint-Denis Basilique

Présentation

« Dédaldilo » est une manifestation artistique, préparée et réalisée par des habitants du quartier Basilique de Saint-Denis, avec l'aide d'une équipe d'artistes professionnels.

La première édition, préparée au cours d'ateliers tenus en mai-juin 2010, a eu lieu le 3 juillet.

Elle se présente sous la forme d'une « déambulation sonore et vocale », investissant les espaces communs des immeubles (les îlots) et les rues du quartier. Le parcours est jalonné « d'escaliers », animées par les spectacles de différentes associations.

Les objectifs : rendre l'initiative aux habitants

Dédaldilo a pour objectif de :

- Créer des relations de voisinage, entre adultes et adultes/enfants, à l'intérieur des îlots, et entre eux
- Investir les espaces des immeubles, aujourd'hui dégradés et désertés par les adultes
- Réactiver les forces associatives du quartier.
- Développer de nouveaux modes de collaboration avec les acteurs professionnels, permettant de redonner l'initiative aux habitants.

Les associations de bénévoles n'ont pas la force de réaliser seules des projets conséquents, mais les opérations menées par les intervenants culturels et sociaux, ou les services municipaux, sont le plus souvent conçus « pour » un public donné, et rarement « avec » ou « en soutien à », si bien qu'ils n'ont pas l'impact souhaité sur la dynamique sociale.

Le contexte du quartier : inquiétude et découragement

La « ZAC » Basilique est un ensemble d'immeubles d'habitat social, construit dans les années 80, sur le lieu de l'ancien centre-ville dégradé et insalubre. Les immeubles relèvent de différents bailleurs dont Plaine Commune Habitat. Pour une partie des îlots (4, 8, 9), les rez-de-chaussée forment une galerie commerciale. Les habitations sont situées à l'étage, sur des « dalles » reliées entre elles par des passerelles.

La situation du quartier peut se résumer, à grands traits, de la façon suivante. A sa construction, il a accueilli de nombreuses familles de catégorie dite « moyenne », attirées par sa situation géographique et l'originalité de son architecture. Parmi elles, des militants de mouvements politiques ou associatifs désireux de s'engager dans la vie sociale du quartier. Des Amicales de locataires se sont rapidement constituées dans chaque îlot.

Puis, en raison du départ des premiers occupants, de l'affaiblissement des mouvements collectifs, des difficultés liées à des problèmes de délinquance, de cohabitation des générations, de l'appauvrissement des familles des classes populaires, et du vieillissement rapide des immeubles, le quartier, vingt-cinq ans plus tard, a largement perdu de son attractivité et de son dynamisme. Beaucoup « d'anciens » se sentent épuisés et les nouveaux arrivants ne prennent guère la relève.

C'est dans ce contexte que l'Amicale des Arbalétriers (îlot 9), une des associations de locataires encore actives dans le quartier, a pris l'initiative du projet (cf. historique).

Le sentiment des membres de l'Amicale était que, malgré des épisodes difficiles, une certaine qualité des relations sociales s'était maintenue. Or dernièrement, la rotation des habitants s'est accélérée, les appartements disponibles accueillant de plus grandes familles que les précédentes et dans des situations sociales plus précaires.

Au printemps 2010, à la faveur des beaux jours, les espaces communs sont devenus le terrain de jeu d'un très grand nombre d'enfants et d'adolescents, pour la plupart inconnus des habitants. Le bruit permanent, en journée et tard dans la soirée, les détritrus répandus, la casse fréquente de vitres, portes et autre équipement, ont rapidement porté le quotidien à la limite du vivable.

Le plus inquiétant, pour les membres de l'Amicale, était de constater qu'ils ne parvenaient pas à intervenir auprès des enfants, comme ils l'avaient fait avec les générations précédentes. Le manque de relation entre adultes semblait offrir aux plus jeunes des espaces libres de toute contrainte. Les jeux les plus dangereux pouvaient se dérouler sous les fenêtres des habitants, le risque que les parents en soient informés étant écarté.

L'inquiétude et le découragement ont gagné les membres les plus actifs de l'Amicale. Les fondations de leur patient travail semblaient réduites à néant. Il leur restait à choisir entre renoncer, quitter le quartier peut-être, et « recommencer à zéro », dans des conditions qui leur semblaient plus difficiles que par le passé.

Les enjeux : inverser la spirale négative

« Recommencer » signifie en effet, trouver d'autres modes de fonctionnement, plus en phase avec les habitants d'aujourd'hui, mettre en doute ce qui semblait acquis, reconstruire un noyau de relation, faire des expériences, accepter les erreurs. Encore fallait-il en avoir et l'envie et la force. Dédaldilo, démarrant concrètement en mai, est arrivé à point nommé. La préparation de la manifestation a constitué un support précieux pour dépasser cette étape et s'engager dans une nouvelle démarche.

L'enjeu de Dédaldilo est d'enclencher une nouvelle dynamique collective à l'échelle du quartier, et de susciter des initiatives de la part des habitants, dans le cadre d'un moment festif, mais aussi à d'autres occasions au cours de l'année.

Le succès de la manifestation, et ses effets positifs sur les relations entre adultes et enfants, ont convaincu les personnes engagées dans ce projet qu'il est encore possible d'enrayer la spirale négative à l'œuvre dans le quartier.

Mais il leur paraît crucial que cette seconde édition apporte des avancées significatives. L'équipe actuelle n'aura pas la force de renouveler son investissement durablement. L'élan créé par la première édition est un atout dont il faut profiter aujourd'hui. Aussi espèrent-elle convaincre ses partenaires de la nécessité de concentrer leurs efforts pour la mise en œuvre de l'édition 2011.

L'édition 2010

Les acteurs

- Un groupe d'habitants, dans le rôle de « porteur du projet » :

Les membres de l'Amicale des Arbalétriers pour l'îlot 9, et une habitante de l'îlot voisin (îlot 8). Deux Amicales ont été associées aux réunions de préparation (Amicale de l'îlot B, et association « Au bord du tram »), mais n'ont pas pu participer, en raison de la disponibilité de leurs membres ou des difficultés locales qui les ont mobilisés.

- Les artistes d'« Histoire de Sons » et du « Théâtre d'Or »^[83], dans le rôle « d'opérateurs » :
Conception et animation des ateliers, conception et animation de la déambulation, participation aux réunions de préparation avec l'ensemble des participants.
- La responsable de la démarche-quartier du centre-ville, dans le rôle de « support » :
Participation à l'élaboration du projet, à l'organisation, relais auprès des services et des élus.

La réalisation

Les ateliers de préparation

Les artistes ont animé six ateliers : trois ateliers de « textes et voix » en demi-journée, en mai, et trois ateliers de construction des chars sonores, durant trois dimanches du mois de juin. Quatre chars ont été construits.

L'équipe des habitants a recruté les enfants, accompagné l'arrivée et la sortie des ateliers, et parfois participé aux séances. A la demande des enfants, qui souhaitaient présenter une danse le jour de la fête, une habitante (îlot 8) a animé un atelier qui s'est déroulé les mercredis du mois de juin.

La déambulation

L'après-midi du 3 juillet s'est ouvert par un atelier maquillage et costumes (à l'aide de foulards et tissus) animé par l'Antenne Jeunesse du centre-ville et un groupe de jeunes filles.

Durant 4 heures, le cortège a circulé sur les dalles et dans les rues, pour rejoindre les différentes escales, au son des percussions (les enfants jouant librement avec les chars-instruments) et des mots scandés au porte-voix. La déambulation a rejoint, place du Caquet, une animation organisée pour annoncer l'ouverture du nouveau local de la Librairie Folie d'Encre. La journée s'est prolongée par un repas de quartier et un bal, organisés depuis plusieurs années par la Librairie et le Café culturel.

Les escales

Elles ont été composées de :

- Lectures à haute voix, par l'association « Mots et Regards »
- Danse, par les enfants du quartier
- Danse Hip Hop, par l'association « Listen Back », dont l'animateur est un habitant de l'îlot 9
- Grands jeux, animés par la Ludothèque durant l'après-midi
- Un goûter, servi par les équipes de la Ludothèque et de l'Antenne Jeunesse, et des jeunes filles du quartier.
- Flamenco, par l'association « Flamenco, Art et Mémoire »
- Spectacle-lectures, par l'association « Les Fous d'Encre »

Outre l'équipe et l'un des élus de la démarche-quartier, différents services de la Ville de Saint-Denis ont accompagné le cortège.

- Les Gardes de l'environnement
- Des animateurs de l'Antenne Jeunesse

Le financement

Le projet a été financé par la Démarche-quartier du Centre-ville et la Direction de la Culture de la Ville de Saint-Denis.

[83] Associations membres du Collectif des Arbalétriers (cf. Historique du projet).

Plaine Commune Habitat et Antin Résidences ont également apporté leur contribution au financement du goûter offert aux enfants.

Le bilan : préparer l'avenir

Une expérience réconfortante

La qualité des moments passés au cours de cette journée a dépassé les espoirs des organisateurs. L'ambiance joyeuse et détendue ne s'est jamais relâchée. Les enfants, qui d'ordinaire se montrent plutôt réticents à entrer en relation avec les adultes, rejettent volontiers les propositions qui leur sont faites, comme cela a pu se vérifier au cours des premiers ateliers, ont participé à toutes les étapes du parcours.

Ils se sont tranquillement emparés des chars sonores, allant de l'un à l'autre, et des divers instruments et objets mis à leur disposition. Ils ont pu circuler librement, quittant le cortège ou le rejoignant en cours de route. A la fin de la journée, ils ont spontanément rangé les instruments utilisés, alors que l'habitude est plutôt de voir disparaître le moindre objet laissé sans surveillance.

Quelques adultes étaient présents, avec de jeunes enfants, et d'autres ont rejoint le cortège à son passage, pour l'accompagner un moment. Ce défilé tonitruant a été partout bien accueilli.

Cette expérience a réaffirmé un fait, que la vie quotidienne fait souvent oublier. Ce qui est appelé le « comportement », des enfants (ou des adultes), est fonction du contexte dans lequel ils se trouvent. Dans un contexte ouvert, chaleureux, confiant, les tensions s'estompent et les rencontres sont possibles. Le regard des uns sur les autres a notablement changé. Et, au cours des semaines suivantes, les adultes ont pu constater l'amélioration de la relation avec les enfants.

Il est possible d'avancer que le succès de la journée est en rapport avec la démarche des organisateurs, dont le but était de proposer un temps de rencontre, sans intention « d'éduquer », de « socialiser », de « cadrer », ou d'apporter quoi que ce soit dont la population locale serait dépourvue.

Il convient en effet de s'interroger sur le sens des interventions à caractère culturel ou social, qui visent à « intégrer » des personnes dans un « cadre », rarement explicite et le plus souvent fixé sans elles. La grande question de la « réticence » des publics concernés, évoquée plus haut, y trouverait peut-être un début de réponse.

La démarche de Dédaldilo est plutôt « d'inverser la donne ». C'est en se risquant hors de leur propre « cadre », que les organisateurs ont pu faire une place au « cadre des autres », et proposer un espace ouvert aux rencontres.

Chacun dans son rôle

Ce bilan positif repose également sur le mode de collaboration qui s'est installé entre les différents acteurs, chacun ayant tenu son rôle. La conception de la déambulation a été véritablement une construction commune.

Les artistes ont pu mettre en avant leurs propositions (le nom « Dédaldilo » est une de leurs trouvailles), tout en s'adaptant aux objectifs posés, et en ajustant leur intervention au fur et à mesure de la réalisation. Les habitants les ont épaulés durant les séances d'atelier et participé aux ateliers de construction.

La responsable de la démarche-quartier a collaboré à toutes les étapes, s'efforçant d'apporter son aide pour l'organisation matérielle, de négocier les contraintes, relatives à la sécurité du parcours par exemple, assurant la relation avec les services de la Ville.

Les équipes de l'Antenne jeunesse et de la Ludothèque ont également joué le jeu de cette construction commune, en mobilisant leurs publics et en apportant une contribution appréciée aux activités de la journée.

L'investissement des habitants

La réalisation de Dédaldilo 2010 a demandé un important investissement de la part des artistes et des habitants impliqués. Les premiers ont fourni un travail bien supérieur au volume horaire prévu au budget, et les seconds ont largement dépassé le cadre habituel du bénévolat.

Le projet a soulevé des questions intéressantes à ce sujet. Les activités bénévoles, à l'échelle du quartier, s'effectuent d'ordinaire de façon épisodique, en fonction des centres d'intérêts et des disponibilités des personnes impliquées. Elles s'accommodent, de fait, d'une certaine improvisation.

Cependant, la mise en œuvre d'une telle manifestation impose des contraintes, équivalentes à celles d'une activité professionnelle : tenue des échéances, calage des réunions, préparation en amont, décisions à prendre en cours de réalisation, etc.

Certaines tâches, la coordination par exemple, pourraient être confiées à des professionnels. Mais la plupart incombent aux habitants eux-mêmes, sans quoi le projet perdrait tout son sens. Ils doivent garder la main sur toutes les étapes de la conception et de la réalisation. Et, pour que le projet ait un réel impact en matière de relations sociales, ils ne peuvent déléguer le travail de relation avec le voisinage. Il leur revient aussi, comme en témoigne le présent document, de parler eux-mêmes de leur projet et de leurs objectifs.

Ces réflexions ont orienté la construction de la suite du projet.

Le projet 2011

L'ossature de la première édition sera maintenue et développée. Aux ateliers de construction des chars sonores, de percussion, de textes et jeux vocaux, s'ajouteront des ateliers de danse et de confection de costumes.

Le principal objectif pour l'édition 2011 est d'élargir le groupe « moteur » du projet, de renforcer la participation des habitants à la manifestation et à sa préparation, de susciter des initiatives de leur part. Le projet s'appuiera sur les personnes investies en 2010, en tenant compte des réflexions engagées concernant la nature des fonctions qu'elles ont assumées.

Le statut « d'intervenant local »

Dédaldilo a mis en évidence le besoin de prendre en compte des fonctions situées à « l'intermédiaire » du champ des activités bénévoles et du champ professionnel. Il s'agit de fonctions qui incombent à des gens « du cru », impliqués dans le tissu local, et qui nécessitent un engagement de caractère professionnel.

La limite de ces champs d'intervention n'est pas facile à déterminer, et la mise en application de ces réflexions ouvrira certainement de nombreuses questions. Mais le fait de révéler des interrogations qui émergent de l'action de terrain est un des axes centraux du projet.

Quatre personnes rempliront ces fonctions « d'intervenants locaux » et une partie de leur activité donnera lieu à rétribution. Il s'agit suivant la compétence des personnes,

- de l'animation d'ateliers : danse (reconduction de l'atelier 2010) ; danse Hip Hop animée par un jeune danseur résidant de l'îlot 9 ; confection de costumes.
- du travail de relation avec les habitants et les enfants
- du travail de montage et de direction du projet : administration, coordination de l'équipe, relation avec les partenaires.

L'historique du projet

Une Amicale, un lieu, un Collectif

Créée en 1987, à l'arrivée des premiers habitants de l'îlot 9 de la ZAC Basilique, l'Amicale des Arbalétriers s'est fixé un double objectif : défendre les intérêts des locataires et favoriser la vie sociale au sein de l'immeuble et du quartier. Depuis sa fondation, elle organise un repas, chaque année au mois de juin, et des rencontres à différentes occasions.

Elle a accueilli différentes activités, yoga, musique pour enfants, chant, au sein du local commun résidentiel (LCR), dont le propriétaire, Antin Résidences, lui a confié la gestion par convention du 1^{er} mars 1991.

Afin de structurer et de formaliser cet accueil, l'Amicale a contribué à la création du Collectif associatif des Arbalétriers, à qui elle a confié la gestion des activités par convention (6 /11/02). Six associations en sont membres actuellement, proposant 16 ateliers hebdomadaires à un public d'enfants et d'adultes. L'Amicale en est membre de droit. Le Collectif bénéficie depuis sa création d'une subvention de la Ville de Saint-Denis.

Ces dernières années, plusieurs difficultés ont alimenté la réflexion des membres du Collectif et de l'Amicale.

- La difficulté pour l'Amicale d'entrer en contact avec les habitants de l'immeuble. Les réunions ne parvenaient pas à mobiliser au-delà d'un cercle « d'actifs » assez restreint. Les repas et autres rendez-vous conviviaux restaient relativement confidentiels. Les relations avec les enfants, et adolescents, étaient parfois tendues.

- A plusieurs reprises, le LCR a été cambriolé ou fracturé. Pour le dernier cas, cela semblait être l'œuvre de jeunes adolescents du quartier. La question de la place de la salle était donc posée. Celle-ci, envisagée comme un espace ouvert au quartier, accueillait en fait peu ou pas d'habitants de l'îlot 9 et des îlots voisins. Cette situation conduisait certainement à faire apparaître le lieu comme étant « confisqué » par les associations.

Ce contexte a permis d'envisager de nouvelles activités. L'Amicale a ouvert le local aux fêtes familiales, élargissant ainsi les contacts avec les habitants. Des rencontres ont eu lieu avec des femmes, qui ont facilité les relations avec les enfants. Au repas annuel, s'est ajoutée une animation pour les enfants durant l'après-midi, organisée par l'Amicale et les associations membres du Collectif.

De « Raconte » à « Dédaldilo »

En 2007, l'une des associations du Collectif, « Histoires de Sons », a initié un projet intitulé « Raconte », proposant aux habitants des îlots 9 et 8, un travail d'expression vocale et musicale autour d'histoires transmises aux enfants par leurs parents. Trois éditions ont eu lieu, soutenues par le Collectif et par différents services de la Ville de Saint-Denis.

Devant les difficultés de recrutement des enfants, rencontrées en 2009, l'association « Histoires de Sons » et la Ville ont souhaité ancrer davantage le projet dans le quartier. L'association s'est donc adressée à l'Amicale.

Souhaitant développer des actions à l'échelle du quartier, l'Amicale a saisi cette opportunité de collaboration avec « Histoires de Sons ». C'est ainsi qu'est née l'idée d'une déambulation, associée à des « escales », offrant des espaces d'initiatives pour les habitants et les associations du quartier

Les principes du projet ont été approuvés par la Ville de Saint-Denis

Organisées par des chercheurs en Sciences de l'éducation de l'Université Paris 8, (Laboratoire Experte), en collaboration avec l'Ecole doctorale Sciences sociales, l'Université Populaire de Paris 8 et la Ville de Saint-Denis, ces journées proposent un dialogue sur le thème de la recherche et de l'intervention.

Comment la recherche universitaire s'inscrit-elle dans les enjeux sociaux ? Est-elle en mesure, et est-ce son rôle, que de répondre à la commande sociale ?

Il s'agira également, au travers de l'expérience de praticiens-chercheurs ou de citoyens-chercheurs, d'envisager la « posture de recherche » en tant qu'expérience, permettant à chacun d'interroger la position qu'il occupe au sein de différents terrains d'intervention, en tant qu'acteur professionnel, associatif, militant, ou en tant que citoyen.

Enfin, nous poserons la question du savoir et de la compétence sociale des usagers et des citoyens : dans quelle mesure les pratiques de recherche et d'intervention sociale les prennent-elles en compte ?

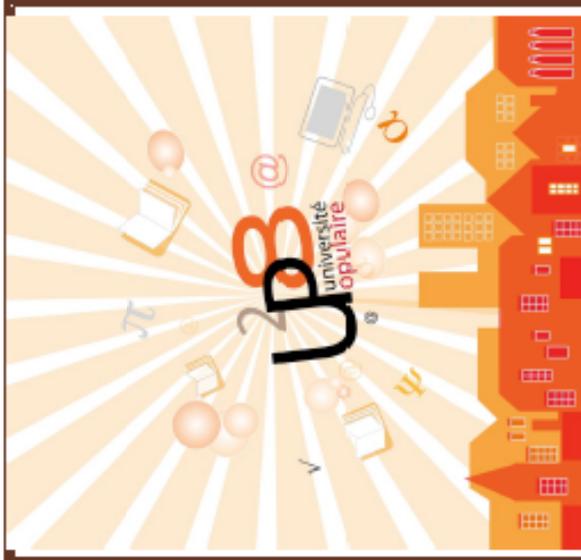
Les organisateurs souhaitent réserver une grande place aux débats avec le public, en espérant que ces échanges ouvrent des perspectives de travail commun entre les différents acteurs de ce territoire.

Conception et organisation des journées : Martine Bodineau et Delphine Leroy, doctorantes. Avec la collaboration d'Alain Maseias, étudiant en Master, Sabra Binous et Jeremy Konan, doctorants, et des participants du Séminaire (Séminaire libre d'Analyse Institutionnelle).

Renseignements et pré-inscription auprès
de

Martine Bodineau:

bodineau.martine@wanadoo.fr



UNIVERSITÉ PARIS 8 JOURNÉES D'ÉTUDE

PROGRAMME

Recherche et Intervention Sociale

Où se situe
le chercheur,
Où se cache
le citoyen ?

Journées d'étude « Recherche et intervention sociale »

Une rencontre entre acteurs de terrain, à partir d'expériences menées à Saint-Denis et ailleurs.

Mairie de Saint-Denis (Place Victor Hugo)

Vendredi 1^{er} avril 2011

9h30 - Accueil des participants

Ouverture des journées par **Alain Bertho & Jean-Louis Le Grand** (Univ.Paris 8).

10h30 - Table-ronde n°1

Praticiens-chercheurs, citoyens-chercheurs : Qu'est-ce qui caractérise la « posture » du chercheur ? Dans quelles conditions peut-on en faire l'apprentissage ?

Animateur : Christian Verrier (Univ.Paris 8)

◦ **Sabra Binous** (Univ.Paris 8) : « Ensemble, pour une dynamique collective et citoyenne », un projet de démarche participative expérimenté avec des stagiaires BAPAAAT.

◦ **Un habitant de Paris 3^{ème}**, Membre des « Futurs du 3^{ème} », une démarche participative impliquant des habitants et des élus de l'arrondissement (sous réserve).

◦ **Pierre Quettier** (Univ.Paris 8) : « Master : la formation de professionnels par et à la recherche - Le cas des Chefs de Projets Informatiques ».

◦ **Coumba Baby, Emmanuelle Leseur**, (Université populaire Paris 8) : « La découverte de la recherche ».

11h30 - Débat avec la salle

12h30 - Déjeuner libre

14h30 - projection d'un entretien avec **Patrice Ville** (Univ. Paris 8): « socianalyse et intervention sociale »

15h00 - Table-ronde n°2

Recherche et enjeux sociaux :

Comment la recherche s'inscrit-elle dans la commande sociale ?

Animateur : Alain Bertho (Univ.Paris 8)

◦ **Christophe Gerbenne** (Régie Immobilière de la Ville de Paris): la réalisation d'une enquête portant sur « Les relations de voisinage au sein d'un groupe d'immeubles du quartier de la Porte d'Orléans - Paris 14^{ème} ».

◦ **Sabrina Youssef-Aïssa** Chargée de mission du dispositif « Les Futurs du 3^{ème} » : une démarche participative impliquant des habitants et des élus du 3^{ème} arrondissement de Paris"

◦ **Sylvie Labas**, Habitante et libraire à Saint-Denis : une enquête portant sur « Le petit commerce », commandée par des « citoyens-commerçants » de Saint-Denis.

◦ **Martine Bodineau** (Univ.Paris 8) : « La recherche en situation de commande - L'exemple d'enquêtes réalisées à St-Denis, et à Paris 14^{ème} ».

16h 15 - Débat avec la salle

17h00 - Synthèse des débats

17h30 – pause

18H00 – Délaiisé, film de Marie Tavernier

45mn, 2009

L'espace de *La Maltournée* à Saint-Denis, délaissé, fait partie d'un projet d'aménagement. Les passants tracent la carte de « La Maltournée » avant sa disparition."

19h00 : « Le 60 ADADA accueille Paris 8 »

Apéritif et soirée festive. Avec la participation de la Librairie Folies d'Encre, l'association les Fous d'Encre, les artistes d'Histoires de Sons et du Théâtre d'Or, qui offriront des "Intermèdes improvisés". (60 rue G. Péri).

Samedi 2 avril 2011

9h30 - Accueil des participants

Synthèse des travaux de la première journée : **Jean-Louis Le Grand** (Univ.Paris 8)

10h15 - Table-ronde n°3

La compétence sociale des usagers et des citoyens : Experts du « dedans » et du « dehors », qui est compétent ? Collaboration ou conflit ?

Animateur : Jean-Louis Le Grand

◦ **Nabila Mankour**, Directrice du quartier centre-ville de St-Denis : l'accompagnement des initiatives des citoyens. « Dédaldilo », une manifestation artistique et festive, organisée par des habitants du quartier Basilique.

◦ **Henri Bokilo**, artiste plasticien du « 60 ADADA - un laboratoire d'expérimentation artistique à St-Denis ». Présentation du projet *Excroissance - Politic'Art*: « L'artivisme, pour une pratique artistique collective ouverte sur la ville ».

◦ **Delphine Leroy** (Univ.Paris 8 & Ehes) : « L'implication comme source de connaissance, les enjeux de la relation dans l'enquête de terrain ».

◦ **Luigi Gino Flora** (Univ. Paris 8) : « L'exemple des patients experts, co-chercheurs en recherche-action sur leur quotidien ».

11h30 - Débat avec la salle

12h30 - Déjeuner libre

14h30 - Débat - Perspectives :

Quelles collaborations entre l'Université et les acteurs de la Ville ? Mise en commun des propositions émises par les participants sur cette question durant ces deux jours.

16h00 - Synthèse des journées par **Christian Verrier** (Univ.Paris 8)

Martine Bodineau - Propreté et sécurité - 28/01/12.

Ce texte a été rédigé à l'intention de l'équipe de l'association de locataires « Amicale des Arbalétriers », du quartier Basilique de Saint-Denis, à laquelle je participe, aux fonctions de présidente, depuis sa création en 1987. L'association se préparait à participer à une rencontre entre les locataires de l'immeuble « îlot 9 », le bailleur, et des représentants de la municipalité, organisée suite à la pétition initiée par un groupe de locataires et réclamant la fermeture des accès et la pause de caméra de surveillance. L'objectif de l'association était d'éviter que la prise en compte des difficultés exprimées par les habitants ne se réduise à la mise en oeuvre de « mesures de sécurité ». J'ai entrepris, à cette occasion, de formuler les pistes de réflexion issues de mes travaux de recherches.

Mes recherches sur l'enquête propreté (plus exactement sur l'analyse réalisée par les enquêteurs) ont établi une distinction entre les mots « salir » et « jeter » [Cf. note p. 2]. Dans le langage et le sens courant (partagés par les enquêteurs), « salir » est compris comme désignant une action. D'où les questions : qui sont les « salisseurs » ? Pourquoi salissent-ils ? Or, c'est « jeter » qui désigne une *action*. « Salir » désigne la *signification* accordée à l'action de jeter, selon l'endroit où l'on jette les déchets. (Jeter « là où il faut » n'est pas salir).

On aboutit à la distinction de deux registres de sens : l'un concernant les objets et actions, l'autre les significations, appréciations, jugements, portés sur les premiers (= niveau méta).

Le registre des significations est celui qui renseigne sur le « pourquoi » des réactions des gens. Pourquoi les gens sont-ils si sensibles à la question de la propreté ? Parce que la signification de « propre/sale » est celle « d'ordre/désordre », au sens d'ordre social, structuration, fondement de la société. L'enquête avait fait apparaître deux volets au sein des propos exprimés, un qui concernait la description de la « saleté » et l'autre qui concernait le désordre, le chaos (délinquance, vente à la sauvette, non-respect des « règles »). Le second, qui semblait étranger au thème de la propreté, traduisait en fait la signification de la notion de « propreté/saleté » elle-même.

Le registre des objets/actions est celui qui renseigne sur le contexte concret de l'accomplissement des actions. Qui jette ? Tout le monde. Pourquoi ? Pour se débarrasser de ses déchets.

La question est donc celle de l'endroit où sont déposés les déchets, par rapport à l'endroit où ils « devraient » l'être. Celle-ci ouvre tout un pan d'investigations concernant : la configuration des espaces urbains (quelle est la place attribuée aux déchets), la gestion des déchets (les règlements établis par les collectivités, qui dictent où quand et comment se débarrasser de ses déchets), et le contexte pratique de la vie quotidienne (ce qu'il faut faire pour se conformer à ces règlements).

Il y a aussi une distinction à faire concernant le mot « règle ». Les services des collectivités confondent les « règles sociales » avec les règlements administratifs de gestion des déchets.

Elles s'arrogent en quelque sorte la définition des règles du fonctionnement social. Le « technique » usurpe le « politique ».

Mon hypothèse est que l'emploi du mot « propreté », pour désigner les services et les agents d'entretien, est un abus de langage et de pouvoir.

Revenons à la « sécurité »

Elle est en lien étroit avec la question de la propreté : « une ville propre et sûre ». Elle est le second pan du « désordre » décrit dans notre enquête. La pétition des locataires [cf. Introduction] comprend également les deux thèmes.

Deux pistes :

1) Le mot « sécurité » nous place d'emblée dans un registre « technique » (je le constate en ce moment).

Les « problèmes de sécurité » font appel à des « mesures de sécurité ». Le bailleur renvoie sur la Ville, « ça n'est pas de mon ressort », la Ville essaie de renvoyer, autant qu'elle le peut, à l'Etat. Et pour le reste elle propose des « prestations »: Police municipale, médiateurs, service de la tranquillité publique...

2) Hypothèse (issue de l'enquête sur les relations de voisinage à Paris-Porte d'Orléans) [84] : la notion de « sécurité/insécurité » est, comme celle de « propreté/saleté », la signification accordée à quelque chose. Elle n'est pas équivalente à la notion de danger « concret ».

La recherche sur l'enquête propreté montre que les personnes auditées, les commanditaires et les enquêteurs, cherchent à faire la distinction entre ce qui est « objectif », (« réel », « vrai ») et ce qui est « subjectif » (« le sentiment de », « l'irrationnel », « l'inconscient collectif »). La conclusion de l'analyse est que cet irrationnel (le désordre, le chaos) est précisément la signification de la question traitée : la « saleté ».

D'où l'hypothèse que le « sentiment » d'insécurité, subjectif, irrationnel, est la signification du mot insécurité. C'est une question de sentiments, une insécurité affective. Yazid Kerfi [85], ancien délinquant, [rencontré récemment au cours d'un séminaire du LISRA] a dit : « c'est une histoire d'amour » [86]. Il a ajouté que l'expression : « ils ne nous aiment pas », revient constamment dans la parole des jeunes. Et ce qu'expriment les adultes, moins clairement peut-être, est l'hostilité qu'ils ressentent de la part des jeunes.

La notion que j'ai envie d'explorer au cours de notre prochaine réunion publique est celle de la « peur », très présente dans la pétition, et qui, à mon avis, ouvre la porte aux sentiments.

[84] Les enquêtes, auxquelles j'ai participé, ont été menées par un groupe d'étudiants en sciences de l'éducation de l'Université Paris 8, sous la direction de Patrice Ville, socianalyste, maître de conférences, dans le cadre de la formation à l'entretien non-directif qu'il dispense. La première a été réalisée en 2004-2005, pour le compte de la Ville de Saint-Denis, et la seconde a été réalisée en 2009, au sein d'un groupe d'immeubles du quartier parisien de la Porte d'Orléans, pour le compte de la RIVP (Régie immobilière de la Ville de Paris).

[85] Yazid Kherfi, Véronique Le Goaziou, *Repris de Justesse*, La Découverte, 2003.

[86] LISRA : Laboratoire d'innovation sociale par la recherche-action : <http://blog.recherche-action.fr/lisra/>

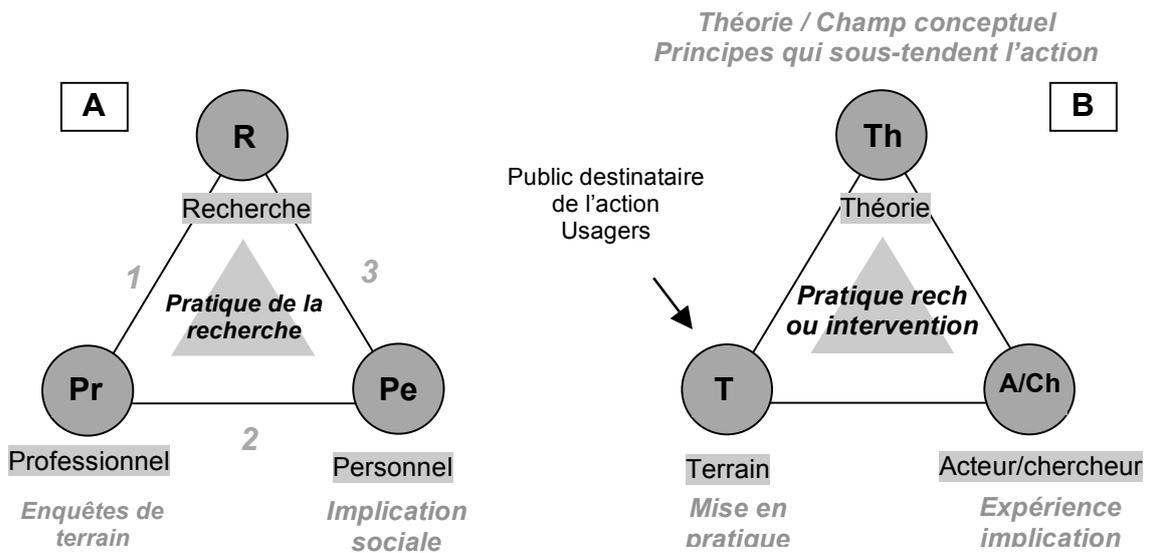
Martine Bodineau - Les schémas des « triangles »

Extrait de la présentation d'introduction aux Journées d'études :
« Recherche et intervention sociale » - Saint-Denis - avril 2011

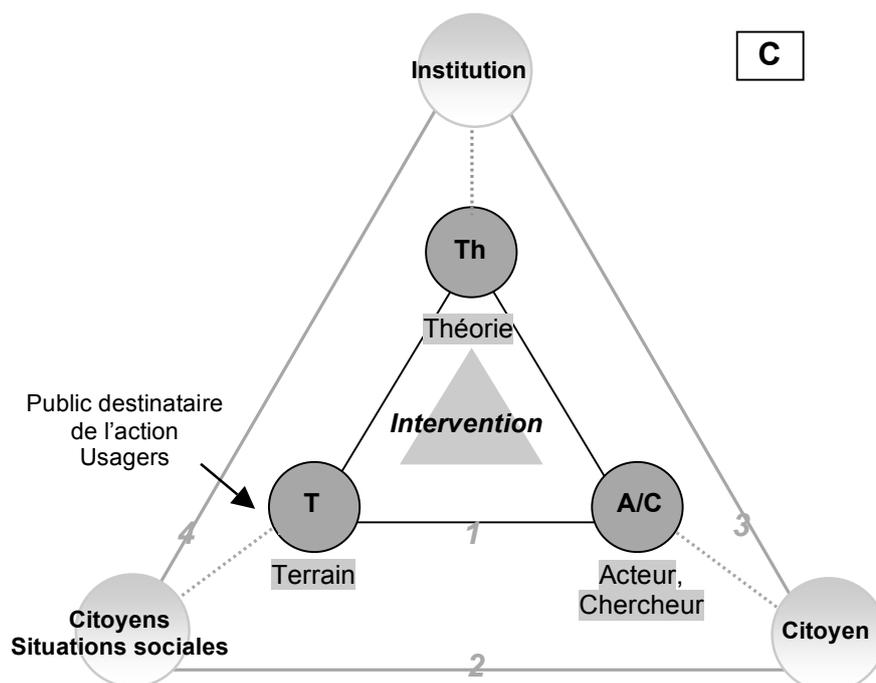
° **Mon expérience s'articule autour de trois dimensions (A)**

La recherche - les enquêtes de terrain (cadre professionnel) - l'implication sociale dans la vie de mon quartier, le centre-ville de Saint-Denis.

° **Ce schéma peut-être transposé à toute situation de recherche ou d'intervention sociale (B)**



° **Inscription de la recherche ou de l'action dans les enjeux sociaux**

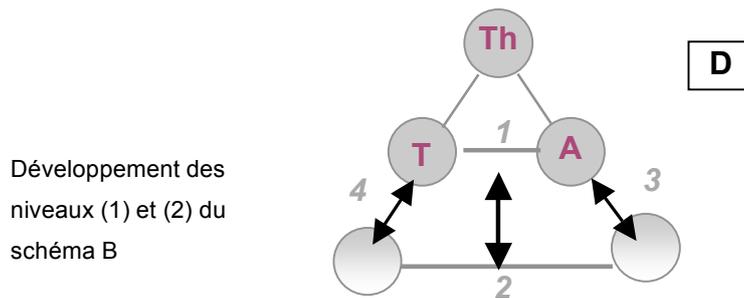


° **Position de l'acteur/chercheur (B)** : Est-il un observateur « neutre » ? - Est-il un « professionnel » et seulement un professionnel ? Est-il aussi un citoyen ? Et si oui, comment s'articulent ces deux postures (3) ?

° **Mode d'intervention des acteurs, place faite aux citoyens, à leur compétence sociale**

Est-ce que l'acteur se situe dans une dimension professionnelle (niveau 1), mettant en présence des « pros », « spécialistes », « experts » et un public destinataire de l'intervention : « usagers », « bénéficiaires » ?

Ou au niveau 2 : dans le cadre d'une situation sociale impliquant des citoyens et des acteurs



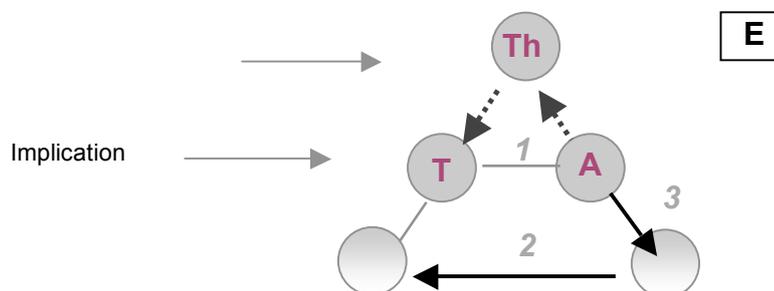
En matière d'intervention se posent les questions

1) de l'écart entre la posture d'acteur et celle de citoyen (3): Est-ce qu'en tant qu'acteur, on ne s'éloigne pas du point de vue du citoyen ?

2) De la différence de « statut » entre usagers, bénéficiaires, etc, et citoyens (4). Est-ce que dans les démarches « participatives » courantes, on ne passe pas, justement, du niveau 2 au niveau 1, c'est-à-dire du citoyen à l'utilisateur, et de l'intérêt général à l'intérêt particulier. Les usagers étant le plus souvent invités à faire part de leurs doléances, par rapport à un sujet ou un projet donné.

3) De la position des associations d'habitants, d'utilisateurs, etc. Sont-elles l'émanation des citoyens ? Ou est-ce qu'en pratique, elles ne se trouvent pas dans la même position que les acteurs professionnels ? C'est-à-dire qu'elles interviennent « sur » une situation, ou « pour » un public, et non pas en tant que groupe de citoyens agissant sur leur propre situation.

° **La posture de recherche, telle que nous la concevons, repose**



1) sur la prise en compte par le chercheur/acteur de cette double dimension (3), de son implication dans la situation sociale dans laquelle il intervient (2)

2) sur l'analyse de cette implication, via les outils de la recherche.

C'est par cette analyse que l'acteur peut à la fois assumer son implication (en tant que ressource pour l'action), et à la fois la mettre à distance, de manière à différencier et maîtriser sa double position.